Gérard De Villiers

PRESENTE

L'EXECUTEUR

L'Enfer Hawaiien

PAR DON PENDLETON

PLON

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

L'enfer Hawaiien

CHAPITRE I

Le premier coup de feu de la guerre d'Hawaii fut tiré dans le luxueux appartement du plus gros distributeur de stupéfiants du quartier de Waikiki, Paul Angliano, dont le territoire – assez minable comparé à certains – rapportait environ cinquante mille dollars par jour. Il est assez étonnant que tout eût commencé là, mais c'est néanmoins ce qui arriva.

Le mafioso se tenait à côté de la porte entrebâillée du coffre-fort lorsque celle du salon quitta précipitamment les gonds qui la maintenaient en place, et un homme tout en noir fit irruption dans la pièce. Angliano eut alors l'occasion de contempler – quoique brièvement – le visage de la Mort comme l'avaient fait devant lui ses collègues mafiosi abattus par Mack Bolan. Il vit un visage dur, comme taillé dans un bloc de glace, et des yeux qui jetaient des éclairs d'un bleu arctique, puis il remarqua aussi un gros pistolet noir tenu à bout de bras, qui crachait une petite flamme orange. C'est tout ce qu'il vit car une balle de 9 mm vint se loger entre ses yeux, et Angliano s'affaissa sans dignité sur la moquette en laine qu'il souilla copieusement de son sang. Tout était fini pour Paul John Angliano.

Une médaille de tireur d'élite atterrit sur le bureau tandis que le second homme qui se trouvait dans la pièce lors de l'arrivée de Bolan s'éloigna précipitamment du cadavre en levant les bras à en frôler le plafond du bout des doigts. Joey Puli, un Polynésien, n'avait décidément pas envie de partager le sort de son patron défunt.

— Non ! glapit-il. Non !

Son regard horrifié se détourna enfin du mafioso quasi décapité pour se poser sur la forme d'un second cadavre étendu dans l'entrée, près de la porte arrachée.

— Pourquoi pas ? demanda calmement une voix d'outre-tombe. Il me faudrait une raison.

— Hein ? Quoi ? Mais… je ne le connaissais même pas, ce type, tiens !

— Allons, Joey.

Une balle arracha une touffe de moquette entre les pieds du Polynésien qui bondit sur place comme une ballerine en folie.

— Ah ! s'écria Puli. D'accord, d'accord.

Il tituba à reculons, ses épaules butèrent contre le mur, il s'immobilisa. Se demandant une fraction de seconde comment ce diable d'homme en noir pouvait connaître son nom, il décida que ce n'était vraiment pas le moment de faire le malin. Quand Joey Puli jouait au plus con avec quelqu'un, il gagnait à tous les coups. Comme il n'ignorait pas cette qualité qui lui était toute personnelle, il décida de se mettre à table.

— J'attends, dit l'autre.

— O.K., avoua Puli. Je travaille ici, je l'avoue. Je suis messager.

— Tu es passeur, fit Bolan.

— Oh ! remarqua Puli d'une petite voix, de temps à autre je porte un petit paquet pour rendre service, ou je vais déposer un peu d'argent ici ou là, mais c'est tout.

L'homme en noir regarda brièvement la médaille sur le bureau, puis s'adressa à Puli :

— Alors, tu vas prendre cette médaille et tu la remettras à son destinataire.

Un large sourire fendit le visage de Puli qui n'en revenait pas de s'en tirer à si bon compte.

— Ben, bien sûr. Evidemment, je la déposerai, votre piécette. A qui est-ce que je dois la donner ?

— A Oliveras.

Le sourire se figea, disparut. Joey avait encore été le plus con.

— Ecoutez, dit-il, je ne sais pas si…

— Si, tu sais, lui dit Bolan. Et moi, je saurai quand tu auras accompli ta mission. Si tu te défiles, Joey, ce sera toi qui mourras.

— Non, non, je la lui donnerai, fit Puli d'une voix fêlée.

— Vas-y, dit Bolan.

Puli se saisit de la médaille sur le bureau, bondit vers la porte, quitta la pièce au galop. Bolan s'approcha du coffre, s'appropria aussitôt l'ensemble du contenu qu'il fourra dans une pochette, puis lui aussi quitta la pièce d'un pas rapide.

Quelques minutes plus tard, Bolan se trouvait devant une fenêtre dans un immense hôtel près d'Ala Wai Harbour. Il avait soigneusement choisi sa chambre, car elle possédait une vue imprenable et, de la fenêtre, on pouvait sans aucun mal observer un très grand immeuble qui se trouvait bien plus loin sur la plage. Une Weatherby Mark IV sur trépied était installée sur le rebord de la fenêtre, équipée d'un Startron de l'US Army, un système de visée de

nuit, incorporé dans un télescope. Le point de mire était braqué sur une autre fenêtre qui se trouvait distante d'environ un kilomètre. Celle-ci était très éclairée, ce qui rendait parfaitement visible le somptueux appartement qui intéressait Bolan. Mais, apparemment, personne ne s'y trouvait ou ne s'y montrait. Il en profita pour vérifier une dernière fois l'élévation du système de visée et y apporter une infime correction.

Enfin, complètement satisfait de son arme, Bolan colla son œil à l'œilleton et attendit.

Attendre, attendre, attendre. Sa vie n'était faite que de patience.

Car, à présent, tout dépendait de Joey Puli.

*

* *

Celui sur lequel comptait Mack Bolan essayait à cet instant d'obtenir un laissez-passer pour accéder enfin au domicile de Frank Oliveras, le roi du trafic de stupéfiants des Iles hawaiiennes. Il s'escrimait vaillamment avec l'interphone.

— Ecoutez, dit-il. C'est moi, Joey Puli. Mais si. Angliano. Ecoutez-moi. Angliano vient de se faire assassiner. C'est assez clair, non ? Il faut que je voie Mr. Oliveras tout de suite. Sa vie est peut-être en danger.

Puli sourit dédaigneusement au gardien qui le toisait, lui rendit l'appareil. Quelques instants plus tard il put pénétrer dans un ascenseur qui le mena comme une fusée au sommet de la tour. Les mains dans les poches, le petit passeur répéta silencieusement son texte et la scène qu'il comptait jouer pour le grand homme, tout en tripotant du bout des doigts la pièce qui se trouvait dans la poche droite de son pantalon.

Il quitta l'ascenseur et fut brutalement saisi par des hommes de main inamicaux qui le fouillèrent éhontément, puis l'emmenèrent de force dans l'entrée de l'appartement, le firent asseoir sur une chaise. Les hommes sortirent aussitôt, et il se retrouva seul. L'entrée n'était qu'un petit couloir sans fenêtre, et il y avait une porte massive à chaque extrémité. La chaise – inconfortable – sur laquelle il était assis constituait l'ensemble du mobilier. Puli fixa un miroir puis détourna rapidement le regard, la nuque glacée, persuadé qu'il s'agissait d'une glace sans tain, qu'il y avait derrière sa propre image des hommes au faciès cruel qui l'examinaient d'un regard impitoyable. Il se tripota les doigts, se mordilla les ongles, alluma

une cigarette pour se donner une contenance, puis – coup de génie – sortit la médaille de sa poche et commença à l'examiner.

A l'instant même, une porte s'ouvrit, deux hommes au visage de brute entrèrent. « Des tueurs », se dit Puli.

On le fouilla une seconde fois sans ménagement, puis l'un des tueurs lui arracha la médaille des mains.

— Hé ! s'écria Puli d'une voix faible. C'est pour…

— Comment tu t'appelles, déjà ? demanda en se retournant celui qui lui avait pris la médaille.

— Puli, Joey. Je travaille… enfin, je *travaillais* pour…

— Qu'est-ce que tu veux ici ?

— Je dois voir Mr. Oliveras. Je peux, je fais parti de… Je travaillais pour Angliano. C'est à ce sujet que je dois voir Mr. Oliveras. Angliano est mort.

— Et après ?

Puli contempla nerveusement les deux immenses brutes d'un œil inquiet.

— Mais j'étais là. Il y a un type qui lui a fait sauter une bonne partie du crâne. Et puis…

Il jeta un coup d'œil sur la médaille que tenait le tueur.

— Et puis il a laissé ce truc-là, conclut-il.

Les deux hommes échangèrent un long regard. Sur un ton plein de sous-entendus, celui qui tenait la médaille dit :

— Il t'a laissé aussi, hein ?

— Oui, répondit en frissonnant Puli.

— Pourquoi ?

Le petit Polynésien se reposa la question pour la énième fois, en frissonnant encore.

— Je suppose que c'est parce qu'il ne pensait pas que je valais le prix d'une balle.

Le tueur qui n'avait toujours rien dit pouffa. L'autre s'écria :

— Reste avec lui, Charley.

Puis il sortit. Charley contempla Puli, gronda :

— Assieds-toi.

Puli s'installa de nouveau sur la chaise inconfortable. Il attendit une longue minute, angoissé à cause de l'œil inquiétant de Charley qui était posé sur lui, apparemment en permanence. Enfin, il entendit la voix du premier tueur, par le truchement d'un haut-parleur dissimulé dans le mur.

— Charley, viens dans le bureau.

Puli se vit emmener dans une série de pièces, traîné à travers un petit patio fleuri et immobilisé dans ce bureau. Il s'agissait d'une longue pièce rectangulaire qui se trouvait au coin de l'immeuble et dont les murs d'angle étaient faits d'immenses baies vitrées donnant sur la mer et la plage. Il y avait un gigantesque bureau en acajou placé entre les deux baies, et quelqu'un était assis derrière, mais Puli ne pouvait distinguer qu'une forme trapue car, sur la table, il y avait une lampe articulée qu'on avait inclinée afin de l'aveugler. Aussi ne voyait-il qu'une masse indistincte mais menaçante.

Une voix rauque grinça :

— Comment as-tu dit que tu t'appelais ?

— Joey Puli. Vous êtes Mr. Oliveras ?

— Ta gueule !

— A vos ordres !

— Contente-toi de répondre à mes questions !

— Bien, monsieur.

— Qu'est-ce que tu as raconté au sujet d'Angliano ?

— Il est mort.

— Pourquoi ?

Puli continua de fixer l'ampoule aveuglante de la lampe ennemie avec un stoïcisme admirable, puis il expliqua :

— Je venais d'apporter la recette journalière à Mr. Angliano qui la mettait dans le coffre-fort quand, tout à coup, un type a défoncé la porte. Il était… mon Dieu, comment le décrire ? C'était pas un de ces drogués qui perdent la boule, en tout cas. Il était grand, très grand. Il avait un pistolet noir avec un silencieux, et il savait drôlement s'en servir. Il était tout noir, enfin ses vêtements, quoi, pas lui. C'est un Blanc. Il n'a pas dit un mot, il a levé son pistolet et a placé une balle entre les yeux de Mr. Angliano. Puis il a jeté cette médaille sur le bureau, et il m'a mis en joue. Moi je l'ai convaincu de ne pas tirer. Mais il a descendu Tommy Dragon avant d'entrer dans le bureau. Tommy était en faction devant la porte. Je l'ai vu après, la cervelle en bouillie. Je savais que ce type était prêt à tout, alors je lui ai parlé avec beaucoup de calme, et…

— Quelle sorte de médaille était-ce, Joey ? grinça la voix rauque.

— Une médaille de soldat. Le type me l'a prise, le type qui…

— Une médaille de tireur d'élite.

— Ah ! oui ? Je ne savais pas.

— Tu ne savais pas ?

— Non, monsieur. Je n'ai pas fait mon service, alors je ne connais…

— Cet homme n'a pas dit son nom ?

— Lequel ? Celui qui m'a pris la médaille ou… ?

— Imbécile ! Tu n'es qu'un imbécile !

— Pardon ?

Joey Puli commençait à transpirer. Ces gens étaient fous, cette situation était insupportable.

— Tu crois vraiment t'en tirer avec tes racontars ?

— Hein ? Comment ? Mais ce n'est pas ce que vous croyez ! Voyons, Mr. Oliveras, je ne vous dis que la vérité. Vous me voyez, moi, en train de faire le coup et venir ici pour raconter des sornettes ?

— Ta gueule !

— Mais je…

Quelqu'un s'approcha de Puli par derrière, et lui administra une claque magistrale sur la nuque. Le petit passeur se ressaisit aussitôt, et ferma la bouche prestement.

La voix rauque de l'homme assis derrière le bureau reprit :

— As-tu seulement une idée du nombre de fois qu'un petit couillon de ton espèce a essayé ce coup-là, pauvre imbécile ? Connais-tu le nombre de petites frappes qui ont voulu profiter ou se servir de la réputation de ce mec ? Tu crois qu'on va se mettre à trembler parce que quelqu'un prononce son nom ou dit qu'il est arrivé entre nos murs ? Tu nous prends pour qui ? Tu me prends pour un… Et puis merde, tu n'as même pas cru utile de le *dire,* son nom ! Tu t'amènes avec ta brocante et tu penses que je vais te donner l'accolade ?

— *Quel* nom ? gémit Puli. Je ne sais pas du tout de quoi vous parlez. Ce type est monté, il a forcé la porte, il a tué tout le monde ! Il a balancé la médaille sur le bureau et il m'a dit de vous l'apporter ! Je n'en sais pas davantage !

— Tu n'es qu'un petit con ! A présent, tu dis qu'il t'a *dit* de porter la médaille jusqu'ici !

— Oui, monsieur. Je croyais l'avoir déjà dit. Je n'en avais pas envie mais il m'a dit que je n'avais pas d'autre choix. Ou je portais la médaille, ou bien je la gardais, et c'est moi qui y passais. Mais je ne

sais même pas ce qui se passe, ici ! Alors là-bas, vous pensez bien que…

— Ce soi-disant type, qui t'a dit de m'apporter la médaille, il connaissait mon nom ? Il m'a désigné expressément ?

— Si vous êtes Mr. Oliveras, oui, monsieur. C'est de vous qu'il parlait.

— Et il n'a pas dit qui il était ?

— Il n'en était pas à une politesse près, monsieur. Il se comportait comme s'il n'avait pas besoin de se présenter. Il m'a simplement dit que je portais la médaille à Oliveras ou que je la gardais et que j'y passerais moi-même.

— Toi ?

— Oui, monsieur.

— Tu veux dire, à ma place à *moi*.

— Eh bien…, hésita Puli. Peut-être, monsieur, mais je ne sais pas. Ecoutez, imaginez la scène ! Je pataugeais dans le sang de Mr. Angliano, et ce type me braquait…

Le petit passeur commençait à craquer, il roula des yeux terrifiés, puis reprit :

— Vous pouvez pas savoir ce que c'est que ce type, il faut le voir pour le croire. J'avais peur, putain ! Je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie ! Ses yeux ! Vous n'en avez jamais vu des comme ça ! Et d'un froid, le type ! On aurait dit qu'il était fait de glace ! Il…

— Tu as dit qu'il était grand ? demanda d'une voix calme le tueur qui lui avait pris la médaille, et qui se trouvait derrière lui.

— Oui, grand, fit Puli en se retournant à moitié. Imposant, mais pas gros, quoi. Des épaules larges, un grand torse. Un homme puissant et… et tout habillé en noir. Des yeux qui…

Assis à son bureau, Oliveras poussa un long soupir comme s'il tenait à ponctuer les mots de Puli, puis demanda :

— Qu'en penses-tu, Oscar ?

— Ça n'a pas l'air d'être une blague, monsieur, répondit le tueur nommé Oscar.

— On dirait bien Bolan, ajouta l'autre tueur.

Joey Puli comprit enfin qu'il avait joué au plus con et qu'il avait gagné le gros lot, emporté la coupe du vainqueur, et il se voyait déjà couronné Roi des Cons. Défaillant, paralysé de terreur, rétrospectivement, ses genoux plièrent, il perdit son équilibre, faillit tomber.

— Comment ? gémit-il d'une voix chevrotante. Ce type, c'était… ?

— Tu prétends maintenant que tu ne le savais pas ?

— Je vous le jure, Mr. Oliveras, fit Puli qui se sentait de plus en plus faible. Je ne vous ai pas donné. Il vous connaissait déjà. Il m'a dit de prendre la médaille, de la remettre à Oliveras. Il faut me croire. Je ne savais pas qui c'était. Il a dit…

— Ta gueule !

— A vos ordres.

Puli rentra la tête dans les épaules comme une vieille tortue fatiguée, s'attendant à une seconde claque. Il attendit en vain. Il resta voûté, les épaules en avant, ses yeux fixant le sol, dans une attitude de soumission totale.

— Oscar, dit Oliveras.

— Oui, monsieur.

— Tu vas vérifier cette histoire. Mais pas personnellement. Appelle le gars à la préfecture, pour ça. Je veux savoir tout de suite.

Le dénommé Oscar se dirigea au fond de la pièce où se trouvait un poste de téléphone.

— Charley, dit Oliveras.

— Monsieur ?

— Fais patienter le petit en attendant qu'on apprenne de quoi il retourne.

Le tueur saisit Puli par le bras, lui fit faire demi-tour et le poussa vers la sortie. Oscar se tenait à côté d'une petite table près de la fenêtre, et parlait au téléphone à voix basse. Du coin de l'œil Puli vit aussi la masse gigantesque d'Oliveras quitter le bureau.

Puis l'enfer éclata.

La grande baie vitrée qui donnait au nord se fendit en vibrant sous l'impact d'un projectile qui traversa la pièce, arracha la moitié du visage de Charley, le souleva comme une poupée de son, l'envoya au sol telle une baudruche éventrée. La baie se fendit davantage avant que Puli n'eût eu le temps de réagir, et l'autre tueur, Oscar, cessa brusquement de parler au téléphone, une balle l'ayant projeté de l'autre côté de la pièce où il atterrit en inondant la moquette d'un ignoble mélange de cervelle et de sang.

Puli se plaqua au sol, s'aplatit comme une crêpe, tandis que la baie vitrée se fendait en tous sens sous les balles qui traversaient et démolissaient le bureau.

D’autres hommes de main voulurent entrer mais Oliveras qui, remarqua Puli, s’était également aplati, leur fit rebrousser chemin à grands cris.

Lorsque la fusillade s’arrêta, le silence parut encore plus bruyant que le passage des balles. Deux hommes étaient étendus à quelques pas de Puli, horribles à voir. De la pièce, du beau bureau il ne restait absolument rien. Puli se rendit compte qu’il avait tant serré les poings qu’il avait les doigts endoloris. Pis encore, il avait mouillé son pantalon.

Dans son dos il entendit la voix de Frank Oliveras qui se laissa aller à cracher d’interminables jurons obscènes, admirables par leur diversité imagée.

Le grand bureau n’était pourtant qu’un ramassis d’échardes d’objets pulvérisés et il était plus qu’étonnant qu’Oliveras eût survécu à la pluie meurtrière.

Puis Puli se rendit compte d’un autre miracle : lui, Puli, avait survécu à deux attaques de l’Exécuteur, l’être qu’on craignait le plus dans le monde incertain du Milieu où gravitait Joey Puli.

Mack Bolan était venu à Hawaii.

Et il était visiblement de méchante humeur.

CHAPITRE II

Le spectacle battait déjà son plein à l'*Oahu Cove,* une boîte de nuit et cabaret appartenant à Frank Oliveras, situé au sous-sol de l'immeuble du mafioso. C'était déjà la troisième semaine du passage de Tommy Anders dans le spectacle – celui qu'on appelait « le plus drôle des racistes ». C'était la première fois depuis Las Vegas que Bolan le revoyait, et il n'était pas sûr de s'en réjouir. C'était bien, les amis, mais ils finissaient toujours par lui compliquer l'existence. Il les évitait toujours lorsqu'il le pouvait, mais cette fois cela s'était révélé impossible.

Il portait un costume sombre et s'était installé à une petite table dans l'ombre au fond de la salle. Anders terminait son numéro, et il n'avait rien perdu de son brio d'antan.

— Moi, je ne suis pas raciste, je ne suis qu'un Rital perdu, à la recherche d'un gentil Parrain, mais il faut bien avouer que les gens de l'Etat d'Hawaii sont encore plus généreux que moi. Voyez plutôt. Ils ont élu un gouverneur nippon, ils ont envoyé un Chinetoque au Congrès, et il y a un Polynésien à la Cour suprême. C'est grotesque ! Il n'y a pas une seule femme là-dedans ! Et le M.L.F. hawaiien, alors ! Le Congrès ne s'en porterait pas plus mal s'il y avait quelques filles pour danser le tamouré ! Moi je ne suis pas raciste, mais soyons francs, on s'amusait plus dans ces îles quand elles n'étaient que des territoires annexés par le colonialisme impérialiste des Etats-Unis. Je parle de la période qui se situe quelque part entre l'époque des premiers missionnaires et celle de la construction du *Honolulu Hilton*. Tenez, la prostitution était légale quand Hawaii était un territoire. On pouvait baiser dans la légalité, jadis. C'est terminé, ça. Il faut se contenter des fleurs qu'on vous file autour du cou. On ne peut plus pisser sur la plage, on vous fait payer une amende. Tout est illégal depuis que la majorité des minorités ont repris les choses en main. Remarquez, je ne suis pas raciste, moi, la loi et l'ordre arrangent plutôt les choses pour la minorité dont je fais partie personnellement. Et je me fous bien de qui on élit, de qui est nommé au gouvernement, du moment que les gens se rendent bien compte que c'est nous, les Ritals, qui dirigeons tout. C'est Tommy Anders, né

Giuseppe Androsepitone dans les bas quartiers de la Petite Italie, qui vous souhaite une bonne nuit. Que le Parrain veille sur vous.

Le petit Italien quitta la scène pendant l'ovation que lui firent les spectateurs, revint brièvement les saluer une seconde fois puis céda les planches à une troupe de danseuses polynésiennes.

Quelques instants plus tard, il s'assit sur la chaise vide à la table de Bolan. Il n'avait pas encore repris son souffle et il avait les yeux brillants.

— Incroyable ! chuchota-t-il. C'est vraiment toi. Mais qu'est-ce que tu fous dans les îles ?

Bolan sourit, serra chaleureusement la main que le petit Italien lui avait tendue.

— La même chose que toi.

Il prêchait le faux pour connaître le vrai, mais il était logique de croire qu'Anders qui s'était avéré un agent fédéral à Las Vegas, se trouvât à Hawaii pour une mission.

Anders ricana, fit signe au garçon d'approcher.

— Alors, tu tournes en rond, dit-il. Le téléphone arabe marche à plein temps, et la nouvelle est accueillie avec autant de joie qu'un raz de marée. Je pensais qu'il s'agissait d'une fausse alerte, mais tu es vraiment venu…

Le garçon arriva près de la table. Anders regarda Bolan d'un œil interrogateur, mais celui-ci couvrit son verre d'une main en secouant la tête. Anders demanda un scotch, le garçon s'éloigna. Le petit Italien reprit aussitôt :

— On vient de me donner le mot que tu as envoyé en coulisses. Je l'ai lu et j'ai pensé : « C'est pas vrai ! Il est venu, ce con, et il va tout faire sauter ! » Dis, tu as un penchant pour le suicide, pas vrai ? Comment comptes-tu quitter les îles ?

— Mais ça ne sera peut-être pas nécessaire, répondit Bolan en souriant.

Il alluma une cigarette tandis qu'Anders le fixait avec impatience, curieux d'en savoir plus long.

— C'est une drôle d'attitude, lança finalement celui-ci. Je croyais que tu prévoyais toujours tout avant de monter une opération.

— Juste le début, la fin s'arrange toujours d'elle-même. Qu'est-ce que tu fais ici, toi ?

— Je termine la troisième semaine d'un engagement très lucratif, rétorqua amèrement l'Italien.

— Foutaises !

Anders s'esclaffa.

— D'accord, je te dois au moins d'être honnête. Cette boîte, cette table, la chaise sur laquelle tu as planté tes fesses, appartiennent à la… confrérie.

— Je sais, dit Bolan, puis il annonça : Tout à l'heure, j'ai fait sauter l'appartement d'en haut.

Le visage d'Anders blêmit.

— Tu as quoi ?

— J'ai donné un échantillon des choses à venir à Oliveras.

— Quand ?

Bolan consulta son chronographe.

— Il y a un peu moins d'une heure.

Anders leva les yeux au ciel, regarda nerveusement autour de lui, dit :

— C'est pour ça qu'il y avait tant d'histoires, je n'avais pas fait la relation entre les deux rumeurs. Il n'y a d'ailleurs aucune raison logique pour toi d'attaquer un centre de si peu d'importance. Surtout qu'après Las Vegas, j'ai été habitué de ta part à des opérations d'une envergure plus large. Enfin, je suppose que rien ne devrait plus m'étonner de ta part. Pourtant je ne saurais trop te conseiller de remonter sur ton petit vélo et de foutre le camp en quatrième vitesse. Cet endroit est un camp armé. Je pourrais te montrer au moins dix tueurs – des types très désagréables – sans quitter la table. De plus, ils…

— Je les ai repérés, annonça doucement Bolan.

Un éclair chaleureux illumina le regard du petit comique qui sourit à Bolan.

— Oui, j'en suis sûr. Mais, dis-moi, comment se fait-il qu'ils ne t'aient jamais repéré, toi ?

— Les morts ne repèrent personne, dit Bolan en souriant ironiquement. Quant aux autres, ils cherchent un certain type d'homme auquel je m'arrange à ne jamais ressembler. Tu connais bien cette feinte. Je ne détonne jamais de ce qu'ils voient autour d'eux, ce qui ne leur permet pas de m'isoler pour regarder de plus près.

— Oui, dit Anders en fixant Bolan de près. Qui as-tu descendu ?

— Deux hommes d'Oliveras. Pour l'instant, je n'ai pas envie de le supprimer lui. Surtout parce que je ne sais pas encore qui est son

supérieur. Il faut que je l'apprenne pour atteindre le cerveau de l'opération. Tu ne saurais pas qui c'est, toi ?

Anders secoua la tête.

— On entend parler des uns et des autres, mais ce ne sont que des rumeurs sans fondement. Mes renseignements laisseraient croire que c'est Oliveras lui-même le gros ponte.

— Non, c'est impensable. Il y a trop de types qui arrivent dans les îles depuis quelques mois. Rodani de Détroit, Topacetti de Chicago, Benvenuti de St. Louis, et Pensa de Cleveland. La *Commissione* a délégué Dominick et Flora, Boston a envoyé Odono. Ce sont des types importants. Oliveras ne pourrait jamais les contrôler, ce n'est qu'un trafiquant. Ici, il se prépare quelque chose de plus important que la drogue. Je veux savoir ce que c'est.

Anders secoua la tête, fit la grimace.

— Personne ne le sait.

— Ce qui explique ta présence, n'est-ce pas ?

— C'est une raison parmi d'autres.

— Donne m'en une autre.

— Te souviens-tu des Ranger Sisters ?

Bolan ne s'en souvenait que trop bien.

— Oui. J'ai rencontré Toby à Détroit il y a quelque temps.

— C'est un métier qui comporte des risques, dit le comique en contemplant son verre d'un œil sérieux. J'ai appris que tu y as vu Georgette aussi.

— Oui, dit doucement Bolan en se souvenant de la jolie fille affreusement mutilée et torturée à qui il avait donné le coup de grâce.

— Nous connaissons les risques, reprit Anders. Nous les acceptons lorsque nous nous décidons à faire ce métier.

— Oui.

— Smiley a pris des risques.

Smiley Dublin était l'une des très jolies filles que Bolan avait connues à Las Vegas.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? gronda Bolan.

— On la cherche, soupira Anders.

— Je vois. La piste mène jusqu'ici puis s'arrête net.

— Exactement. Je suis bloqué ici depuis quatre semaines.

Bolan ferma les yeux, laissant échapper un faible gémissement. Il se souvint d'un corps splendide, d'un visage de fée, d'une gentille fille qui avait suffisamment de talent pour réussir dans le monde du

spectacle, et suffisamment de cœur et de tripes pour choisir la voie difficile qu'elle avait empruntée. Il se souvint aussi d'une autre fille qui, dans un sous-sol infect de Détroit, l'avait supplié d'un regard d'abréger ses souffrances.

— Tu as dit quelque chose ? demanda Anders.

Bolan ne s'était pas rendu compte de son gémissement. Après un instant de silence, il dit :

— J'ai dit que quatre semaines, c'était trop long.

— Peut-être pas. J'ai entendu des trucs.

— Quoi ?

— Tu ne sais rien sur un Chinois qui s'appelle Chung ?

Bolan acquiesça.

— Un homme de main, dit-il.

— Sur une grande échelle. Il possède une immense villa sur Hawaii, et on dit qu'il y enferme des prisonniers politiques.

— Pour quoi faire ? demanda Bolan.

Anders haussa les épaules.

— Qui sait ? Pour s'amuser, peut-être pour autre chose.

— Combien de personnes travaillent avec toi ? demanda Bolan.

— Pour l'instant, je suis seul, soupira Anders. Evidemment les autorités sont au courant, mais seulement au plus haut niveau. En ce moment, il est hors de question de risquer une fuite.

— Tu aimerais que je m'en aille ? demanda doucement Bolan.

— En fait, non. Tu es là, autant en profiter. Fais donc un peu de carnage, ça fera sûrement un effet de catalyseur. On verra bien par la suite.

— D'accord, dit Bolan.

Il posa plusieurs billets sur la table, se leva.

— Où vas-tu ? demanda Anders d'une voix légèrement inquiète.

— Je vais monter.

Le comique soupira.

— Je sais qu'il est inutile que je te dise quoi que ce soit, mais tu commets une folie. Tu y es peut-être entré une fois, ce soir, mais tu te feras tuer la seconde.

Bolan sourit, tendit la main.

— Ça m'a fait plaisir de te revoir. Je te ferai signe.

— Bien sûr.

— Si jamais tu as un copain là-haut, c'est le moment de me le dire.

— Je te l'ai affirmé, je travaille seul.

Bolan sourit de nouveau et quitta le cabaret.

Il longea un couloir, traversa l'entrée de l'immeuble, s'approcha du bureau des gardes, le visage mauvais. Un garde en uniforme l'accueillit poliment, mais il manifestait une certaine nervosité.

Bolan laissa sa veste s'entrebâiller, permettant au garde de voir son holster et lui montra un insigne de policier qu'il remit aussitôt dans sa poche.

— Au quatorzième, dit-il brusquement. Du bruit, une plainte. Vous y êtes monté ?

— Oui, bien sûr, dit le garde en s'efforçant de sourire. J'ai appelé il y a une heure pour dire que tout était en ordre.

Il renifla, puis expliqua :

— Des oiseaux, tout un vol s'est écrasé contre la fenêtre.

— Je dois quand même monter, dit Bolan en signant le registre des visiteurs.

— Pourtant, attendez, bredouilla le garde. Je dois appeler…

Mais Bolan se trouvait déjà près des ascenseurs.

Il vit, lorsque les portes coulissantes se refermèrent, que le garde prenait son téléphone. On l'attendrait à l'arrivée. Il vissa le silencieux au bout du canon du Beretta, prit un second chargeur qu'il tint à la main, s'apprêtant à bondir dès l'ouverture des portes de l'ascenseur.

Il se lançait dans la mêlée sans la moindre idée de ce qui l'attendait. Anders avait raison, il était fou. Et alors ? La situation n'avait rien de neuf, elle était parfaitement normale pour un homme comme Mack Bolan.

Il allait peut-être y rester.

Quoi de neuf ?

CHAPITRE III

Quatre hommes accueillirent Bolan dans la petite entrée au quatorzième, mais ils ne s'attendaient pas à un blitz. Ils avaient adopté l'attitude « relax ». L'un d'eux feuilletait des papiers, assis derrière un petit bureau près des portes de l'ascenseur, un deuxième s'était installé dans un gros fauteuil contre le mur, les deux derniers étaient adossés près de la porte au bout de l'entrée, au-dessus de laquelle il y avait une caméra de télévision.

Ils étaient prêts, certes, mais pas suffisamment.

Bolan jaillit de l'ascenseur en tirant. La première balle cueillit l'homme assis derrière le petit bureau, le renversa contre le mur. La deuxième balle fit éclater la mâchoire du type dans le fauteuil.

Les troisième et quatrième balles clouèrent les deux autres au mur. Ils étaient trop éberlués par la rapidité du massacre pour réagir. Une cinquième balle fit éclater l'objectif de la caméra de télévision et les dernières balles du chargeur brisèrent la serrure électrique de la porte de l'appartement.

Bolan dégagea le chargeur vide, le remplaça aussitôt et entra dans la salle d'attente où, plus tôt, Joey Puli avait dû patienter avant son entretien avec le grand patron d'*Oahu*. Il ne s'était guère passé plus de quelques secondes depuis que Bolan était sorti de l'ascenseur. Mais il n'avait pas un instant à perdre. Dès qu'il fut dans la petite salle, il comprit la situation.

La porte du bureau était blindée, sans doute munie d'une serrure électronique. Bolan n'hésita pas. Saisissant la chaise sur laquelle Joey Puli avait attendu en tremblant de peur, il la jeta de toutes ses forces contre le miroir. La chaise passa à travers la glace, emportant une bonne portion du mur sur lequel elle avait été fixée. Bolan plongea à travers le trou sans aucune idée de ce qu'il allait trouver de l'autre côté.

C'était une petite pièce dans laquelle il y avait un pupitre duquel on contrôlait la caméra de télévision et les diverses serrures de l'appartement. Il y avait trois hommes. L'un d'eux était blessé et râlait par terre. Le deuxième s'était adossé au mur agitant fébrilement un pistolet, tandis que le dernier fuyait vers la porte.

Le Beretta toussa et l'homme adossé au mur tira par réflexe, puis s'affaissa, les yeux exorbités. Le fuyard se retourna près de la porte, tira au hasard puis s'éclipsa. Le blessé essayait de dresser son arme en gémissant. Bolan l'acheva sans plus attendre.

Il étudia rapidement le pupitre électronique. C'était exactement comme il avait pensé : Oliveras était paranoïaque et avait pris toutes les précautions imaginables pour se sentir en sécurité. Chaque porte de l'appartement pouvait être verrouillée à partir de là.

Bolan prit le temps de neutraliser toutes les commandes, puis il ouvrit la porte. A cet instant, le troisième personnage, le fuyard, essayait de quitter la pièce dans laquelle venait d'entrer Bolan, en passant par un couloir. Le Beretta toussa, la balle rattrapa l'homme, le souleva un instant, puis le plaqua au sol, mort !

Bolan savait qu'il devait se diriger vers le bureau d'Oliveras et emprunta le même chemin. Au bout du couloir il découvrit une lourde porte décorée d'un écusson doré.

La porte était entrebâillée de quelques centimètres mais quelqu'un tentait de la fermer correctement. Bolan se lança contre le battant avec une violence inouïe. De l'autre côté, un petit homme tomba à la renverse, tirant inoffensivement son 38 à canon court. Une Parabellum lui fit exploser le visage, et Bolan l'enjamba sans une seconde d'hésitation, entra dans une grande chambre à coucher, luxueusement décorée.

Il y avait un lit circulaire démesuré, équipé de toutes sortes d'accessoires de gratification sexuelle. Il y avait aussi un bar, une kitchenette dans un coin, une salle de bains avec une baignoire encastrée dans le sol dans un autre coin, puis une mini-salle de gymnastique. Au centre de cette chambre-studio se trouvaient des poufs, des fauteuils et un divan. Apparemment, Oliveras passait la plupart de son temps dans cette pièce, mais il n'y était pas en ce moment.

Joey Puli en était le seul occupant. Il était ligoté sur une chaise chromée dans la kitchenette. Il avait les yeux tout gonflés, le visage décoloré et la bouche en sang. Le petit Polynésien regarda Bolan arriver, lui expédia un coup d'œil maussade et venimeux.

— Vous voyez dans quel état ils m'ont mis à cause de vous.

— Où est Oliveras ? gronda Bolan.

Les yeux ternes du petit homme se posèrent sur la porte du dressing.

— Il se planque dans le placard.

En effet. Vêtu d'un pyjama en soie, brandissant un ballon de cognac comme on tient un revolver, l'œil fuyant, le maître d'Oahu accueillit l'Exécuteur avec un long et triste gémissement.

Bolan fit tomber une médaille de tireur d'élite dans le verre de cognac, puis dit :

— Et voilà.

Le gros personnage défaillit, s'affaissa contre une rangée de costumes sur mesure, gémissant de plus belle :

— Attendez. Etes-vous sûr de ce que vous faites ?

— Oui, répondit Bolan d'une voix froide. Fais tes adieux à la vie.

— Attendez, je vous en prie. Nous pouvons nous arranger. Je suis très riche. Dites-moi ce que vous voulez et je vous…

Bolan recula d'un pas.

— Sors de là.

Oliveras s'accrocha au montant de la porte du placard, se redressa péniblement, faillit tomber. Le verre glissa de ses doigts, roula sur le tapis, répandant son contenu.

— Je suis un homme malade, se lamenta Oliveras d'une voix geignarde.

Bolan le fit asseoir sur une chaise en face de celle de Joey Puli.

— Plus pour longtemps, dit Bolan. A moins que tu ne me racontes de jolies histoires.

— Tout ce que vous voudrez, je le jure. N'importe quoi.

Cet homme tenait à la vie plus que tout, mais qu'avait-il à donner en échange ?

— Pourquoi y a-t-il tant d'arrivages à Hawaii ? lui demanda calmement Bolan.

— Je ne suis pas au courant, marmonna Oliveras.

— C'est un mauvais commencement.

Bolan contempla Puli d'un œil froid.

— Ça t'amuserait de me donner un coup de main, Joey ?

— Détachez-moi donc, vous verrez, grinça le petit Polynésien.

— Attendez ! s'écria Oliveras. Vous parlez de Dominick, Flora et compagnie ?

— Oui. Et compagnie.

— Je ne connais rien de leurs histoires. Oh ! je sais, le protocole veut que je sois consulté et tout, mais je n'ai vraiment aucune idée de ce qu'ils font ici.

— Qui les a envoyés ?
— Vous savez bien.
— Dites-le-moi, je pourrais me tromper.
— Les vieux.
— Quels vieux ?
— Enfin… vous savez bien.
Le gros homme se tripotait nerveusement les doigts, baissait les yeux, contemplait ses chaussons.
— Les conseillers, dit-il enfin.
Bolan savait qu'il s'agissait de la *Commissione*. Il était toujours question de ce grand conseil et les gens en avaient une telle peur qu'il fallait briser leur résistance petit à petit pour les faire parler.
— Tu ne m'apprends absolument rien ! grinça Bolan, glacial. Je n'ai plus de temps à perdre et, toi, tu n'as plus de temps tout court.
— Attendez ! Je ne mens pas ! Je ne suis rien à leurs yeux, rien ! Ils ne me disent *rien* !
— Donne-moi une seule raison pour ne pas tirer tout de suite !
Les yeux d'Oliveras se révulsèrent. Le gros homme soupira et des sanglots lui montèrent à la gorge. En proie à un conflit intérieur, il ne savait plus que faire.
— Chung, gémit-il finalement d'une voix plaintive.
— Quoi, Chung ?
Il soupira encore, son gros corps frissonna.
— Il les rallie.
— Pourquoi ? Où ?
— Je vous jure que je ne sais pas !
Le Beretta toussa sans prévenir. L'immonde personnage qui malmenait Oahu depuis si longtemps, quitta brutalement la chaise, tomba assis par terre. Joey Puli ouvrit de grands yeux, serra les dents. Le sang jaillissait de l'épaule d'Oliveras par à-coups.
Son visage était blême, inexpressif, ses yeux rivés à la plaie béante. Il leva une grosse main, voulut arrêter le flot de sang.
D'un coup vif de stylet, Bolan trancha la corde qui retenait Puli sur la chaise.
— A toi de jouer, Joey, dit-il.
Il coupa les liens qui enserraient les poignets de Puli.
— Tu veux le découper ou lui flanquer une balle dans le ventre ?
— Attendez ! beugla Oliveras de sa position assise. Chung a une villa sur la grande île, Hawaii. Il s'agit d'un gros coup, d'une chose

très importante ! Je ne sais pas exactement où elle se situe, la villa. Dans une vallée, loin de tout. Mais très grande !

Bolan ne lui répondit pas, il observait Puli.

— Alors ? demanda-t-il.

— Le couteau, dit Puli d'une voix sourde.

Il avait compris le jeu de Bolan et acceptait le rôle que Bolan lui avait attribué.

— Je vais le dépecer petit à petit, ajouta-t-il.

Ce fut la fin de l'*omerta,* du vœu de silence. Oliveras se mit à genoux et commença à babiller.

Il n'y avait pas une foule de renseignements à tirer de la cascade verbale du gros trafiquant, mais lorsque Bolan quitta l'appartement il était sûr qu'il en connaissait autant sur le gros coup qu'Oliveras lui-même. Il avait appris également dans quelle direction il devait aller.

Les deux hommes abandonnèrent Oliveras agenouillé dans une flaque de sang, repassèrent dans les pièces où l'Exécuteur s'était frayé un passage, descendirent dans le hall par l'ascenseur.

Ils s'arrêtèrent un instant près du bureau des gardiens et Bolan leur lança brièvement :

— Appelez la préfecture, les gars, c'était pas un vol d'étourneaux. Demandez aussi une ambulance de la morgue.

Avant qu'on eût pu leur répondre, ils quittèrent le hall d'entrée, sortirent par la porte qui donnait sur la plage.

Puli parvint à marmonner, malgré ses lèvres fendues :

— Vous êtes un drôle de gars, monsieur. Mais je vous en supplie, ne vous énervez jamais après moi. Vous ne m'en voulez pas au moins ?

Bolan rit doucement.

— Ce n'est pas toi l'ennemi, Joey, dit-il.

— Dieu merci, soupira le petit Polynésien.

Par la même occasion il fit une courte prière pour ceux qui étaient l'ennemi.

CHAPITRE IV

Le lieutenant des détectives Greg Patterson quitta l'ascenseur au quatorzième étage. Il était venu voir l'abattoir. Deux détectives, Tinkamura et Kale, qui étaient arrivés sur les lieux quelques minutes avant Patterson, se dirigèrent à sa rencontre, posant délicatement les pieds entre les flaques de sang.

— Ça pue la charogne ! gronda Patterson.

Massif, puissant, la quarantaine bien sonnée,

Patterson était le flic type.

— Il y en a encore à l'intérieur, annonça Tinkamura.

— Dix en tout, ajouta Kale.

— Y compris Oliveras ? demanda Patterson avec des accents d'espoir dans la voix.

— Non, pas lui, dit Kale. Les infirmiers l'ont embarqué, il y a cinq minutes. Une blessure à l'épaule. Il a perdu un peu de sang, c'est tout. Et sa dignité.

Le lieutenant enjamba un cadavre recroquevillé dont le visage mutilé offrait un hideux spectacle, il fixa les traits abîmés.

— C'est Wheels Morgan, ça, se dit-il tout bas d'une voix presque hilare.

— C'est sûrement lui, dit Tinkamura. C'est à souhaiter, non ?

— Ils ont tous été atteints à la tête, déclara Kale. Ils sont monstrueux à regarder.

— Tous ? gronda Patterson.

— Oui. Ç'a été un vrai carnage. Quelqu'un s'est arrangé pour s'infiltrer en douce. Il n'a commencé à tirer que lorsqu'il…

— Attendez une seconde ! beugla Patterson. Je trouve que vous tirez un peu rapidement vos conclusions. Quelqu'un, *il*… Je trouve singulier votre usage du singulier.

Kale fit la grimace.

— Le médecin légiste est arrivé en même temps que nous. Il prétend que toutes les blessures ont été faites par la même arme. Une seule arme, un seul homme. Sauf celles des deux gars à l'angle sud-est de l'appartement, mais ils sont morts bien avant les autres. A

coups de carabine. Aussi, ont-ils été mis dans des sacs plombés. A mon avis, ils étaient destinés au cimetière marin. Alors…

— Je ne vous suis plus, dit calmement Patterson.

Tinkamura lui sourit, aigre-doux.

— A 21 h 02, Kale et moi sommes allés enquêter à la Ala Wai Tower parce qu'on a signalé qu'il y avait eu des détonations. Plusieurs clients ont entendu les coups qui ont été tirés d'une chambre au sommet de l'hôtel. Nous avons cherché mais nous n'avons rien découvert d'anormal. Exactement au même instant, il y a eu un rapport concernant cet immeuble, un vacarme épouvantable au quatorzième étage. Personne n'est venu enquêter parce que les gardiens de l'immeuble ont téléphoné pour dire que tout était rentré dans l'ordre. Nous l'avons appris ultérieurement. Ils ont prétendu qu'un vol d'oiseaux migrateurs s'était écrasé contre une baie vitrée. Vous savez, ce genre de chose arrive de temps en temps, alors…

— Oui, oui, s'impatienta Patterson. Dépêchez-vous.

— Une heure plus tard, à vingt-deux heures, on reçoit un second appel des gardiens de cet immeuble. Cette fois, c'était la panique. Une voiture de patrouille est arrivée aussitôt, les agents sont montés, ils ont jeté un coup d'œil, puis ils nous ont appelés. Lorsque nous sommes arrivés, nous avons eu la même pensée en voyant le carnage. Nous nous sommes dirigés à l'angle sud-est de l'appartement et, bien entendu, ça correspondait exactement aux détails donnés une heure plus tôt.

— Ah ! oui ?

— Oui. Un type s'est installé dans une chambre à huit cents mètres d'ici pour canarder cet appartement et pour décapiter Oscar Meyer la Saucisse et Charley Boy Tellevecci. Décapités. Vous vous rendez compte ? Décapités par un type qui tirait depuis la Ala Wai Tower. Je ne pensais pas que…

— Holà, une seconde ! tonitrua le lieutenant. Je demande à voir. Au lieu de me raconter ça, montrez-moi les deux zigotos.

Quelques instants plus tard Patterson s'assit lourdement sur le lit circulaire d'Oliveras, persuadé qu'il en avait suffisamment vu pour ne jamais oublier ça ! Il profita de sa position assise pour examiner la très sale tête de Trigger John Minelli qui avait joui d'une certaine réputation dans les îles parce qu'on disait qu'il était le meilleur tireur du Pacifique.

Le médecin légiste, un individu harassé qui paraissait épuisé, dit :

— La nuit sera longue à la morgue.

— Oui, répondit succinctement Patterson.

— Dix d'un coup. Il devrait y avoir un syndicat pour les médecins légistes, nous protesterions avec énergie contre ces abus de…

— Douze, fit Patterson d'une voix morne.

— Ces abus de… comment ça, douze ?

Le lieutenant lui tendit une feuille de papier.

— Voici l'adresse. Encore deux. Je vous parie qu'ils ont été touchés à la tête aussi. La même arme, le même homme.

Le médecin légiste marmonna quelque chose en s'éloignant d'un pas lent.

— Qu'est-ce qu'il avait, le toubib ? demanda Kale en arrivant près du lit.

— Je viens de lui annoncer la mort de Paul Angliano et de son garde du corps. Ça l'a profondément touché, il aura à faire des heures supplémentaires, ce qui lui déplaît. J'ai reçu le message par radio lorsque je venais ici.

— Dites donc, fit Tinkamura d'un air pensif. J'ai l'impression qu'on va se payer une guerre entre trafiquants.

— Je vous parie qu'on va se payer plus que ça, gronda Patterson.

Les yeux fixant le sol, il faisait les cent pas en réfléchissant.

— Qu'a dit Oliveras ? demanda-t-il.

— Rien du tout, répondit Kale en jetant un coup d'œil à Tinkamura. Mais nous les avons prévenus à l'hôpital que nous viendrons ce soir pour entendre sa déposition.

— Faites donc ça, dit Patterson d'un air préoccupé.

Il s'était baissé pour examiner un objet qu'il avait remarqué sur la moquette. A côté, il y avait un ballon à cognac vide.

— Nous ferons relever les empreintes sur le verre par les types du labo, lieutenant, dit Kale.

— Oui, faites donc ça, répondit Patterson.

Visiblement il était ailleurs. Il tira un mouchoir de sa poche et s'en servit pour ramasser avec mille précautions l'objet qu'il avait déjà découvert.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Tinkamura.

— La réponse à toutes nos questions, je pense, répondit lentement Patterson d'une voix inquiète.

— Quelle sorte de réponse ?

— Déplaisante.

Patterson tendit le mouchoir vers ses subordonnés pour leur montrer ce qu'il avait trouvé : un petit objet métallique en forme de croix avec une cible au centre.

— Eh merde ! J'aurais dû m'en douter, murmura Tinkamura.

— Mais non, fit Kale. Il ne serait pas venu *ici* !

— J'ai bien peur que si, dit Patterson. Vous en connaissez beaucoup qui peuvent toucher un homme à la tête à huit cents mètres ? Mais c'est quotidien pour Bolan, c'est un petit tir banal. Qui oserait faire un coup pareil puis se rendre sur les lieux pour achever tous ceux qui restent ? Bolan !

— Le toubib va avoir l'occasion de se plaindre un peu plus, dit Tinkamura.

— Je n'arrive pas à y croire, fit Kale avec un accent d'incrédulité.

Il regarda la chaise chromée près du lit.

— Je me demande qui était attaché à cette chaise. Je suis sûr qu'il s'agit de plusieurs incidents séparés mais corrélatifs. L'ennui, c'est que je n'en suis pas sûr.

Le lieutenant s'adressa à l'agent en uniforme qui se tenait près de la porte.

— Faites entrer le gardien qui se trouvait dans le hall, dit-il.

Le gardien fut prié d'entrer. Il avait le registre sous le bras, et, s'écartant largement pour éviter le cadavre près de la porte, il jeta autour de lui un regard inquiet.

— Qui est monté ici ce soir ? lui demanda Patterson.

Le gardien lui tendit le registre.

— Deux personnes seulement, comme vous voyez. A 20 h 50 c'était un jeune homme de vingt-trois, vingt-quatre ans. Il avait l'aspect d'un *surfer*. On m'a dit au téléphone de le laisser monter, c'est ce que j'ai fait. Ensuite, il n'y a eu que le sergent Nalob. Vous voyez..., là. Il n'est pas resté en haut plus de cinq ou six minutes, puis il est redescendu avec le jeune Puli. Le petit avait été sérieusement brutalisé, il avait le visage en sang. Je venais de recevoir un appel d'une dame qui habite le treizième étage. Elle m'a dit qu'il y avait eu quelques coups de feu. Eh bien, je savais que le sergent Nalob se trouvait là-haut mais je ne savais plus ce qu'il fallait faire. Puis je me suis dit qu'il avait peut-être des ennuis et j'allais téléphoner au commissariat lorsque je l'ai vu arriver. Il m'a demandé d'appeler la police, ce que j'ai fait aussitôt.

— Vous avez déclaré : *quelques* coups de feu, précisa Patterson. Vous ne savez pas combien au juste ?

— Je crois qu'elle a dit deux ou trois coups de feu. Mrs. Rogers, la dame du 13-A. Deux ou trois.

— Un silencieux, murmura Tinkamura.

— A quoi ressemblait ce Nalob ? demanda Patterson en fixant le gardien.

Le gardien, nerveux, s'étonna.

— Comment ? Vous ne le connaissez pas ? Il m'a montré sa carte de policier. Il était grand, je dirais bien un mètre quatre-vingt-sept, ou quatre-vingt-huit, quatre-vingt-cinq kilos, environ la trentaine. Cheveux châtain foncé, le teint moyennement clair. Des yeux très bleus, très perçants. J'avais l'impression qu'il voyait tout ce que j'avais dans la tête.

— Moi, je ne connais pas ce Nalob, annonça Kale.

— Attendez dehors, dit Patterson au gardien. Et ne perdez pas ce registre.

Le gardien sortit hâtivement.

— Eh bien, voilà, dit Patterson en examinant la médaille de tireur d'élite.

— La description colle, dit Tinkamura.

— Emmenez le gardien à la préfecture, dit le lieutenant. Qu'il se répète devant un dessinateur.

— Bien, et, juste pour être sûr, je vais chercher ce Nalob. Mais c'est curieux parce que je ne le connais pas du…

Patterson l'interrompit en souriant ironiquement.

— Ça vous tracasse encore ? Il n'y a pas de Nalob à la préfecture. Nalob c'est Bolan écrit à l'envers.

Les autres restèrent cois, puis Tinkamura éclata de rire.

— Drôle de numéro ! s'esclaffa-t-il.

Mais la réaction de Kale fut diamétralement opposée à celle de son collègue.

— Il est fou, déclara-t-il tout bas. C'est vrai, il est dément, cet homme. Il sait parfaitement qu'on peut le coincer sur cette île. Il veut se suicider ou quoi ? Il ne pourra jamais nous échapper.

— C'est sûr ! déclara Patterson d'une voix triomphante. Attendez l'arrivée des techniciens du labo, ensuite vous conduirez le gardien à la préfecture.

Patterson fit demi-tour, quitta la pièce d'un pas rapide et léger.

— Vous voulez qu'on donne l'alerte ? demanda Tinkamura avant que son supérieur n'eût disparu.

— Certainement pas ! s'écria l'autre. Je me charge de tout !

*

* *

A l'instant même où Patterson quittait l'appartement ensanglanté, un nommé Chung accueillait un invité dans sa villa de style oriental dans la Kalihi Valley au nord de Honolulu. Cet homme paraissait nerveux, à l'allure furtive.

Les deux hommes échangèrent quelques mots à voix basse, puis commencèrent à se promener près du bassin à lotus au cœur du jardin. Raide, l'air gêné, le visiteur marmonna quelques phrases banales en attendant que Chung lui fit comprendre qu'il était libre de parler de ce qui l'amenait vraiment.

Chung était âgé d'une bonne quarantaine d'années, courtaud, mais trapu, et d'un aspect puissant. Il portait un kimono en tissu-éponge et des sandales. Un visage aux traits durs, des yeux presque invisibles à force d'être bridés et il avait les cheveux coupés très court comme un commando.

Celui qu'il accueillait était un jeune Blanc, assez beau. Il portait un costume de ville classique et bien taillé, mais il semblait nerveux, mal à son aise.

Il y avait de quoi. George Riggs était un flic.

Chung s'immobilisa près d'une petite statue du Bouddha, s'en servit pour faire craquer une allumette qu'il tint ensuite sous un cigare. Enfin, il dit :

— Bien, George. Faites-moi votre rapport.

Riggs présumait que cette espèce de rite immuable concernait la sécurité de Chung. Ils se rencontraient toujours dans le jardin, ils se promenaient d'habitude près du bassin en échangeant des mondanités sans intérêt. Chung allumait toujours un cigare avant d'entreprendre des choses sérieuses. Aussi George Riggs avait-il toujours la désagréable impression qu'on l'observait à son insu.

— Mack Bolan est ici, annonça-t-il sans préambule en fixant l'autre pour ne rien rater de sa réaction.

Il n'y en eut aucune. Chung tira sur son cigare plusieurs bouffées.

— C'est un fait net ou un soupçon ?

— C'est un fait. J'ai reçu un coup de fil d'Oscar la Saucisse aux alentours de vingt et une heures. Il m'a dit qu'une petite frappe avait

amené une médaille de tireur d'élite de chez Angliano. Ajoutant qu'Angliano et ses gardes du corps étaient morts, et il voulait que je vérifie. J'ai vérifié. Ils sont bel et bien morts, une balle dans le crâne. Tandis que je parlais à Oscar il y a eu un vacarme terrible. Au beau milieu de sa phrase, Oscar a fait « gaaah ! » et ç'a été son dernier mot. Je me suis rendu compte que le téléphone était tombé par terre. Un bruit d'enfer. Pas des coups de feu, mais le bruit de balles qui arrivent et qui déchiquètent tout sur leur passage. Vous savez ce que je veux dire, non ? Des projectiles qui détruisent tout. Ça n'a pas duré plus de quinze secondes, puis la ligne a été coupée. J'ai refait le numéro mais ça sonnait occupé.

— Frank est-il mort ?

— Non. Il faut que je vous raconte tout dans l'ordre, sinon vous n'y comprendrez rien. Je ne savais plus quoi faire. Pendant une dizaine de minutes je me suis posé des questions, puis j'ai pris ma voiture et je me suis rendu sur les lieux. Je ne suis pas entré, je suis passé devant l'immeuble plusieurs fois. Il n'y avait pas la police. J'ai cru que tout était rentré dans l'ordre, et je me suis dit que ce n'était pas le moment de me faire repérer, je n'étais pas de service. Je suis reparti à la préfecture, mais je n'ai rien pu y apprendre. J'ai retéléphoné à Frank et j'ai enfin réussi à obtenir la communication. J'ai eu Trigger John. Il m'a dit que Frank prenait un bain pour se calmer, mais qu'il allait bien. En revanche, il m'a dit que Charley et Oscar la Saucisse avaient été tués, mais qu'on étouffait l'affaire. Un tireur incroyable – peut-être Bolan – s'était installé quelque part au loin et avait canardé le bureau de Frank et il m'a dit quelque chose au sujet d'un petit Polynésien qui était peut-être le complice du tireur. Comme on me demandait toujours de vérifier les détails de la mort d'Angliano, je suis allé chez lui. On m'y a vu entrer, alors j'ai dû me comporter normalement. J'ai téléphoné à la préfecture, j'ai fait un rapport et demandé qu'on m'envoie des hommes. Ensuite, je suis repassé devant l'immeuble de Frank. Il y avait des voitures de patrouille dans tous les sens et des flics partout. Je me suis garé, puis me suis approché pour jeter un coup d'œil. Au moment où j'arrivais dans le hall, j'ai croisé Frank qu'on sortait sur une civière. Il a eu de la chance, Chung. Juste une petite blessure à l'épaule. Il a pu me dire que c'était bel et bien Bolan et que je vous dise de faire attention. Bolan n'a pas été satisfait de n'avoir tué que Charley et Oscar, il est

monté dans l'appartement et a réussi à passer outre tous les systèmes de sécurité, il a descendu alors tous les hommes de Frank.

— L'œuvre d'un seul homme, dit Chung d'une voix égale.

— Oui.

— Seul contre tous. Un héros incomparable, n'est-ce pas ?

Riggs alluma une cigarette, tira une bouffée, contempla le bassin.

— C'est ce qu'on dit de lui, oui. Il faut faire la part des choses, prendre en compte les exagérations du mythe, mais il n'y a pas de fumée sans feu. J'ai lu tous les rapports qui le concernent, et – mythe ou pas – c'est un type extrêmement dangereux.

— C'est ce que j'ai entendu également. Je lis des rapports aussi. Les nôtres.

— Oui, bien sûr. Bon, c'est tout ce que je sais. J'ai pensé que vous deviez être mis au courant.

— Ces renseignements me seront très utiles, dit Chung d'une voix très calme. Mais…

Il hésita.

— Mais quoi ? demanda Riggs.

— Pourquoi n'est-il pas mort en même temps que les autres, Frank ?

— Un coup de chance. Il a pris une balle dans l'épaule…

— C'est ridicule ! s'écria Chung.

— Eh bien, je… Ah ! oui, je vois ce que vous voulez dire. Vous ne croyez pas à sa chance.

— Retournez voir Frank. Tâchez d'apprendre pourquoi il n'est pas mort. Quel prix a-t-il payé sa bonne fortune ? Dès que vous aurez appris la vérité, envoyez Frank rejoindre ses amis dans le monde des ombres silencieuses.

— Non, monsieur. Pas moi, protesta Riggs.

— Mais vous pouvez vous en approcher, dit Chung. Personne d'autre ne le pourrait. Il vaut mieux le faire taire avant que ses avocats ne parviennent à le faire relâcher. Une fois qu'il sera sorti des mains de la police…

— Je ne le ferai pas, Chung, annonça le flic d'une voix sans réplique. Je n'irai pas jusque-là.

— Vous irez exactement où je vous dirai d'aller, répondit le Chinois sans montrer la moindre irritation. Si vous refusez, si vous préférez jouer les héros, je me chargerai de vous offrir de belles funérailles. Aussi belles que celles de votre ami Frank.

— Comment ça, *mon* ami ?

Riggs expédia son mégot dans le bassin parmi les fleurs de lotus, quitta le jardin sans ajouter un mot.

Chung demeura auprès de la statue du Bouddha, écouta s'éloigner la voiture du policier. Il posa alors son cigare dans les mains de la statue, claqua les siennes.

Deux Chinois en costume occidental sortirent immédiatement des ombres près du mur. L'un d'eux souriait largement.

— Vous avez entendu ? demanda Chung.

— Oui, répondit le Chinois souriant. Le Souffle de la Mort est venu.

— En effet, dit Chung. A présent nous allons réussir ce que dix mille Italiens ont été incapable de faire. Nous allons supprimer l'Exécuteur.

— Ainsi que dix mille Italiens, ajouta le Chinois souriant d'une voix hilare.

— Oh ! et bien davantage, s'esclaffa Chung. Mais d'abord il faut étouffer le Souffle de la Mort.

— C'est comme si c'était fait, rétorqua le Chinois souriant.

Il faisait preuve d'un bel optimisme, le Chinois, mais il avait huit cents millions de raisons pour se montrer sûr de lui. Huit cents millions de Chinois ne pouvaient pas se tromper.

Peut-être pas, peut-être oui.

Tandis que Chung et les deux Chinois remontaient vers la villa d'un pas lent, bras dessus bras dessous, une ombre se détacha du mur à quelques mètres d'eux, traversa silencieusement le paisible jardin.

Le Souffle de la Mort était bel et bien venu et il avait tout entendu.

CHAPITRE V

La place fortifiée de Chung s'étendait sur deux collines à l'entrée de la Kalihi Valley, au cœur d'une région de jungle et de pics montagneux. A l'est, de l'autre côté des montagnes, il y avait la région peu habitée d'Oahu, qui s'appelait Windward et qui faisait face à la Kaneohe Bay. Au sud, le magnifique pic de Nuuanu Pali perçait les nuages.

Légalement, les quartiers généraux de Chung s'appelaient la *Trans-Pacific Cultural Association*. A l'intérieur de l'enceinte du mur de deux mètres cinquante il y avait plusieurs jardins, des bassins et des fontaines, au milieu desquels se dressait la villa, une bâtisse en verre et en acier d'inspiration chinoise, surmontée d'un toit pagode.

Bolan laissa sa voiture à quelque distance à l'arrière de la propriété, s'approcha à pied, fit le tour du mur, jaugea la situation, puis monta sur les hauteurs au sud pour jeter un coup d'œil par-dessus le mur.

Un bon éclaireur peut apprendre énormément en étudiant l'atmosphère qui règne dans un lieu. L'atmosphère à l'intérieur des murs était tendue, électrique. Ça sentait le rendez-vous d'agents clandestins. L'éclairage intérieur de la villa était ouatée malgré la transparence des murs en verre, et l'éclairage extérieur provenait d'une série de spots montés sur le toit et dirigés sur diverses parties du jardin pour rehausser tel ou tel endroit. Il y avait d'autres zones parfaitement obscures sinon baignées par les faibles lueurs de la lune, qui perçaient à peine les nuages. Un bassin était éclairé par des lumières sous-marines et luisait curieusement dans la pénombre. Ailleurs, une fontaine coulait joyeusement, illuminée par un des spots sur le toit de la villa, et provoquait des ombres folles qui dansaient sur le mur en arrière-plan.

Des hommes silencieux, munis de jumelles à infrarouge, équipés d'armes automatiques, patrouillaient à l'extérieur du mur, deux par deux, invisibles sinon pour l'œil du professionnel. Bolan compta trois couples de gardes, calcula le temps de chaque passage et le chemin emprunté, fit son plan pour s'infiltrer dans l'enceinte.

Il portait une combinaison noire, mais son armement était minime car il n'était pas venu pour monter à l'assaut mais pour se renseigner. Il n'avait donc que le Beretta, un garrot et un stylet. Il s'était noirci le visage et les mains, s'était chaussé de baskets noires.

Soudain, il vit arriver une automobile et profita de son passage dans l'allée privée menant à la villa pour se lancer dans son sillage, à l'abri du faisceau des phares, puis il s'en détacha, courut jusqu'au mur, éloigné d'une quinzaine de mètres, et, profitant de l'éloignement des gardes qui patrouillaient le périmètre, se hissa au sommet du mur puis se laissa retomber à l'intérieur de l'enceinte en un seul mouvement rapide.

Ses pieds ayant foulé la terre, il s'immobilisa, se colla au mur, regarda entrer le véhicule qui se dirigea vers la villa. Il n'y avait qu'un seul homme à bord : le conducteur. Apparemment les gardiens le connaissaient bien car ils ne lui posèrent aucune question. La voiture disparut derrière une haie, puis les phares s'éteignirent.

Une portière fut ouverte puis refermée, et une voix d'homme se fit entendre :

— Dites au général que je suis ici. Je l'attendrai près du bassin.

Bolan patienta en silence un moment, puis longea le mur et s'immobilisa en voyant deux personnages sortir de la villa et se diriger à pas rapides mais silencieux dans sa direction.

Les observant sans arrêt, il se rapprocha de l'angle du mur, se dissimula derrière un arbuste en fleur. Le bassin se trouvait juste en face de lui. Les deux hommes disparurent dans les ombres, prirent la place que Bolan venait de quitter.

Il les regardait toujours lorsqu'un individu en costume de ville apparut dans l'allée couverte de dalles, de l'autre côté du jardin. Celui-ci fut aussitôt rejoint par un second, un homme trapu aux cheveux courts, vêtu d'un kimono, qui sortit de la villa. Les deux personnages se tendirent la main comme à regret, puis se dirigèrent du côté du jardin où se trouvait Bolan, en bavardant à voix basse.

Il s'agissait sans doute du général et du visiteur.

Ils s'arrêtèrent au bord du bassin, et la conversation prit une tout autre tournure, devint un rapport de reconnaissance. Les deux types cachés dans l'ombre du mur ne bougeaient pas d'un poil, écoutaient attentivement. L'un d'eux tenait un pistolet au canon démesuré braqué sur l'un des personnages près du bassin, le visiteur probablement.

Le rapport intéressa énormément Bolan qui vit enfin s'éloigner le visiteur puis il écouta l'échange de propos des trois hommes qui restèrent près du bassin. La personnalité de chacun commença à se dessiner. Le grand Chinois au sourire perpétuel était plus important que les deux autres. L'homme au pistolet était un subalterne, sûrement un simple garde du corps. L'homme en kimono avait du galon mais ce n'était pas le cerveau des opérations.

Les trois hommes quittèrent le jardin suivis par Bolan qui, comme eux, se dirigea vers la villa en profitant de l'ombre d'un gros nuage qui traversait lentement le ciel au-dessus d'une partie du jardin. Il entra dans la villa au même moment qu'eux mais par une porte qui donnait sur le patio derrière la villa.

Un petit homme en pyjama noir bondit de la chaise sur laquelle il était assis lorsque Bolan entra, voulut brandir un pistolet-mitrailleur et sans doute donner l'alerte en poussant un cri. Le stylet lui perça la gorge, étouffant le cri dans un bouillonnement de sang. Le mourant retomba en prononçant un dernier gargouillis, indistinctement, renversant la chaise. Bolan saisit le PM qui s'échappait des mains inertes, le remit en place, cala le cadavre sur la chaise qu'il redressa.

Il continua à avancer, se trouva bientôt dans la partie obscure de la villa, celle où devaient se régler les affaires commerciales. Il découvrit une série de bureaux, une salle de conférence, une petite salle de gymnastique dans laquelle luisait une ampoule rougeâtre, puis, enfin, le bureau de la direction.

Le but de la mission était atteint.

Doublement !

Il y avait un petit bureau par lequel on accédait à une pièce plus spacieuse qui donnait sur le jardin. Il y avait des œuvres d'art orientales et une odeur d'encens y régnait.

Dans la pièce, dont la porte était entrouverte, il y avait une femme superbe, assise de dos devant un petit bureau, et qui, nue sous un kimono transparent, étudiait un dossier qu'elle avait entre les mains. Bolan contempla un instant sa forme voluptueuse, le chignon oriental qu'elle portait comme une tiare.

Il entra dans la pièce.

Elle dut ressentir sa présence car elle se retourna, un sourire de contrainte aux lèvres. Le sourire s'effaça aussitôt, fut remplacé par une multitude d'expressions sans relation aucune.

Il y avait des moments que Mack Bolan avait l'impression d'avoir déjà vécus, et c'en était un.

La fille en kimono transparent n'était autre que Smiley Dublin, la Ranger Sister qu'il avait connue à Las Vegas et qui avait disparu depuis quatre semaines.

Bolan referma rapidement la porte, scruta longuement la jeune femme, se demanda si elle voyait autant de choses sur son visage qu'il en voyait sur le sien. Il jeta un coup d'œil professionnel autour de la pièce, contempla la fille une fois de plus, puis la prit dans ses bras, la tint brièvement serrée.

Elle se lova contre lui, approcha les lèvres de son oreille, murmura :

— Le dieu de la guerre lui-même. Comment ça va, Bolan ?

— Jusqu'à maintenant ça allait bien. Tu es prête ? J'allais justement repartir.

— Pas question ! dit-elle. Fiche le camp en vitesse, et seul ! Ne me dis pas que…

Elle le repoussa subitement, le fixa durement.

— Ne me dis pas que tu es venu pour me sauver !

Bolan secoua la tête.

— Non. Juste pour jeter un coup d'œil. D'autres te recherchent. On s'inquiète beaucoup à ton sujet.

— Je ne pouvais pas prendre le risque de leur signaler ma présence, expliqua Smiley. Regarde-moi donc, j'ai réussi à infiltrer le Milieu. Dis-leur que je m'amuse comme une folle, Mack, et que je me porte très bien. Je suis sur un gros coup, tu sais. Plus gros que tu ne l'imagines. Alors, fiche le camp d'ici !

Bolan se déplaça subitement avec une rapidité de grand félin, éteignit la lumière, plaqua la fille au sol derrière le bureau.

— Hé, mais… !

— Tais-toi !

La porte du bureau s'ouvrit brusquement, une forme sombre apparut dans l'encadrement de la porte. Le plafonnier s'alluma, puis s'éteignit, la porte fut refermée.

Bolan était à moitié allongé sur la fille, le Beretta dégagé. Les yeux de la fille étaient étrangement lumineux dans la pénombre. Son souffle chaud effleurait la joue de Bolan, elle murmura :

— Tu m'excites, Mack, tu m'excites vraiment. Mais pourquoi faut-il que ça soit toujours à des moments impossibles ?

— Je te jure que je ferai de mon mieux pour recommencer dans de meilleures conditions, lui promit Bolan. Tu l'as vu ?

— Non, je ne l'ai même pas entendu avant que tu ne me…

— Si c'était le capitaine de la garde, je n'ai plus beaucoup de temps. Il va trouver un soldat mort dans l'office. Tu m'accompagnes ou non ?

— Non ! s'écria la jeune femme.

Elle se leva brusquement, saisit le dossier qui se trouvait sur le bureau, le tendit à Bolan.

— Prends plutôt ça. Donne-le aux autres. C'est très important, alors ne perds rien.

Bolan prit les feuilles de papier, les mit à l'intérieur de sa combinaison.

— Qui est Chung ? demanda-t-il.

— Ils l'appellent tous « mon général », moi je l'appelle « mon gros chou », et il adore ça, ce qui explique ma présence ici. Maintenant, fiche le camp ou tu vas tout gâcher.

— Et l'autre, celui qui sourit tout le temps ?

— Je n'en sais rien. Il ne vient pas souvent et on ne me l'a pas présenté.

— Que se passe-t-il ici, Smiley ?

— La troisième guerre mondiale peut-être, répondit-elle en s'efforçant de sourire.

— Tu ne risques rien ?

— Rien du tout. Il me suffit de remuer les fesses pour qu'il me suive comme un gentil toutou. Fiche le camp, Mack, et ne reviens pas. Il n'y a rien pour toi, ici. Si tu te crois obligé d'aller casser quelque chose, occupe-toi de *Kingfire*. C'est plus dans ton style.

— Qu'est-ce que c'est, *Kingfire* ?

— Un endroit très secret près de Volcanoes National Park. C'est sur la grande île. Il s'y passe des choses étranges. Tu y serais tout à fait à l'aise.

— Une dernière fois, Smiley. Tu viens ?

— Mack, dit-elle d'une voix résignée. As-tu seulement une idée du mal que j'ai eu pour en arriver jusqu'ici ?

Bolan l'embrassa doucement sur les lèvres.

— Bonne chance, dit-il. Au moins, je vais pouvoir renforcer ton alibi. Tu vas compter jusqu'à vingt, puis tu donneras l'alerte.

La jeune femme lui sourit, lui donna une tape amicale sur les fesses. Il laissa une médaille de tireur d'élite sur le bureau, sortit dans le jardin.

— Bonne chance, chuchota Smiley Dublin en le voyant sortir.

Bolan laissa entrouverte la porte qui donnait sur le patio, partit en courant. Il atteignit les ombres des buissons près du mur sans s'être, fait repérer, puis il attendit que l'alerte fût donnée dans la villa.

Cinq secondes plus tard Smiley se mit à hurler à tue-tête. Des hommes se mirent à courir. Les jardins s'illuminèrent brusquement. Une sirène se mit à beugler.

Bolan passa par-dessus le mur, Beretta au poing.

La patrouille à l'extérieur fut surprise, bouche bée, les yeux braqués sur la luminosité subite à l'intérieur de l'enceinte.

Le Beretta toussa deux fois, les gardes s'écroulèrent en silence et le dieu de la guerre, comme l'avait appelé Smiley Dublin, quitta prestement les parages. Des armes automatiques se mirent à cracher leur venin sur son flanc gauche, un fusil tonna depuis le faîte du mur, tous en vain. Bolan s'était échappé, laissant derrière lui une fille qui était, en somme, encore plus dangereuse pour l'Organisation que lui-même.

Heureusement qu'il n'était pas venu tout faire sauter à Kalihi. Hélas ! il lui faudrait le faire tôt ou tard, et la présence de Smiley ne lui faciliterait pas les choses.

Mais peut-être comptait-il ses moutons…

Pour l'instant, il devait se renseigner sur *Kingfire*.

Kingfire… Le feu du roi ou le roi du feu.

C'était prédestiné.

CHAPITRE VI

Patterson contemplait la grande carte de la ville lorsqu'un agent vint lui dire que Mack Bolan le demandait au téléphone; il refusa d'y croire.

— Ne dites pas de conneries ! grinça-t-il.

— Je suis très sérieux, lieutenant, insista l'agent. Ce type m'a dit qu'il était Mack Bolan, et il vous a demandé personnellement.

Patterson poussa un soupir de dégoût, saisit brutalement le téléphone.

— Oui, qu'est-ce que c'est ? rugit-il.

Une voix calme, glaciale, répondit :

— L'oiseau des îles. Vous êtes Patterson ?

— C'est moi. On me dit que vous êtes Mack Bolan. Je peux rire, ou est-ce que je dois me contrôler ?

— Faites-le tout de suite pendant que vous avez encore le cœur à ça. Ce que j'ai à vous dire est important. Vérifiez mon identité si vous y tenez, mais faites vite.

— Bolan, hein ? C'est vraiment vous ?

Au fond de lui-même Patterson n'en doutait pas une seconde. Il s'assit pesamment sur le bureau, les mains moites.

— Comment avez-vous appris mon nom ?

— C'était facile, rétorqua la voix froide. J'ai demandé qui avait été désigné pour mener l'offensive anti-Bolan. Mais je n'ai pas appelé pour vous souhaiter bonne chance, lieutenant. Je m'adresse à l'autorité compétente.

— Comment ?

— J'ai un renseignement à vous donner. J'ai pensé que vous seriez celui qui s'en servirait le plus intelligemment.

— Vous êtes drôlement gonflé ! tonitrua Patterson.

— C'est mon point fort. Vous, vous avez un point faible. Il est flic et il est copain avec un nommé Chung. Vous connaissez Chung, je suppose ?

— Oui, je connais Chung ! hurla le lieutenant Patterson. Ne jouez pas au plus fin avec moi, Bolan. Si vous avez quelque chose à me dire, dites-le !

— C'est déjà fait. Je ne connais pas son nom, mais il est jeune, grand, mince, blond aux cheveux mi-longs sur les oreilles, et il se déplace en Plymouth bleue. Vous devriez pouvoir l'identifier. C'est lui qui a fait le rapport sur le meurtre d'Angliano. Oliveras lui avait dit de se rendre sur place pour vérifier. Plus tard, il a été voir Chung au sujet d'Oliveras. J'ai cru bon de vous prévenir.

— Bien sûr, jeta Patterson d'une voix méprisante. Et je suis supposé vous prendre au mot. D'accord, c'est très bien, je…

— Continuez ce jeu-là, Patterson, et je raccroche, menaça calmement Bolan.

Le lieutenant se frotta la paume de la main contre la jambe de son pantalon, fixa tour à tour les flics de son équipe qui s'étaient approchés de son bureau, la mine déconfite.

— Je suis désolé, dit-il. J'ai perdu mon sang-froid. Je vous suis reconnaissant pour le renseignement. Nous vérifierons, bien sûr. Ecoutez, Bolan… heu… vous êtes toujours là ?

— Je suis là.

— Je vous aurai, Bolan.

— Félicitations. Mais ça ne vous ennuie pas si je fais un peu de tourisme au préalable ? Ça fait des années que je ne suis pas revenu dans les îles.

— Ah ! parce que vous y êtes déjà venu ?

— Oui, plusieurs fois lorsque je portais l'uniforme. J'ai passé quelques mois à Schofield.

— Alors vous devez assez bien connaître cette île.

— Comme ma poche, rétorqua Bolan d'une voix aimable. J'adorais les grandes vagues de la côte nord.

— Vous faisiez du surf dans les grandes vagues ?

— Ça m'amusait d'essayer, s'esclaffa Bolan.

— Vous n'entreprenez décidément que de grandes choses, n'est-ce pas ?

— Je fais de mon mieux. Il n'y a rien d'autre à faire, Patterson, sinon que de fondre en larmes. Comme vous devez le savoir, les larmes ne servent pas à grand-chose, n'est-ce pas ?

— Je ne pleure pas souvent, Bolan.

— Pas plus souvent que vous obtenez une inculpation, Patterson.

Le lieutenant prit sur lui-même pour ne pas se laisser aller à la grossièreté, contrôla le ton de sa voix.

— Nous nous débrouillons bien mieux que la plupart des villes de grand tourisme.

— Bien mieux n'est pas suffisant, déclara Bolan dont la voix avait repris un ton froid et sérieux. Vous accueillez en ce moment une foule d'indésirables. Des types comme Odono, Dominick, Flora, Rodani et une douzaine encore.

— Nous n'ignorons pas leur présence.

— Et vous prétendez ne pas pleurer ?

Bolan se mit subitement à rire, coupa la parole au lieutenant.

— Bon, d'accord, c'était un peu gratuit, vous n'êtes pas responsable des lois qui vous empêchent d'agir. Vous êtes coincé. Moi pas.

— Vous le serez bientôt. Les fugitifs n'ont aucun moyen de quitter cette île, Bolan. Nous vous épinglerons !

— Eh bien, nous verrons. En attendant vous devriez regarder autour de vous, et ne perdez pas Oliveras de vue. Votre faux frère doit le supprimer.

— Vous en êtes sûr ?

— Absolument. En toute honnêteté, ça ne lui a pas plu d'accepter le contrat, mais je sens qu'il s'exécutera. On ne peut pas dire non à Chung.

La main de Patterson se mit à trembler.

— Je ne vous comprends plus du tout, Bolan ! gronda-t-il. Qu'est-ce que ça peut vous faire si Oliveras meurt ou non ? Vous avez essayé de le tuer deux fois vous-même. Maintenant vous me dites qu'il est en danger de mort !

— Je n'ai pas essayé de le tuer, Patterson. J'ai une bonne raison pour le conserver en attendant le moment propice. C'est pour cette même raison que Chung tient à s'en débarrasser au plus vite. Faites-le protéger, et ne laissez pas votre flic marron s'en approcher. Je ne tiens pas à tirer sur un flic, même celui-là.

— Rencontrons-nous, suggéra brusquement Patterson qui se contrôlait de nouveau. Une trêve. Dans le fond, je crois que vous êtes un type honnête. J'aimerais vous donner un coup de main. Retrouvons-nous et parlons-en.

Bolan se mit à ricaner.

— Joli essai, Patterson. A vous dire la vérité, je suis sûr que, au fond, vous êtes un brave type aussi et que vous faites de votre mieux pour régler vos affaires. Moi aussi j'aimerais vous donner un coup de

main. Alors voilà ce que je vais faire pour vous. Je vais régler mes affaires à toute vitesse et je vais quitter vos îles enchanteresses avant que vous ne soyez obligé de vous occuper de moi. En attendant, vous m'arrangeriez en surveillant Oliveras. Au fait, lieutenant, savez-vous réellement qui est Chung ?

Patterson commença à bredouiller.

— Il… Il est… il…

— C'est un général de l'Armée rouge de la Chine populaire. A votre avis, que peut fabriquer un général chinois avec la Mafia au cœur de vos îles chéries ?

— Hein ? Quoi ? Bolan ! Bolan !

Il n'y avait plus personne au bout du fil : Bolan avait raccroché.

— Je n'en crois pas mes oreilles, dit doucement Patterson en raccrochait à son tour. L'audace de ce type !

— J'ai tout enregistré, annonça l'un des flics de l'équipe.

Un autre flic gloussa nerveusement, attira l'attention du lieutenant, lui dit :

— Il y a un autre appel pour vous. Un type qui appelle du continent, de Washington, du Justice Department. Un nommé Brognola.

— Quoi ! brailla Patterson.

Il s'élança pour saisir l'appareil sur son bureau.

— Vous ne savez pas qui est Brognola ?

Ce n'était pas Patterson en tout cas qui l'ignorait. Harold Brognola était le deuxième plus important policier aux Etats-Unis. C'était aussi le directeur suprême de la Brigade Anti-Bolan.

Pourtant, après avoir bavardé avec Mack Bolan, parler à Brognola était plutôt décevant.

— Pourriez-vous m'expliquer, Mr. Brognola, demanda Patterson, pourquoi Mack Bolan a l'intention d'exécuter un général chinois ? Car il vient de me dire, il y a moins d'une minute, que ledit général chinois est le chef des exécutions pour la Cosa Nostra à Hawaii. Mais est-ce que tout ça vous paraît sensé ?

— Je vais réquisitionner l'avion le plus rapide de Washington, annonça succinctement Brognola. J'arrive.

— Vous feriez bien d'arriver au plus tôt si vous voulez participer à l'action, soupira le lieutenant. Bolan a l'intention de monter à l'attaque. Il vient de me le dire.

Le lieutenant raccrocha, se tourna vers ses hommes et leur dit d'une voix lasse :

— Postes de combat !

CHAPITRE VII

Bolan retrouva Tommy Anders dans le deux-pièces qu'il avait loué dans une des grandes résidences de Waikiki. Il y avait une chambre, une salle de séjour et un balcon qui donnait sur l'océan.

— Incroyable, murmura le comique. Tu te déplaces avec plus de calme que moi. Tu ne sais donc pas que tous les flics sur cette île ne pensent qu'à toi ? Et comme si ça ne suffisait pas, on a fermé l'*Oahu Cove* pour héberger les équipes de tueurs. On a annulé tous les spectacles jusqu'à demain soir. En ce moment, il y a plus de torpilles dans le cabaret qu'il n'y en avait dans les cales de tous les sous-marins à Pearl Harbor.

— Je sais, dit Bolan. J'en viens. Il y a un type qui a voulu m'embaucher pour un misérable salaire de cinquante dollars de l'heure. C'est le prix courant, si ça t'intéresse…

Anders sourit et leva les yeux au ciel.

— Un conseil, n'accepte pas moins de cent. Quoi ? Ils sont fous ? Des types vont accepter de crever à ce prix ?

Bolan sourit avec amertume.

— Tu oublies la prime. Ma tête vaut cinq cent mille dollars.

— Je m'en fous. Ces types auraient dû se trouver dans l'entrée avec moi quand les infirmiers ont sorti les cadavres. J'en ai compté dix !

Le petit comique secoua la tête.

— Je croyais que tu me bourrais le mou. Je ne pensais pas que tu monterais vraiment. Mais pourquoi ? Combien de temps crois-tu pouvoir agir de la sorte ?

— Jusqu'à ma mort, rétorqua gaiement Bolan en lui tendant les papiers que lui avait confiés Smiley Dublin. On m'a demandé de remettre ça en de bonnes mains. Je ne pense pas qu'il y en ait d'autres qui soient meilleures que les tiennes.

Anders s'installa sur le canapé, étudia rapidement le dossier. Un moment après, il demanda :

— Où as-tu eu ça ?

— Smiley me l'a donné.

Le petit Italien se figea un instant, bouche bée, puis il sourit, et enfin se mit à rire joyeusement. L'émotion était trop forte, il se défoulait en riant. Bolan le comprit et attendit en silence. S'étant repris, Anders déclara avec le plus grand sérieux :

— Tu es une espèce de miracle, toi. Où est-elle ?

— Elle va bien, répondit Bolan. Elle est contente et elle a trouvé un filon. Elle a voulu rester là où je l'ai trouvée.

— Chez Chung, hein ?

— Oui. Dans une villa dans la vallée de Kalihi. Officiellement la *Trans-Pacific Cultural Association*.

Anders fronça les sourcils.

— J'en ai entendu parler, dit-il sombrement. Quelle sorte d'association ?

— Elle a pour but l'amélioration des arts martiaux, annonça Bolan en jetant un coup d'œil sur les papiers que tenait Anders. C'est l'inventaire.

— Oui, mais… (Anders fit la grimace en contemplant de nouveau les papiers.) La moitié est en chinois.

— Exactement, précisa Bolan. Ce sont des manuels d'entraînement, concernant certaines armes militaires.

— Ils ont des armes lourdes à Kalihi ?

Bolan secoua la tête.

— D'après Smiley, non. Mais elle m'a dit d'aller jeter un regard sur l'île de Hilo. Elle a parlé d'un endroit qui s'appelle *Kingfire,* près de Volcanoes National Park.

— Il va falloir que je le dise à…, annonça subitement Anders.

Il quitta le canapé, traversa rapidement le salon vers la porte de la chambre, puis s'immobilisa brusquement, se retourna et sourit à Bolan.

— Je n'en avais rien dit… mais je crois que tu connais mon manager. Il ne me quitte plus. Ça ne t'ennuie pas si je le fais entrer ? Ça va vraiment te surprendre.

Anders se mit à rire.

— J'espère que tu aimes bien les surprises.

Bolan haussa les épaules, s'efforça de sourire à l'Italien, mais l'expression de ses yeux était froide. S'il y avait une chose que Bolan n'appréciait pas dans sa situation, c'était l'inattendu.

Anders s'approcha de la porte, frappa gaiement.

Bolan sortit sur le balcon, tourna le dos à l'océan. La lune brillait, mais le balcon se trouvait à l'ombre. S'il lui fallait se soumettre à une surprise, il préférait que cela se fasse dans la pénombre avec le maximum de lumière éclairant l'objet de la surprise.

Anders s'adressa à quelqu'un dans la chambre.

— Sors. C'est les retrouvailles. Regarde qui est là !

Un grand type, taillé en athlète, fit quelques pas dans le salon, se déplaçant avec autant de prudence que Bolan. Il portait un pantalon froissé, une chemise blanche au col défait, une cravate dénouée. Il portait également un holster dont le harnais lui barrait le torse.

La main de Bolan effleura la crosse du Beretta puis il reconnut l'homme. Il l'avait vu une dernière fois à Las Vegas mais il l'avait connu dès le début de sa guerre contre la Mafia. La surprise s'appelait Carl Lyons. C'était un flic de Los Angeles où Bolan avait sévi avec une brutalité peu commune. Plus tard, à Las Vegas, Bolan lui avait sauvé la vie.

— Los Angeles est loin, lança Bolan.

Le flic s'inclina, rétorqua :

— Entre donc, tu vas nous donner mauvaise réputation.

Le policier et le fugitif se retrouvèrent au centre du salon et se donnèrent l'accolade.

— Je pensais que ce serait toi, dit Lyons. Tommy m'avait raconté votre rencontre en début de soirée.

— C'est vrai que tu es loin de chez toi. Les flics de Los Angeles aiment à voyager, je vois.

— Je suis en perm, expliqua Lyons en jetant un coup d'œil à Anders. Durée illimitée. Je m'amuse à surveiller le plus drôle des Italiens.

— Une arme à la main, dit Bolan.

— Oui, ajouta Anders d'une voix ironique. En fait, je pense qu'on lui a donné l'ordre de me descendre si je fais un bide.

— Mais non, dit Lyons. Je t'aurais déjà tué cent fois.

— Oh, la vache ! ricana le comique.

Son visage redevint sérieux, et il relata à son coéquipier les nouvelles qu'avait apportées Bolan.

— Mack a retrouvé Smiley. Elle a pénétré l'organisation de Chung et elle se porte comme un charme.

Le visage du policier se détendit subitement, il alluma une cigarette, puis il posa une main amicale sur l'épaule de Bolan avant

de se rendre dans la kitchenette.

— Un peu de café ? demanda-t-il. Installez-vous, je m'en charge.

Bolan retira sa veste, la drapa sur le dossier d'une chaise, s'assit en face d'Anders. Les yeux sur Lyons, il demanda à Anders :

— Vous faites équipe à présent ?

— Oui. Nous travaillons pour le même homme, mais je t'en prie, ne me pose plus de questions là-dessus.

Bolan acquiesça, alluma une cigarette. Lyons s'approcha, portant avec mille précautions trois tasses et la cafetière.

— Tu m'avais pourtant dit, lança Bolan à Anders, qu'il n'y avait personne dans les coulisses.

— Carl n'est pas dans les coulisses, il est tout le temps à mes côtés.

— Il y en a d'autres qui n'y sont pas ? demanda Bolan d'une voix ironique.

Lyons ricana doucement, prit une chaise qu'il plaça entre ses deux amis.

— C'est une opération importante, Mack, confia-t-il.

— C'est ce que m'a dit Smiley.

— Elle n'exagérait pas.

Bolan but une gorgée de café, tira une longue bouffée de fumée. Un silence pesant s'empara des trois hommes, lourd de sous-entendus. Bolan souffla la fumée de sa cigarette, puis leur dit :

— Ce n'est pas le moment de jouer au plus fin, les gars. Vous feriez mieux de me raconter la vérité.

— Si seulement on en avait le droit, murmura Lyons.

— Montre-lui le dossier, Anders, dit Bolan.

— Ah ! oui, bien sûr.

Quelques minutes plus tard, Lyons alluma nerveusement une seconde cigarette tout en examinant d'un regard inquiet les feuilles de papier dactylographiées.

— D'accord, dit-il à Bolan. Tu en sais déjà long. Où as-tu obtenu ces renseignements ?

— Smiley m'a remis tout le paquet.

— Je vois.

— Moi pas, fit Bolan.

Lyons et Anders échangèrent un regard gêné.

— Nous n'avons pas le droit d'en discuter, Mack, annonça tout doucement Anders.

— Je t’en fous, rétorqua Bolan tout aussi doucement.

Il se leva, remit sa veste, se dirigea vers la porte.

— Ne vous approchez pas, dit-il en s’éloignant.

— Mais écoute-nous…, protesta Lyons.

Bolan avait déjà ouvert la porte. Il se retourna vers les deux hommes, sourit froidement.

— Ce n’est pas grave, dit-il. Je comprends.

Il sortit, ferma la porte. Il était à mi-chemin de l’ascenseur lorsqu’il entendit s’ouvrir une porte derrière lui, une voix de femme l’interpeller.

— Ne fais pas le con, Mack ! Demi-tour, droite, et en vitesse, bon Dieu !

Bolan se retourna en souriant. Il n’en était plus à une surprise près.

Toby Ranger, belle à en crever, se tenait sur le pas de la porte.

La guerre d’Hawaii revêtait un tout autre aspect.

CHAPITRE VIII

Il ne s'agissait ni de retrouvailles ni d'amitié renouée. Il n'était question que du travail; de l'opération en cours, et Toby Ranger était de toute évidence l'ingrédient inconnu, l'outsider.

La rencontre avait lieu dans l'appartement qui jouxtait celui d'Anders, sans aucun doute la salle de conférence. Il y traînait des cartes de la région, des photographies aériennes, des guides touristiques des diverses îles, une série de photos de mafiosi, des armes en pagaille et plusieurs dossiers.

Tommy Anders s'était laissé tomber dans un fauteuil près de la porte de communication des deux appartements, Lyons s'était installé près de la cuisine, Toby Ranger, exquise en minuscule short et chemisier transparent sans soutien-gorge, se tenait devant la porte-fenêtre du balcon et contemplait le ciel nocturne d'un œil maussade.

Assis à la table de la salle à manger, Bolan jeta un dernier regard sur la carte des recherches effectuées puis commenta :

— On dirait que vous avez tout couvert. Et vous n'avez rien trouvé ?

— Rien, annonça Toby sans se départir de son attitude boudeuse.

— Vous avez tout fait en avion ?

— Oui. C'est un terrain très accidenté qui passe du niveau de la mer jusqu'à cinq mille mètres en quelques secondes de vol. Il y a des montagnes, des falaises, des canons, des vallées, des coulées de lave et des cratères. De gros cratères en activité. Sans compter que l'île est immense.

— Vous êtes combien ? demanda Bolan.

— Nous sommes au complet, dit Toby.

— Plus Smiley, ajouta Anders.

— Avez-vous une carte détaillée du parc national ?

Toby revint près de la table, fouilla dans la pile, dénicha une carte géodésique.

— Voilà ce que nous possédons de plus précis, dit-elle.

Elle déplia la carte, se pencha sur Bolan pour la regarder en même temps que lui.

Bolan eut du mal à se concentrer, car il avait passé des moments de grande intimité avec Toby, et le souvenir de ces instants lui revenait constamment à la mémoire.

— Toby, gronda-t-il, cesse de me tourmenter.

Elle se dégagea lentement, se laissa glisser voluptueusement le long de son bras, se posa sur une chaise près de la table.

— Soldat, il n'y a pas de verts pâturages sur cette carte, chuchota-t-elle, ajoutant entre ses dents : « Et c'est bien dommage ! »

Tous les deux, ils avaient connu de « verts pâturages » à Détroit[i]. Cela avait été des moments brefs, volés à la mission destructrice à laquelle se vouait l'Exécuteur. Mack ne les avait pas oubliés, c'était trop récent. Mais maintenant, il fallait chasser les sentiments. Toby le savait; pas de « verts pâturages »…

— C'est l'enfer, ces cratères, dit Bolan à la jeune femme.

— Oui, fit-elle. La dernière fois que je les ai survolés, je les ai entendus gronder, et j'ai remarqué plusieurs fissures rougeoyantes.

Elle posa le doigt sur la carte.

— A peu près ici.

— Tu connais la légende de Pelée ? demanda Bolan.

— C'est la déesse du Feu, non ?

— Oui. D'après la légende, elle habite dans le cratère de Kilauea et elle danse dans les jaillissements du cratère qui nourrit l'île de ses jets. Le fait est que l'île s'agrandit tous les ans.

— C'est fascinant, dit Toby. Mais je ne vois pas de rapport.

— Peut-être que si, dit Bolan d'une voix pensive. Le nom *Kingfire* est sûrement symbolique. Mais il est également possible qu'il désigne une localité. Nous savons en tout cas – nous croyons savoir – qu'il se trouve dans la région des volcans.

— Ça ne suffit pas, répondit Toby. Il nous faudrait un bataillon entier et une veine extraordinaire pour retrouver cet endroit, si nous devions agir selon ton hypothèse.

Bolan l'admit volontiers. Il avait passé suffisamment de temps dans cette île pour connaître la difficulté du terrain.

— Alors, il n'y a qu'une manière de procéder, dit-il d'une voix sinistre.

— Comment ?

— Me laisser faire.

— La foudre et le tonnerre, dit Lyons.

— Exactement.

— A côté de toi, la mère Pelée est une enfant, dit Anders d'une voix sinistre.

Lyons poussa un soupir.

— Ça ne marche pas, Mack. C'est une violation des règles de notre charte. Nous ne devons *pas*…

— Carl ! lança la jeune femme.

— A d'autres, Toby, rétorqua Lyons. Nous avons tous les trois fait la guerre aux côtés de ce type. Il nous a tous sauvé la vie – à certains plus d'une fois. Ou bien nous marchons avec lui, ou bien nous ne marchons pas, mais j'en ai soupé de tourner autour du pot. Je t'interdis de te servir de lui !

— C'est injuste ! protesta énergiquement Toby. Je n'en avais nullement l'intention.

Bolan eut subitement l'impression d'être absent. Il alluma une cigarette, sortit sur le balcon. La dispute s'envenimait dans l'appartement, et il ne tenait pas à y assister. Il referma la porte-fenêtre, s'installa sur la balustrade, fuma en silence, essaya d'ignorer les explosions de voix à l'intérieur.

Finalement Toby ouvrit la porte, appela doucement :

— Mack…

Il rentra, prit sa veste, l'endossa.

— Je travaille mieux seul, dit-il à voix basse. Mais ne vous approchez pas, ni les uns ni les autres. Je ne veux pas que vous risquiez d'être blessés.

— Mais attends une seconde ! s'écria tristement Lyons.

— Nous avons décidé de tout te raconter, expliqua Anders.

Bolan jeta un coup d'œil sur Toby Ranger.

— A l'unanimité ? s'enquit-il.

Elle baissa les yeux.

— Oui, dit-elle. Nous voulons que tu connaisses notre organisation. Notre nom de code à Washington est SOG-3. Nous formons la troisième unité du *Sensitive Opérations Group* qui dépend indirectement du bureau des US Marshals.

— Brognola est votre chef ?

— C'est possible. Nous nous sommes rencontrés, mais rien ne nous lie à lui.

Lyons expliqua un peu plus.

— Disons que nous sommes plus ou moins indépendants. Pas de trace nulle part, de nos salaires et de nos frais généraux. Nous avons la primeur des situations délicates. Nous sommes à mi-chemin entre la loi et l'ordre et le banditisme absolu.

— Un pied au ciel, l'autre en enfer, dit Bolan avec un sourire ironique.

— C'est assez ambigu, avoua Lyons qui paraissait gêné par la tournure qu'avait prise la conversation. Ils ont pris modèle sur toi, et le groupe a été formé quelque temps après Las Vegas. Ils ont pensé que nous y avions bien travaillé ensemble. On nous a donné un portefeuille puis on nous a lâchés dans la nature, Tommy, Toby, Smiley et moi. Georgette Chableu et Sally Palmer sont parties dans une autre unité. SOG a été entièrement conçu d'après tes méthodes.

— Brognola, dit Bolan en souriant.

— Qui sait ? Peut-être bien.

Bolan savait. Brognola leur avait confié le portefeuille qu'il avait offert à Bolan pendant la guerre de Miami. Bolan avait refusé, mais l'idée n'avait pas dû cesser d'intéresser Brognola.

— Nous avons un avantage supplémentaire, dit Toby. Nous pouvons demander l'aide de toutes les préfectures des Etats-Unis, et utiliser leurs services.

— Seulement dans les cas critiques, bien entendu, ajouta Anders.

— La philosophie du groupe consiste à demeurer invisible, dit Lyons.

— Aussi, tu dois comprendre pourquoi nous ne pouvons pas coopérer, murmura Toby. Tu…

— Laisse tomber, fit Bolan. Tu étais en mission SOG à Détroit ?

Elle secoua la tête.

— C'était exactement comme je te l'ai expliqué à l'époque. Mais j'ai omis quelques détails. L'unité dans laquelle travaillait Georgette s'était attaqué à la filière canadienne. La direction du groupe m'a permis d'aller enquêter parce que Georgette et moi avions été très proches. Mais j'agissais indépendamment à Détroit.

Au souvenir de leur aventure, un petit sourire vint effleurer les lèvres de Bolan.

— Tu n'y es jamais retournée ? demanda-t-il.

— Non, malgré tout ce que j'ai dit à l'époque. J'ai réintégré mon unité, et nous avons tout de suite pris en main l'affaire qui nous intéresse en ce moment.

— Smiley nous a précédés, précisa Lyons. Elle a suivi Lou Topacetti qui est venu ici de Chicago. C'est comme ça qu'elle a pénétré l'Organisation. On ne sait pas exactement ce qu'on cherche, mais on suit une filière.

— Une filière qui vous a mené jusqu'aux îles, dit Bolan.

— Oui, et toutes les villes y sont représentées, Boston, New York, etc. On s'est posé des questions.

Bolan acquiesça. C'était parce qu'il s'était posé les mêmes questions qu'il était venu lui aussi dans les îles.

— Lorsque Smiley a disparu, j'ai eu peur que ce ne soit la même chose qu'à Détroit, dit Toby.

Bolan y avait pensé aussi.

— Nous avons fait engager Tommy à l'*Oahu Cove,* ce qui n'était pas difficile. Puis Carl et moi avons commencé à chercher dans les environs.

— On est allé partout, dit Lyons d'une voix sinistre. Même dans les morgues.

Toby reprit son récit :

— Il y a deux semaines, nous nous sommes dit que nous ne reverrions probablement plus jamais Smiley. C'est à ce moment-là que nous commencions à nous apercevoir de l'importance réelle de Chung. C'est un véritable mystère, cet homme. Et il…

— C'est à n'y rien comprendre, interrompit Lyons. Ce Chung est apparu il y a un an, et il a commencé à prendre le contrôle de la région. Il semble qu'il ait des appuis à Hong Kong mais ce n'est pas prouvé. C'est un homme inconnu. Tous les flics en ont entendu parler mais aucun ne l'a vu, aucun ne connaît son visage. Grâce aux tables d'écoute du FBI on a appris son nom, et un indicateur ayant accès à la *Commissione* affirme qu'un chef des exécutions chinois a été engagé pour diriger les îles hawaiiennes. Ainsi personne ne sait vraiment de qui il s'agit, mais sa présence se fait lourdement sentir.

— Smiley le sait, dit doucement Bolan.

— Bon, évidemment, maintenant, mais…

— C'est le général Loon Chuk Wan de la République populaire de Chine.

Il y eut un long silence. Toby s'approcha de la porte-fenêtre du balcon, contempla le ciel nocturne. Lyons alluma une cigarette. Anders dit enfin :

— C'est une plaisanterie.

— Pas le moins du monde, fit Bolan.

— Les vieux le savent-ils ? demanda Lyons.

— Sans doute, dit Bolan. Pourquoi ?

— Parce que c'est illogique. Ce sont presque tous des anticommunistes convaincus. Je ne les vois pas du tout s'alliant aux communistes chinois.

— Tu les sous-estimes, dit Bolan. Ils sont plus malins que bien des politiciens américains. Je m'attendais à ça depuis mon séjour à San Francisco. La détente arrive, et les vieux vont en profiter par tous les moyens. Chung est l'un des moyens.

— Mais qu'a-t-il à gagner, ce Chung ou Loon ?

— C'est la quantité inconnue, dit Bolan.

— C'est là que nous intervenons, annonça Anders. C'est à SOG de déterminer quel est son intérêt.

— C'est exact, dit Lyons. C'est ce que nous nous efforçons de faire depuis Las Vegas.

Toby saisit brusquement une cigarette sur la table, l'alluma d'un geste vif, commença à marcher de long en large, en proie à une visible agitation.

— Calme-toi, lui dit Bolan. C'est sûrement plus simple que ça n'en a l'air.

— Simple pour toi peut-être ! Mais pour la plupart des gens ça peut signifier la mort, la Troisième Guerre mondiale !

— C'est à peu près ce qu'a dit Smiley, fit Bolan. Mais je n'y crois pas. Je pense que Chung est une espèce de dissident qui joue son propre jeu, ou qui agit pour le compte d'une faction de l'opposition chinoise. Il faut simplement l'exposer, casser son coup. Son gouvernement le laissera probablement tomber. Il se ferait certainement exécuter s'il rentrait chez lui.

— C'est de plus en plus du domaine de SOG, déclara Anders.

— Ils amassent des armes, dit Bolan. Ils les dissimulent quelque part dans un coin, mais où ? Il s'agit d'armes très spéciales, et on imagine l'intérêt qu'y voit la Mafia. *Le Grand Coup*. C'est Chung qui m'ennuie. Que veut-il ? Une tension ouverte entre les Etats du monde ? Provoquer une perte de face de manière à bloquer la lente marche vers la détente internationale ? Ou est-ce simplement un truand qui a décidé d'être riche plutôt que rouge ?

— C'est bien ce que je disais ! s'écria Toby. Une situation complexe. Je veux qu'on prévienne le bureau à Washington !

— Ce ne serait pas raisonnable, Toby, dit Bolan d'une voix calme. Les types à Washington voudraient s'emparer du problème personnellement et essayer d'en trouver la solution par les voies diplomatiques. En attendant, Chung et compagnie nous fileraient sous le nez, et tout serait à refaire. Comment les retrouver ensuite ? Ils pourraient se réfugier n'importe où dans le monde. Ce n'est déjà pas si simple de trouver *Kingfire,* mais on sait que ça se trouve sur l'île Hawaii. C'est un atout qu'il ne faut pas négliger.

— Mack a raison, annonça Lyons. Le bureau va nous dire de tout arrêter sur-le-champ. Nous serons paralysés.

— C'est peut-être vrai, avoua Toby en se mordillant la lèvre inférieure.

— Aussi, ajouta Bolan, notre amie Smiley se trouve dans de sales draps. Ce n'est plus utile. J'aurais dû la tirer de là contre son gré s'il le fallait…

— Agissons, suggéra Anders.

— Banco, dit Lyons.

— Vous êtes fous ! fit Toby.

— Comme nous le dira Mack, dit Anders.

— D'accord, répondit Lyons.

— Vous êtes complètement fous ! s'écria Toby.

— Nous n'arrivons pas à trouver *Kingfire,* expliqua Bolan. Alors il faudra faire venir *Kingfire* jusqu'à nous. Nous attaquerons Kalihi à l'aube.

— Ça ne va pas ? Vous êtes complètement et dangereusement fous ! hurla Toby.

— Nous sommes donc tous d'accord, dit Bolan imperturbable.

Il s'adressa à Lyons :

— Pourrais-tu dégoter un delta-plane en vitesse ?

— Un quoi ? Tu veux dire un de ces cerfs-volants auxquels on se suspend ?

Bolan observait le ciel noir, fixait la lune et les étoiles.

— Oui. Je n'ai jamais essayé ça dans ce coin, mais pourquoi pas ? Il y a des courants favorables et la hauteur requise. Pourquoi ne pas essayer ?

— De quoi parlez-vous ? demanda Toby d'une voix inquiète.

— Je compte rendre visite au général et je vais lui tomber sur la tête.

— Tu es complètement fou, murmura Toby d'une voix désespérée.

— Et alors ? demanda Bolan. Ce n’est pas nouveau.
Il fixa les autres.
— On attaque à l’aube.
La guerre changeait de visage, l’Exécuteur avait pris des alliés.

CHAPITRE IX

Le delta-plane est une affaire risquée, même pour un expert. Bolan n'était pas expert, mais pas exactement débutant non plus. Il avait déjà pratiqué ce sport au-dessus des régions côtières où le vent est stable et où il y a toujours des courants ascendants.

Une fois, il avait réussi à planer près de trente kilomètres le long de la côte californienne, mais, une autre fois, il avait failli tomber sur les rochers au pied d'une falaise avant de trouver un courant ascendant qui lui avait permis d'aller s'écraser au large.

Cette fois il n'y aurait pas une étendue d'eau pour l'accueillir.

Le sol de la vallée s'étalait à ses pieds, plus d'un kilomètre en contre-bas. Des pentes nues, des forêts, des gorges séparaient Bolan de sa cible, et constituaient de graves dangers. Pis encore étaient les courants tumultueux et imprévisibles sur les flancs de la montagne. Il y avait des courants d'air descendants suffisamment puissants pour provoquer une chute libre, ou une chute en vrille.

Mais la nature ne constituait pas le seul danger, et Bolan savait fort bien qu'il n'exerçait aucun contrôle sur ceux qui l'accueilleraient au bout du voyage. Il pouvait prévoir la mise en scène, lancer les comédiens, espérer qu'on se souviendrait du texte, mais il ne pouvait rien contre tous les impondérables en même temps. Une fois envolé il serait à la merci des éléments.

Malgré ces détails inquiétants, Bolan croyait à son plan. Toby, non. Elle le dénonça d'une voix amère, dit qu'elle s'en lavait les mains puis, comme l'avait prévu Bolan, ayant fait part de ses réserves quant à la réussite de l'entreprise, s'attela à la tâche avec ses amis et fit de nombreuses suggestions très utiles. Bolan avait pour elle le plus grand respect. Elle avait un esprit original et inventif, et autant de cran que n'importe quel homme. Elle râlait souvent mais c'était sa manière à elle de se détendre, ce que Bolan comprenait et acceptait.

Lyons n'avait eu aucun mal à dénicher un delta-plane, cette forme de sport étant devenue très à la mode à travers les îles. Il y avait plusieurs clubs dans la région de Honolulu, et il avait réussi à trouver des cartes des conditions atmosphériques sur Oahu. Malheureusement, l'espace aérien le moins apprécié était bien celui

dans lequel devait évoluer Bolan. En fait, il serait bien le premier à oser commettre une pareille folie.

Le delta-plane, en tant que tel, n'a rien pour inspirer confiance, et Bolan se souvint de sa réaction première en voyant cet instrument fragile auquel il avait décidé de confier sa vie. Il se composait de quelques longueurs d'aluminium et d'une largeur de nylon, d'une barre transversale et d'un harnais qui servait de siège. Lyons avait fait une bonne description du bidule en parlant de « cerf-volant ». L'opération d'envol consistait à saisir la barre et à se lancer dans le vide du haut d'une falaise. Il fallait non seulement du courage mais de bonnes conditions car, après le plongeon initial, on était la proie des courants d'air ascendants ou descendants avec, pour seule défense, l'instinct physique et une vague compréhension des principes de vol.

L'expérience pouvait s'avérer grisante. Avec des courants d'air favorables on pouvait planer des heures durant, traverser le ciel comme un albatros et, lorsque les conditions étaient bonnes, un planeur expérimenté pouvait faire durer indéfiniment son plaisir.

A présent, Bolan se trouvait seul au sommet des Koolau Mountains et s'apprêtait à défier les éléments. Le delta-plane était assemblé, le vent était puissant mais régulier.

Il se tenait sur un piton rocheux, d'où il pouvait observer simultanément les deux côtés de la montagne et duquel il allait pouvoir se jeter dans le vide, grâce aux courants d'air ascendants qui prenaient leur élan sur les pentes inférieures.

Il s'était armé pour un combat intensif. L'immense Auto-Mag. 44 était sanglé sur sa hanche droite, le terrifiant Beretta coincé sous son aisselle, gauche. Des bandoulières bardaient son torse, regorgeaient de grenades, de fusées, de bombes incendiaires. Il avait des lunettes anti-vent, et avait mis en place un microphone de gorge et un système d'écoute reliés à un mini-émetteur qu'il avait attaché à sa ceinture.

Il vérifia une dernière fois la force des courants, observa son chronomètre, activa l'émetteur et dit :

— Vérification d'émission.

La voix de Lyons qui se trouvait au cœur de la vallée, lui parvint immédiatement à l'oreille :

— Je reçois cinq sur cinq. Tout va bien ici.

— Pareil ici. Prêt pour envol. Reste à l'écoute.

A l'est, l'océan rougissait dans les lueurs rosâtres de l'aube, annonçant l'apparition du soleil. La lune avait disparu. Face au vent, le paysage se détachait clairement, mais la région de Kalihi restait plongée dans l'obscurité. Cela ne durerait pas. Bolan avait décidé que le vol durerait cinq minutes, et comme il était essentiel que ses amis puissent y compter, il devait minutieusement respecter l'horaire qu'il s'était imposé.

Il fixa l'horizon à l'est, hissa le grand cerf-volant au-dessus de sa tête, attendit un instant. Le vent se levait, happait l'étendue de nylon, la gonflait, la faisait claquer. Bolan faillit se laisser emporter.

Puis ce fut l'heure. Bolan fit trois pas en avant, bondit dans le vide.

Il ne se passa d'abord rien, sinon qu'il tomba d'une dizaine de mètres avant de trouver un courant d'air ascendant qui le fit brusquement remonter, face au vent, puis largement dépasser le piton rocheux duquel il venait de se lancer.

L'ascension lui parut bien plus impressionnante que la chute. En quelques secondes il arriva à une centaine de mètres plus haut que le plus élevé des sommets des montagnes Koolau. L'île tout entière paraissait s'étaler en dessous. Il avait l'impression d'être un aigle.

Il resserra le harnais, brancha la radio.

— J'ai décollé, annonça-t-il.

La voix, plus ferme, de Carl Lyons demanda aussitôt :

— Quel cap ?

— Direction prévue. Partez à mon signal… Attention !… *Partez !*

— Entendu. Nous partons !

A présent, tout dépendait des impondérables.

CHAPITRE X

Smiley Dublin avait été très occupée depuis le passage de Mack Bolan. Le général avait poussé des hurlements de rage une heure durant, puis s'était personnellement démené pour placer de nouveaux gardes afin de mieux protéger son antre. Ensuite, étaient arrivés des collègues aux faciès sinistres, qui avaient pris place à la table de conférence.

Lou Topacetti débarqua avec une cohorte de Blancs à la mine patibulaire, Pensa et Rodani arrivèrent ensuite de l'*Oahu Cove* accompagnés par une horde disparate. Pete Dominick et Marty Flora, les représentants de la *Commissione* à New York, arrivèrent en hélicoptère, étant venus de loin et s'étant seulement fait accompagner par leurs gardes du corps personnels.

Smiley n'était pas tombée en disgrâce. A sa grande joie, elle était plutôt l'héroïne de la soirée. Le général lui permit de jouer les hôtesses auprès de ses invités. Il n'était pas question qu'elle restât dans la salle de conférence, mais il ne lui était pas interdit d'y entrer sous diverses prétextes, et les regards qu'on lui jetait à l'occasion montraient combien ils l'appréciaient.

L'espionnage ne se fait pas seulement en écoutant aux portes, mais en jaugeant l'atmosphère qui règne dans une pièce ou en identifiant ceux qui s'y trouvent, étudiant les attitudes de chacun ou encore en remarquant un sourire ou une grimace.

Smiley Dublin connaissait à fond son métier. Elle travaillait dur pour réunir ses renseignements et ce qu'elle obtenait était presque toujours fiable.

La conférence se termina vers les quatre heures du matin. Dominick et Flora regagnèrent aussitôt leur hélicoptère qui décolla sans plus attendre. Il y eut de petits groupes d'hommes parsemés dans le jardin et dans les différentes pièces de la villa jusqu'à cinq heures du matin lorsque Pensa et Rodani s'en allèrent avec leur contingent. Seuls Topacetti et ses hommes restèrent sur place, et le premier s'enferma avec Chung tandis que ses tueurs prirent position à l'extérieur.

Au début de l'affaire hawaiienne, Smiley avait été la maîtresse de Topacetti. Un soir, le général l'avait remarquée puis avait fait connaître l'intérêt qu'il lui portait. Sur quoi Lou the Screw lui avait fait cadeau de Smiley sur un plateau d'argent. Topacetti ne lui avait pas jeté un seul regard depuis l'incident. Aux yeux d'une fille normale cela eût constitué la pire des humiliations, mais non pas pour Smiley, qui connaissait bien son monde et les usages de la jungle dans laquelle elle évoluait. Il s'agissait plutôt d'une récompense personnelle parce qu'elle avait su se faire apprécier de Topacetti qui lui conseilla au moment de se séparer d'elle :

— Conduis-toi bien avec le Chinetoque. Un jour, ce sera un homme très important. Ça ne nous fera du mal ni à l'un ni à l'autre, si tu vois ce que je veux dire.

Smiley voyait fort bien ce que voulait dire Topacetti.

Aussi s'appliqua-t-elle immédiatement à se bien conduire vis-à-vis du général chinois.

Smiley était en quelque sorte une putain, et cet état de choses ne la préoccupait pas le moins du monde. Elle ne se sentait ni salie ni dégradée par cette forme nécessaire de sexualité. Elle ne se remontait jamais le moral en prétextant le sacrifice professionnel. Elle se servait tout bonnement de son corps comme d'une arme efficace, d'un outil… d'un très bon outil. Aucun homme n'aurait pu devenir l'intime du général Chung en si peu de temps. Probablement jamais.

Le général était tout à fait amoureux de sa beauté américaine, il se conduisait en parfait gentleman, avait tous les égards pour elle. De ce fait, une réelle intimité s'était établie entre eux. Mais Smiley ne perdait jamais le nord. Elle n'oubliait pas comment elle se trouvait là, ni pourquoi.

Ni que Chung était son ennemi.

Le reste ne comptait pas. Elle en avait appris suffisamment sur Chung pour se rendre compte qu'il était un homme extrêmement dangereux, constituant une véritable menace pour les Etats-Unis.

L'arrivée inattendue de Mack Bolan lui avait paru plutôt rassurante. Smiley connaissait bien ce dont il était capable. Elle s'était trouvée à Las Vegas lorsqu'il y avait sévi, et elle avait, de ses propres yeux, vu le massacre. Elle aussi, vivait en marginale depuis cette époque, passant le plus clair de son temps à fréquenter les hommes du Milieu, les mafiosi, et elle connaissait l'effet que leur

faisait Mack Bolan. Pourtant, cela lui paraissait inconcevable qu'un homme seul, travaillant sans aucune aide, ni appui officiel, pût ainsi créer le chaos dans les rangs de l'ennemi par sa seule apparition – aussi meurtrière qu'elle fût.

Ces hommes étaient des durs.

Il était illogique qu'ils réagissent avec tant d'émotion, qu'ils paniquent à ce point à cause d'un seul homme. Mais Smiley avait constaté le phénomène à plusieurs reprises : lorsque Bolan arrivait, la meute commençait à hurler.

Elle avait essayé d'étudier discrètement ces personnages depuis le début de la soirée afin de comprendre l'effet qu'il leur faisait. La peur est un sentiment naturel, les êtres les plus courageux y cèdent parfois. Mais la peur n'était qu'un élément du sentiment complexe qu'éprouvaient les mafiosi dès l'arrivée de Bolan. Ils en perdaient la tête et se muaient en femmelettes apeurées.

C'était incroyable, phénoménal. C'était « l'effet Bolan ».

Le général aussi avait été affecté par l'incident. Commandant volontaire et impérieux un instant plus tôt, il s'était transformé en un être affolé qui cherchait à être rassuré.

L'effet Bolan, quoi ! Smiley savait que cela existait, elle l'avait remarqué puis étudié, mais elle ne le comprenait pas encore. Elle était sûre que les mafiosi ne comprenaient pas plus qu'elle cet effet. Elle les vit se regrouper, se remonter mutuellement le moral.

Cette stratégie dut porter ses fruits car, au petit matin, bien qu'ayant l'air épuisé et les traits tirés, le général avait repris les rênes du pouvoir. Les torpilles de Topacetti restaient sur place pour ajouter leur courage à celui des occupants, et Lou avait sans doute choisi de rester lui aussi. Le général et son homme de main quittèrent la salle de conférence quelques minutes avant le lever du soleil, bras dessus bras dessous, s'esclaffant grassement. Lorsqu'ils sortirent dans le couloir, Smiley entendit murmurer Topacetti d'une voix lasse :

— Il ferait mieux ne *pas* se frotter à *Kingfire*…

Etait-ce une plaisanterie ou un vœu ardent, dissimulé sous le manteau de l'humour ?

Mais Chung était de nouveau lui-même. Il permit à Smiley de commander un copieux petit déjeuner.

— Pour nous trois, précisa-t-il. Fais-le servir dans le patio.

Smiley s'apprêtait à partir lorsqu'il ajouta :

— Peut-être devrais-tu te couvrir un peu, ma chère. Les fleurs de lotus frissonnent souvent dans la rosée du matin.

C'était sa manière à lui de faire un petit reproche à Smiley qui avait pour habitude de se promener quasi nue dans le jardin au lever du jour, une pratique qui préoccupait Chung. Il n'en avait pourtant jamais fait un drame, et s'était contenté de préciser que ce n'était « pas bon pour le moral des hommes ». Ce matin-là, Smiley était plus vêtue que d'habitude, mais son pyjama en soie soulignait plutôt qu'il ne recouvrait ses formes aguichantes.

Smiley accepta la suggestion.

— Oui, c'est une bonne idée. Je vous rejoins dans le patio.

Elle monta dans sa chambre, enfila un kimono transparent, s'examina dans le miroir en pied, sourit puis redescendit se joindre au général et à son invité.

Smiley Dublin, comme Mack Bolan, faisait toujours un certain effet.

Deux valets – armés – allumaient les lanternes orientales du patio lorsqu'elle sortit. L'un d'eux lui sourit, partit éteindre les lumières du jardin. Des hommes armés s'y baladaient sans cesse. Chung et Topacetti se promenaient à pas lents, la tête baissée. Le ciel se chargeait de gris, le jour pointait.

Smiley s'approcha de la table, prit la cafetière en argent, emplit deux tasses. Chung avait remarqué sa présence et commençait à conduire Lou the Screw vers la table lorsque le chef de la sécurité de la villa, le capitaine Wu, arriva au pas gymnastique.

— Une dame américaine s'est arrêtée devant le portail, annonça Wu. Elle prétend être tombée en panne de voiture, et réclame l'usage de notre téléphone afin de recevoir une assistance mécanique.

Depuis longtemps le langage maladroit des commandos de Hong Kong n'amusait plus Smiley. Le général leur avait interdit de parler en chinois.

— Nous nous ferons aux nouvelles habitudes à force de persévérer, avait-il dit un jour à un de ses hommes qui s'était oublié.

Il fixa durement son chef de sécurité.

— Il ne s'agit pas d'une décision capitale, capitaine. Je suis sûr que vous pourrez la prendre seul.

— La voiture de la dame est immobilisée à l'entrée de notre chemin privé, expliqua Wu. Je pensais qu'il serait peut-être plus facile de faire examiner le véhicule par notre propre mécanicien.

— Je vous laisse le soin d'en décider, capitaine, répondit Chung avec une brusquerie inhabituelle.

Il saisit Topacetti par le bras, repartit vers la table où l'attendait Smiley.

Le capitaine pivota, repartit à l'avant de la villa.

Chung n'avait pas fait plus de trois pas lorsqu'une voix américaine s'écria près du portail :

— Madame ! Madame ! Votre voiture roule !

Un autre homme hurla quelque chose en chinois. C'était un ordre.

Chung et Topacetti se tournèrent vers les cris.

Un PM commença à cracher, fut imité par un second.

Une explosion assourdissante éclipsa tout autre bruit, et un éclair blanc illumina l'avant de la villa.

Le général et son invité se plaquèrent au sol tandis que leurs hommes se précipitaient vers le portail.

Tout s'était passé si rapidement ! Une seconde pour transformer un jardin paisible en un champ de bataille au vacarme infernal. Smiley Dublin n'eut guère à se poser de question, elle avait immédiatement reconnu l'effet Bolan.

Elle se détourna, se précipitant dans le jardin, esquivant les hommes qui couraient en tous sens, puis s'immobilisa juste à temps pour voir l'impensable.

Chung était tombé sur un genou, et paraissait avoir pris racine. Topacetti était agenouillé près de lui, agitant fébrilement un gros pistolet, hurlant des ordres aux hommes qui le dépassaient au pas de course.

Le regard de Smiley fut attiré d'un autre côté. Quelque chose avait attiré son attention. Du coin de l'œil elle avait aperçu une sorte d'ombre qui traversait le ciel à toute vitesse à une quinzaine de mètres du sol, filait par-dessus le mur sud, virait, puis plongeait à l'intérieur de l'enceinte.

Elle fut d'abord époustouflée par la taille démesurée de l'oiseau, mais avant que son cerveau n'ait eu le temps de refuser cette image, la chose s'était suffisamment approchée pour qu'elle la reconnût. Elle s'émerveilla stupidement de ce qu'un homme puisse être assez fou pour s'attaquer à une forteresse, suspendu sous un cerf-volant.

Dans le jardin quelqu'un donna l'alerte.

Chung et Topacetti se retournèrent au même moment pour regarder la chose qui filait au-dessus du bassin à lotus presque au ras

de l’eau. Lou the Screw commença à tirer dessus. Il y eut un coup de tonnerre, une fine flamme jaillit de sous le cerf-volant. Smiley vit Topacetti tomber à la renverse tandis que le général se mettait à courir vers la villa.

Puis, subitement, la chose toucha terre, s’écrasa sur le général. Une série d’explosions fit trembler successivement tous les secteurs de la propriété. Les hommes ne savaient plus où donner de la tête, s’égaillaient bêtement dans le jardin en poussant des cris d’affolement.

Soudain, Smiley se rendit compte qu’elle courait aussi. Elle se réfugia derrière le muret du patio pour se donner un temps de réflexion. Il fallait examiner la situation pour décider comment s’en sortir. Tout s’était passé trop vite. Cela relevait d’un cauchemar diabolique. Des flammes léchaient le toit de la villa, une fumée opaque emplissait le jardin. Les explosions continuaient à tonner et les coups de feu crépitaient sans cesse.

C’était le fameux effet Bolan ! Smiley crut le comprendre à présent.

Une silhouette toute noire passa devant elle en courant, une voix familière lança :

— Smiley ! Ne bouge pas de là !

Elle obéit sans réfléchir. La villa s’était transformée en enfer, et même Smiley était paralysée par l’envahisseur en noir.

L’effet Bolan !

Smiley savait maintenant que c’était plus que la peur. Une réaction viscérale provoquée par le Jugement Dernier.

CHAPITRE XI

La forteresse de Chung se trouvait au fond d'un canon sur le versant de la montagne avec des hauteurs au sud et à l'est et un terrain irrégulier à l'ouest et au nord. Le bâtiment était rectangulaire, aligné nord-sud, avec le portail principal au nord.

Il y avait des jardins à l'est et à l'ouest, mais c'était à l'ouest qu'il y avait le patio et le bassin à lotus entouré de fontaines. Le seul portail véritable se trouvait à l'angle du mur nord-ouest, éloigné d'une trentaine de mètres du parking qui se trouvait dans le secteur nord.

Bolan avait prévu d'effectuer un survol nord-sud à grande altitude puis il comptait descendre suffisamment lentement pour donner à ses alliés le temps d'agir.

L'approche s'était déroulée sans incident, à une seconde près. Planant à environ trente-cinq mètres de haut, il contourna la propriété qu'il examina d'un œil d'aigle, remarqua immédiatement la voiture de Toby, qui était immobilisée en haut d'une pente à dix mètres du portail.

Les lumières venaient d'être éteintes dans le jardin. Le paysage en dessous commençait tout juste à se détacher de l'obscurité, mais dans le dos de Bolan, la montagne était encore dans la pénombre et le rendait pour ainsi dire invisible.

Il se laissa tomber jusqu'à une altitude de dix mètres, tourna puis revint pour survoler la villa.

Au cours du passage il vit apparaître Toby qui monta la pente vers sa voiture. A cet instant, son chronographe se mit à sonner, signalant le commencement du compte à rebours.

Il vira, puis reprit de l'altitude en passant au-dessus du mur nord, brancha sa radio.

— Situation ? demanda-t-il.

— Tout est prêt, annonça Lyons.

— Je commence le bombardement, dit Bolan.

Il vira de nouveau vers la villa, descendit.

Sur sa droite il vit Toby Ranger sprinter pour chercher refuge dans les buissons, Carl Lyons se laisser glisser du véhicule qui roulait et chercher lui aussi à se cacher dans la verdure qui longeait le

chemin privé. La voiture roula vers le portail. Une voix étouffée se mit à crier, une rafale de PM déchira le calme du petit matin.

C'était un cri d'alerte, mais il arrivait trop tard.

Bolan survola une dernière fois la villa, lançant des grenades, des bombes fumigènes, des bombes incendiaires, toutes munies de détonateurs à retardement.

La voiture de Toby, bourrée d'explosifs, heurta le portail et se désintégra avec une telle violence que Bolan ressentit l'onde de choc en plein ciel tandis qu'il virait de bord pour s'approcher du jardin. La flamme gigantesque illumina le parc et tous les personnages en bas qui couraient vers le portail de la forteresse.

Il descendit à cinq mètres du sol, survola le mur sud, s'approcha comme une ombre, l'Auto-Mag au poing.

Des hommes couraient en tous sens. Certains essayaient d'éteindre le feu qui consumait le portail. Les détonateurs à retardement commençaient à faire exploser les bombes et les grenades. Bolan fonçait vers le chaos.

Subitement, il vit la tête ronde et hérissée du général chinois à vingt mètres de lui. Il corrigea sa direction, fondit sur celui-ci tandis qu'un homme sur sa droite poussait un cri avant d'ouvrir le feu.

Chung et un homme armé d'un grand pistolet se retournèrent pour le cueillir. En un dixième de seconde, Bolan reconnut l'homme qui se tenait près de Chung et qui lui tirait dessus à toute vitesse. Sans que Bolan ait besoin d'y réfléchir l'Auto-Mag se cabra avec un roulement de tonnerre, et le type au pistolet s'écroula. Apparemment sans arme, Chung essaya de se relever pour esquiver le cerf-volant qui fondait sur lui, mais Bolan le cueillit par-derrière, le fit tomber à terre, se dégagea du harnais au moment de toucher le sol, puis assomma le général avec la crosse de l'Auto-Mag.

Chung se détendit brusquement, tomba sous le cerf-volant. Bolan se retourna vivement, aperçut deux Chinois qui traversaient le patio en courant dans sa direction. Il vit brièvement Smiley Dublin passer derrière eux, attendit avant de tirer. Ils se mirent à tirer avant lui, mais sa riposte ne se fit pas attendre. Les deux assaillants s'écroulèrent aussitôt, horriblement mutilés. Bolan passa entre les deux cadavres, se dirigea vers la villa.

Smiley s'était jetée à terre, tapie derrière le muret du patio. Bolan lui lança un ordre puis entra dans la villa pour y disséminer des bombes incendiaires.

En ressortant il la prit par le bras, la conduisant à travers le barrage de fumée de camouflage jusqu'au cerf-volant sous lequel gisait encore le général Chung.

— Qu'est-ce qu'on fait ? gémit la jeune femme tandis que Bolan obligeait Chung à se lever.

Le général était tout abasourdi, à peine conscient de ce qui lui arrivait.

— On fout le camp ! cracha Bolan. Pas une seconde à perdre !

Il poussa Chung devant lui, le prévint d'une voix menaçante :

— Avancez, général. Avancez vite ou renoncez à vivre !

Chung parvint à comprendre cette indication dont la teneur était extrêmement claire. Il se redressa vivement, marmonna :

— Comme vous voudrez.

Ils passèrent sans mal à travers la cohue terrifiante, gagnèrent le parking devant la villa. Personne ne tirait plus dans ce secteur. Une voiture flambait, et une fumée acre se dégageait de sous la porte de la villa.

Bolan choisit une décapotable dont les clefs étaient restées sur le tableau de bord.

— Parfait ! s'écria-t-il.

Il fit asseoir Smiley au volant, lui dit :

— Descends la capote, nous allons sortir comme des hommes d'Etat.

La jeune femme paraissait aussi sonnée que Chung, mais elle obéit sans discuter. Elle fit démarrer le moteur puis descendit la capote tandis que Bolan s'adressait à son prisonnier :

— Ne bougez pas, ne faites pas un geste. Vous allez peut-être encore pouvoir vous en tirer.

Le général n'avait plus assez de ressources pour discuter.

Il monta derrière, ainsi que lui avait indiqué Bolan, et s'installa sur le dossier du siège arrière comme pour un défilé.

Bolan prit place sur le siège aux pieds du général, le canon du 44 bien en vue devant son visage, puis il lança à Smiley :

— O.K., vas-y doucement. Fais entendre ton klaxon.

Ils se mirent à rouler ainsi dans le vacarme de l'avertisseur sonore, le général assis sur son perchoir, le canon de l'Auto-Mag presque dans sa bouche. Des cris en chinois fusèrent de tous les côtés, ponctuant la retraite insensée de Mack Bolan. Ils remontèrent majestueusement l'allée, puis sortirent par le portail incandescent.

Bolan remarqua plusieurs hommes très agités au bord de l'allée, mais aucun ne fit un geste en voyant la position peu enviable du général.

Arrivés au sommet de la pente de laquelle la voiture de Toby avait été lancée quelques minutes auparavant, Bolan se retourna pour contempler le carnage. Il y avait de quoi être fier. La villa était un enfer rougeoyant dont les flammes perçaient les nuages de fumée qui recouvraient toute la propriété. Presque tout le mur près du portail s'était écroulé et le secteur entier avait été dévasté par les nombreux coups de feu. Des cadavres gisaient partout, certains en dehors de l'enceinte bordaient l'allée qui menait en haut de la pente.

Bolan fit arrêter la voiture, obligea son prisonnier à en descendre, lui dit :

— Bon, vous avez de la chance, général. Si vous êtes malin, vous repartirez chez vous et vous laisserez tomber *Kingfire*.

Le général écarquilla les yeux mais se contenta de demander :

— La dame ? Vous la relâcherez aussi ?

— Pas ici, dit Bolan d'une voix glaciale. Je ne veux pas qu'on me suive, Chung. Descendez là-bas le leur faire comprendre.

Chung lança un regard défait à Smiley puis redescendit vers les décombres de la villa.

— Démarre, Smiley, dit doucement Bolan.

— J'ai presque pitié de lui, dit-elle en engageant la première.

— Oui, et moi je plains parfois les serpents à sonnette, dit Bolan. Arrête-toi après le virage, nous avons des alliés à embarquer.

Elle s'immobilisa où il lui avait dit. Toby Ranger et Carl Lyons sortirent des buissons, tous deux armés de PM, montèrent dans la voiture.

Smiley se mit à pleurer doucement.

— Je vais conduire, annonça Toby en faisant le tour de la décapotable.

— J'ai rarement vu une attaque se dérouler avec autant de précision, dit Lyons d'une voix fatiguée.

— Ça a très bien marché, avoua Bolan.

— Tu crois qu'il est dupe ?

— Oui. Tôt ou tard il agira. En tout cas, il n'y a plus rien qui le retienne à la villa.

Toby avait lancé la voiture, et se dirigea vers un croisement sur la route principale où elle s'arrêta. Lyons posa une main amicale sur

l'épaule de Bolan, puis descendit.

— Je ne les perdrai pas de vue, promit-il.

— Vérification radio toutes les cinq minutes, décida Bolan. Dis-le à Anders.

— Entendu.

Lyons traversa la route en courant, gagna les hauteurs verdoyantes, de l'autre côté.

Bolan et les filles prirent la route de Honolulu.

La mission n'était pas terminée; elle venait à peine de commencer.

L'Exécuteur et la troisième équipe de SOG suivaient une piste qui devait les conduire à *Kingfire*.

CHAPITRE XII

Bolan avait blitzé la forteresse de Chung, et il avait insinué qu'il connaissait tout ce qui concernait *Kingfire,* et qu'il avait l'intention de passer à l'offensive. Il avait laissé deviner ses intentions, il n'avait fait aucune menace. Il s'était contenté de dire « *Kingfire* » au moment où l'ennemi avait subi une défaite humiliante. Il avait profité des racines culturelles du général chinois qui venait d'être psychologiquement diminué parce qu'il avait « perdu la face ».

Bolan avait appris à profiter de cet avantage au cours de la guerre du Vietnam.

Il ignorait quelle serait l'étendue de la réaction de Chung et devait attendre pour voir. Il avait tout de même l'intention de lui forcer un peu la main.

Il avait mis Tommy Anders en place sur un sommet de montagne qui dominait les décombres de la forteresse incinérée. Celui-ci, muni de jumelles, devait observer l'ennemi juste après le combat, juger quelle serait sa réaction immédiate.

Lyons avait pris place au croisement de la route principale. Il saurait si Chung et son entourage partaient pour Honolulu ou l'est, vers les montagnes, en passant par le Wilson Tunnel. Un véhicule avait été dissimulé aux abords de la route afin que Lyons puisse les prendre en chasse.

Bolan était descendu de la décapotable à deux kilomètres du croisement où une autre voiture avait été cachée pour son usage personnel. De là il avait envoyé les filles à Honolulu où elles devaient se placer en sentinelles.

Mais, auparavant, il s'assura que Smiley Dublin s'était bien remise de sa petite crise après le combat, et qu'elle était en état de reprendre le collier.

— Ça va bien, dit-elle courageusement. Je suis tout à fait remise.

Elle lui sourit puis ajouta :

— Mais je ne sais pas comment je m'en serais tirée sans toi.

— Nous avons tous besoin les uns des autres, Smiley, dit Bolan. Où crois-tu qu'il va aller maintenant ?

— Tu souhaites qu'il aille sur la grande île, n'est-ce pas ?

Il acquiesça.

— Oui. C'est là qu'on trouvera l'enjeu de la partie.

— S'il y va, il enverra chercher l'hélicoptère. Dominick et Flora sont venus il y a quelques heures pour la conférence. Je crois qu'ils sont établis sur la grande île. Ils sont toujours venus en hélicoptère. Deux fois depuis un mois cet hélicoptère est venu chercher le général. L'appareil appartient sûrement à l'Organisation. Il est rouge avec des lisérés blancs. Mais je n'ai jamais pu m'approcher suffisamment pour voir les numéros d'enregistrement.

— Quelle taille ?

— Oh ! assez grand pour transporter cinq ou six personnes.

— Un hélico ne passe pas inaperçu, dit Toby. On pourrait parcourir la région et demander si on ne l'a pas vu dans le secteur. La FAA nous donnerait un coup de main peut-être. Tout avion civil doit être enregistré auprès de l'association d'aviation fédérale.

— C'est une idée à retenir, dit Bolan. Mais à utiliser en dernier recours. Il serait dangereux de nous faire repérer en posant un tas de questions, et ça pourrait avertir nos amis.

— C'est vrai, avoua Toby.

Bolan s'adressa à Smiley :

— Habituellement il s'en va pour combien de temps lorsque l'hélico vient le chercher ?

— Pour la nuit, répondit Smiley. Mais, Mack, s'il envoie chercher cet hélicoptère, comment pourras-tu le suivre ?

— Il ne pourra rien faire depuis la forteresse, j'y ai détruit tout son système de communications. C'est pour ça que je te demande : où va-t-il aller à présent ?

— Te souviens-tu de l'homme au sourire perpétuel dont tu m'as parlé hier soir ? Il a une maison sur la plage entre Waikiki et Prince Kuhio Beach près de Diamond Head.

— Tu y es allée ?

— Oui, c'est là que j'ai connu Chung. Nous nous y sommes vus plusieurs fois avant de vivre ensemble. Je pourrais t'y conduire, mais je ne connais pas l'adresse et je ne pourrais pas t'en indiquer le chemin.

— Mais tu es sûre de la retrouver ?

— Oui, oui. Je la reconnaîtrai dès que je la verrai.

Bolan réfléchit à tout cela un instant, puis il demanda à Toby :

— Ton avion est-il prêt ?

— Bien sûr. Il est toujours paré.

— O.K. On va essayer quelque chose, si vous êtes toutes les deux d'accord. Toby, tu vas décoller et tourner au-dessus de Diamond Head. Cherche l'hélico et reste à l'écoute sur notre fréquence. Fais ça et ne perds pas le contact.

— Et moi ? demanda Smiley.

— Tu es sûre que tu vas bien ?

— Essaye donc de te débarrasser de moi, tiens, fit-elle d'une voix menaçante. C'est *mon* opération. C'est moi qui l'ai montée, je tiens à être là jusqu'au bout.

Bolan sourit.

— O.K. Dépose Toby à l'aéroport puis va jusqu'à la maison sur la plage. Prépare une histoire pour le cas où Chung s'y rendrait. Dans le genre : je suis descendu de la voiture en pleine campagne et je t'ai dit de continuer; tu avais peur, tu ne savais pas quoi faire, alors tu es venue dans la maison pour retrouver Chung. Au cas où Chung n'y serait pas, et que la grande gueule à sa place s'y trouverait, dis-lui la même chose et attends l'arrivée de Chung. S'il tarde trop, retourne à l'hôtel, on te donnera de nos nouvelles.

— Je n'aime pas ça, protesta Toby. C'est replonger Smiley dans le pétrin. Moi, je pensais que tu voulais l'en tirer.

— Mais ça va, rétorqua Smiley. Je veux y aller.

— Toby a raison, dit Bolan. Je voulais en effet te sortir de là. J'y tiens toujours et je crois que nous pouvons nous en tirer sans ton aide, mais tu l'as dit toi-même, c'est une opération à laquelle tu as participé depuis son commencement. Tu as le droit d'être présente lors de sa conclusion. Aussi, si nous ne parvenons pas à les suivre, tu es le meilleur moyen pour les retrouver. Chung est amoureux de toi, et je crois que s'il le fallait – si Chung ne réagissait pas comme nous l'espérons – tu pourrais le remettre sur la bonne voie.

Smiley sourit.

— Sans doute, avoua-t-elle.

— Mais ça se complique, dit Bolan. Lorsque Chung gagnera son repaire il faudra que tu sois à ses côtés.

— Mais pourquoi ? s'écria Toby. Pourquoi la remettre en danger ?

— Pourrais-tu l'accompagner ? demanda Bolan à Smiley.

— Etant donné nos… Oui, je le crois. Je crois qu'il me protégerait si jamais…

Bolan lui tendit un briquet.

— Garde ça, dit-il. Il y a un émetteur dissimulé dedans. Si jamais nous nous perdons de vue, nous pourrons nous retrouver grâce au bip-bip.

— Comment est-ce que j'opère ?

— Allume le briquet et l'émetteur se mettra en marche. Il n'y a aucun moyen de l'éteindre, et la pile ne dure que douze heures, alors pas de fausses manœuvres.

Smiley fit la grimace.

— Bon, je suis piégée à mort et prête à affronter le péril jaune.

Bolan embrassa les deux filles l'une après l'autre, les poussa en leur conseillant :

— Soyez prudentes.

— Il n'y a qu'à suivre ton exemple, lança Toby en faisant un clin d'œil à son amie.

Elles partirent.

Tout était en marche.

*

* *

Anders fit son premier rapport.

— Ils n'essayent plus d'éteindre l'incendie. La villa est entièrement détruite. J'ai l'impression qu'ils vont partir, ils rassemblent les armes abandonnées et embarquent leurs morts. Dieu sait s'il y en a !

Quelques minutes plus tard il ajouta :

— Deux voitures sont parties. Des limousines. Six hommes dans la première – des hommes de Topacetti. Chung se trouve dans la seconde voiture avec quatre Chinois, un conducteur et trois gardes du corps.

— Bien, répondit Bolan. Abandonne ton poste, et tiens-toi prêt à virer à l'est s'il le faut.

— Entendu, je pars.

Lyons annonça de son côté :

— J'ai tout entendu. Reste à l'écoute.

— Carl, dit Bolan, s'ils viennent à moi, reste en arrière. Laisse-leur une avance de trente secondes.

— Entendu.

La voiture de Bolan était garée sur un petit monticule qui dominait la Likelike Highway, une route à quatre voies qui traversait l'île de part en part via la Kalihi Valley. Bolan estimait qu'il y avait

plus de chances qu'ils prennent la route de Honolulu. Mais Anders était parti dans l'autre sens afin de parer à toute éventualité. Lyons s'était immobilisé entre les deux, prêt à partir dans une direction ou dans l'autre. Bolan, lui, avait un autre rôle à jouer, celui de l'ogre.

La voix de Lyons se fit entendre :

— O.K., Mack, ils viennent vers toi, annonça-t-il. Pare-chocs contre pare-chocs, Chung est dans la seconde voiture; je répète : Chung est dans la seconde voiture. Il n'y a aucun autre mouvement sur la route. A toi d'agir.

— Entendu. A vous deux. Revenez sur ma position, mais laissez-moi de la place pour travailler.

Anders et Lyons acquiescèrent l'un après l'autre.

Bolan prit un PM, l'arma, gagna l'arête du monticule d'où il surplombait la route.

La route passait entre deux parois rocheuses, devenait une sorte de couloir. Les cibles passeraient à cinquante mètres de Bolan. La visibilité était excellente, la position de tir extraordinaire.

Les deux véhicules apparurent au moment prévu, roulant prudemment à la vitesse légale pour ne pas attirer l'attention, espacée d'une dizaine de mètres. La première voiture était remplie de tueurs dont l'expression avoisinait celle du désespoir.

— Ne faites pas cette tête-là, murmura Bolan. Ça pourrait être pire. Il prit place à découvert, face aux voitures, et lâcha une interminable rafale sur la première dès qu'elle arriva dans le couloir, la criblant de balles sur tout un côté, de l'avant jusqu'à l'arrière.

La grosse limousine partit en dérapage, les pneus éclatés, se redressa momentanément puis effectua un tête à queue, glissa en arrière sur une trentaine de mètres avant de tomber au fond du ravin qui bordait le virage au bout du couloir. En bas, elle explosa.

La voiture dans laquelle se trouvait Chung, se mit un peu en travers en freinant brutalement, passa d'une file à l'autre pour éviter le sort malheureux de son prédécesseur. Le conducteur perdit le contrôle du véhicule lorsqu'il passa sur la flaque d'huile laissée par la première voiture. Il dérapa, partit en lente glissade, s'enfonça sans mal dans la terre molle du remblai de l'autre côté de la route. Un garde assis à l'avant se mit à tirer au PM sur Bolan, mais il ne pouvait pas obtenir une élévation suffisante.

Bolan lui rendit son feu, mais évita de toucher la voiture. Il voulait faire peur et non tuer.

A l'arrière, le général était invisible entre ses deux gardes du corps. La limousine s'arracha subitement du remblai où elle s'était immobilisée. Le garde à l'avant continuait son tir, et les balles allèrent s'écraser dans les rochers autour de Bolan.

Celui-ci laissa tomber son PM, dégaina l'immense Auto-Mag avec lequel il avait plus de précision. Tenant la grosse arme argentée des deux mains, il suivit la course folle de la voiture en fuite. Calmement, il tira deux fois et vit se désintégrer, sous l'impact des 44, le bouclier humain qui protégeait le général Chung. Bolan vit dans un éclair le visage tuméfié du Chinois contre le fond sanglant des chairs déchiquetées, et il espérait que les ondes de choc pénétreraient jusqu'au plus profond de son âme.

La voiture accéléra brutalement, entra dans le virage où la première voiture avait quitté la route, à l'instant même où celle-ci explosait en flammes.

Bolan expédia deux balles dans la vitre arrière, prenant grand soin de rater Chung, puis il brancha sa radio.

— Il est parti comme un lièvre, annonça-t-il à ses alliés. On va commencer à le pister.

Lyons l'avait déjà repéré.

— Route prévue, dit-il.

— Il vient de passer le croisement, dit Anders. Je démarre.

Tout était en marche.

CHAPITRE XIII

Brognola descendit de la voiture officielle de Patterson qui était venu le chercher à l'aéroport. Ils s'étaient immédiatement rendus à Kalihi où l'on soupçonnait Bolan d'avoir sévi.

— Voilà, fit Patterson en désignant de la main les décombres fumants de la villa. Nous avons trouvé tout dans cet état. Sans doute ont-ils embarqué les morts et les blessés avant de partir. Il n'y a pas eu que le feu. Il y a des traces de balles dans tous les sens. C'était une attaque. On a même retrouvé des éclats d'obus. Regardez le mur, là. Les experts prétendent que la voiture déchiquetée près du portail était bourrée d'explosifs. Elle a dû sauter au moment de l'action.

Brognola émit un grognement en passant à travers le trou béant.

— Vous avez raison, dit-il.

— Comment ?

— C'est l'œuvre de Bolan. C'est typiquement de lui ce que vous voyez ici !

— Il ne s'est pas contenté de cet endroit, vous savez. Il s'est occupé ailleurs avant de faire son petit tour ici.

— C'est quoi ici, au juste ? demanda Brognola.

— Une mission d'échanges culturels, quelque chose comme ça. C'est un front.

— Etiez-vous au courant avant l'attaque de ce matin ?

— Franchement je n'avais jamais entendu parler de cet endroit avant ce matin, avoua le lieutenant. Mais je ne peux pas me prononcer en ce qui concerne le reste de la préfecture.

— Il faudrait vous remuer, dit doucement Brognola.

— Ecoutez, ça ne fait que huit ou dix heures que Bolan s'est annoncé. Mon équipe est composée d'hommes venant de tous les départements de la préfecture, mais…

— Parfois les opérations de Bolan ne durent pas plus de huit ou dix heures. Si vous avez l'intention de l'épingler, il ne faut pas perdre de temps. Bolan attaque, puis disparaît. Il est possible qu'il soit déjà reparti.

Ils se déplaçaient lentement dans le jardin à l'ouest tandis que les policiers et les pompiers examinaient la poussière et les cendres.

Parfois ils s'immobilisaient pour examiner de plus près un objet calciné.

— Il est toujours sur cette île, j'en suis convaincu, dit Patterson. Il n'y a aucun moyen d'en repartir, on a tout bouclé. Nous ne dormons pas sur nos lauriers, croyez-moi. Je peux vous garantir qu'il n'y a pas un seul policier qui se repose en ce moment. Nous avons même rappelé les réservistes.

Brognola s'arrêta de marcher, s'agenouilla près d'un appareil étrange, à moitié enseveli sous les gravois d'un mur effondré.

— Une alerte générale ? demanda-t-il.

— D'un bout de l'Etat à l'autre autant que faire se peut, répondit Patterson. Notre situation à Hawaii est unique, nous n'avons pas de véritable police d'Etat. La police de Honolulu County s'occupe de l'île d'Oahu. Elle est immense cette île, vous savez. Quatre-vingts pour cent de la population de l'Etat de Hawaii y habite. La police de Hawaii County se charge de la grande île, mais il n'y a que dix pour cent de la population qui y habite. Les îles Maui et Kauai se débrouillent comme elles peuvent, mais ne contribuent pas énormément. Il y a pourtant une bonne coopération entre les diverses préfectures, et… Qu'est-ce que vous avez trouvé là ?

— Je n'en sais trop rien, fit Brognola.

Il tira de toutes ses forces sur un cadre métallique qui était enfoui sous les pierres du mur écroulé.

— On dirait un…

— Notre premier but, reprit Patterson, est de traquer Bolan, l'obliger à rester sur Oahu. Tôt ou tard nous allons l'épingler, c'est une question de temps.

Il se mit à genoux près de Brognola, palpa un tube d'aluminium.

— J'ai déjà vu de grands cerfs-volants, dit-il. Les Chinois en construisent d'énormes, mais je n'en avais jamais vu d'aussi…

Brognola grogna en tirant sur l'appareil.

— Voilà, grinça-t-il.

Il arracha un bout de nylon calciné, découvrit le cadre.

— Ce n'est pas un cerf-volant, dit-il. Regardez cette barre, là ! Nom de Dieu ! Vous savez ce que c'est ? Les restes d'un delta-plane ! Un de ces engins sous lesquels on se suspend…

Il se leva brusquement, fixa le mur écroulé d'un air pensif !

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda nerveusement Patterson.

— Heu… je ne sais pas, répondit Brognola.

Il s'éloigna vers le bassin à lotus, regardant autour de lui.

— Qu'est-ce qu'il y a ? lança de nouveau Patterson.

— Ce n'est pas un endroit idéal pour s'essayer au delta-plane, mais *lui* en serait capable. J'en suis sûr.

— Qui ? Quoi ?

— Attendez, je ne suis pas encore sûr de ce que j'avance. Vous vous y connaissez en deltaplane ?

— Pas du tout, avoua Patterson en s'approchant de Brognola. Mais vous ne pensez tout de même pas qu'il… Mais je vous ai montré la partie de mur qu'il a fait sauter pour entrer.

— Qu'il a fait sauter, d'accord, fit Brognola. Mais ça ne veut pas forcément dire qu'il est entré par là. Il faut essayer de le comprendre, Patterson. Bolan est-un génie militaire, c'est un tacticien hors pair. Si cet endroit était aussi bien défendu que j'en ai l'impression… Ecoutez, Bolan n'est pas un surhomme. Si quelqu'un le touche, il saigne comme les copains. Il ne passe jamais à l'attaque sans avoir tout prévu. Il établi un plan et…

— Alors il avait des complices, annonça Patterson.

— Peut-être. Peut-être pas.

— Réfléchissez, dit Patterson. Sans complice ce n'est pas possible. Vous prétendez qu'il y a eu une diversion à l'entrée et qu'il a survolé le mur à l'arrière. C'est impossible pour un seul homme.

Brognola fit un geste de résignation.

— Vous avez absolument raison. C'est une hypothèse stupide. Il a fait sauter le mur et il est entré par le trou.

Le lieutenant fixa l'officiel du Justice Department d'un œil étrange.

— Attendez, dit-il. Réfléchissons un peu. S'il a des complices, nous devrions…

— Non, non, interrompit Brognola. C'était une pensée absurde, une espèce de phobie personnelle. Bolan travaille toujours seul. Il ne fait pas d'exception. Il y a un delta-plane sous les ruines, et alors ? Il appartenait sûrement au précédent propriétaire. Allons examiner de nouveau le mur.

Patterson continua à observer Brognola d'un œil suspicieux, mais il le suivit jusqu'au mur sans rien ajouter. Néanmoins, il devina un tas de choses, et comprit que Hal Brognola mentait.

Vraisemblablement Mack Bolan n'avait pas agi seul.

L'idée que Bolan ait eu des complices avait terrifié Brognola. Il était sûr qu'il allait passer un mauvais quart d'heure à cause de son ami l'Exécuteur.

Quelques minutes plus tard il dit à Patterson :

— Il vaut mieux retourner en ville préparer la riposte. Je vais prévenir certaines unités militaires aussi. Après tout, Bolan est encore considéré comme un déserteur.

— Je préférerais éviter ça, protesta Patterson.

— Vous ne pourrez rien éviter, déclara Brognola. Bolan a l'intention d'abattre un étranger, un étranger important. Mes ordres viennent en droite ligne de la Maison-Blanche. Croyez-moi, Patterson, vous êtes, en plein dedans. A présent vous n'éviterez rien.

Brognola pensa tout bas : « Personne n'évitera plus son destin. Ni moi, ni Mack. »

L'Exécuteur devait mourir à Hawaii.

CHAPITRE XIV

Les trois voitures de poursuite changeaient constamment de place entre elles mais avaient maintenu un contact visuel avec la voiture du Chinois, qui prit finalement la bretelle de raccord de la Lunalilo Freeway, la route qui traversait Honolulu. Bolan, qui avait pris la position de pointe, appela ses amis à la radio pour leur donner l'ordre de le rattraper.

— On est pare-chocs contre pare-chocs sur Lunalilo, précisa-t-il. On va prendre la rampe, direction sud. Avancez pour reprendre contact visuellement.

Lyons et Anders répondirent par l'affirmative et donnèrent un grand coup d'accélérateur, tandis que Bolan s'engageait dans les embouteillages épouvantables qui bouchaient l'interchangeur de la Pali Highway.

— S'il va à Prince Kuhio Beach, dit Lyons, il va continuer sur la Lunalilo jusqu'à Waialae ou Kapiolani. Je devrais peut-être le contourner puis le dépasser au nord de Waialae.

— D'accord, répondit Bolan. Non ! Non, attends !

La voiture à la vitre arrière brisée prit la file de droite, mit son clignotant pour sortir à Ward Avenue.

Bolan rendit compte des événements à ses complices.

— Il joue au plus fin, dit Lyons.

— Mais il se complique la tâche, ajouta Anders. Il se dirige sûrement vers Kalakaua puis vers Waikiki. Moi, je n'oserais pas faire ça dans une voiture qui ressemble à une passoire.

— On le suit de trop près, dit Bolan. Carl, file-le à partir de maintenant. Je vais foncer jusqu'à la prochaine sortie puis je ferai le tour par-derrière. Tommy, ne perds pas Carl de vue.

Lyons puis Anders s'engagèrent sur la rampe de sortie, et Bolan fila droit devant pour quitter l'autoroute à la sortie d'après.

Un instant plus tard il entendit la voix de Lyons :

— On a pris Beretania, direction sud.

— Bien. Je vais sortir près du Grand Auditorium. Tiens-moi au courant.

— Oui. On va passer devant l'Academy of Arts… On tourne à droite sur Pensacola.

La voix d'Anders s'éleva :

— Essaye de nous rejoindre à Kalakaua et Kapiolani, Mack. Je suis sûr qu'il va longer Waikiki.

— Je n'aime pas ça, gronda Bolan. Le meilleur chemin pour lui aurait été de rester sur Beretania jusqu'à Kalakaua s'il se dirige vers la plage. Surtout ne le perdez pas, rapprochez-vous de lui.

— On tourne sur Kapiolani maintenant, annonça Lyons. Quelque chose me fait penser à Ala Moana.

Il ajouta quelques secondes plus tard :

— Exactement. C'est là que nous allons. Nous sommes sur Piikoi et nous allons traverser le parc.

— Le port de plaisance ? s'écria Bolan.

— Possible. Qu'en penses-tu, Tommy ?

— On pourrait toujours virer vers Kalakaua, répondit Anders. Mais je crois que ce sera effectivement le port de plaisance. Finalement on n'ira pas à Kuhio Beach.

— O.K., fit Bolan. Je vous rejoins via Atkinson Drive. Signalez-moi votre passage.

— Nous sommes sur Ala Moana, dit Lyons quelques instants plus tard. Direction sud.

— Entendu.

— On arrive à Atkinson. Ne quitte pas. *Top !* et nous continuons à rouler vers le sud. Ala Wai est juste devant.

— Bon, vous me précédez d'environ dix secondes, je viens de minuter votre passage. Cède ta place à Tommy.

— Je remonte, dit aussitôt Anders.

— Tu le vois ? demanda Lyons.

— Oui. Laisse-toi distancer.

— Surtout ne le lâche pas d'une semelle, Tommy, dit Bolan. Je vais faire le tour maintenant. D'accord pour Ala Moana. Quelle est ta position. Carl ?

— J'arrive près du pont.

— Entendu. La tienne, Tommy ?

— *Kaiser Hospital*. On arrive près des yachts.

— Ne fonce plus. Ne te fais pas repérer.

— Entendu.

— Carl, rapproche-toi de Tommy.

— Entendu.

— Ils entrent dans le port, annonça Anders. Ils sont dans le parking. J'arrête.

— Carl ! fit Bolan. Suis-les !

— C'est la fin, Mack. Qu'est-ce qu'on va faire maintenant. Marcher sur l'eau ?

— Ne les perds pas de vue, c'est tout, et regarde bien sur quel bateau ils vont monter.

— Je les vois, ne t'en fais pas, soupira Lyons.

Une voix de femme vint interrompre la conversation radiophonique des trois hommes.

— Que de panique dans vos voix, dit-elle gaiement. Ça ne va pas ?

Bolan arriva dans le parking, se rangea près de la voiture d'Anders, sortit de la sienne avec un sourire las aux lèvres, brancha sa radio.

— Où es-tu, Toby ?

— Au-dessus de toi. Regarde mes jolies ailes.

Bolan ricana.

— Elles sont bien belles, Toby. Elles vont servir, crois-moi.

— Sans doute. Dis, quelque chose est arrivé à Smiley. Je reçois son bip-bip. C'est pas un peu tôt pour son signal ?

Bolan plongea la main dans sa voiture, saisit le moniteur qu'il brancha aussitôt. Le signal se fit entendre avec une inquiétante régularité.

— En effet, dit-il à la jeune femme qui tournoyait dans le ciel. Est-ce que tu peux suivre un yacht de là-haut ?

— Je peux suivre une libellule si tu me la montres. Qu'est-ce qu'on fait pour Smiley ?

— Tu as raison, le signal arrive trop tôt. Je vais aller voir ce qui se passe. Toby : il va leur falloir quelques minutes pour appareiller, alors fais un tour en mer pour m'aider à trouver l'émetteur de Smiley.

— J'y vais.

Le petit avion vira au large.

Anders qui se tenait près de Bolan, lui demanda :

— Qu'est-ce qu'elle a, Smiley ?

— Sans doute rien, dit Bolan. Mais je veux savoir où se trouve la maison sur la plage. Dès qu'on l'aura repérée, je pourrai y aller sans l'aide de Toby. Je vais vous laisser Chung pour l'instant. Carl

observera les mouvements du yacht, et toi tu vas t'arranger pour obtenir un bateau pour vous deux.

— Mais ce sont des yachts privés ! s'écria Anders. Je ne peux pas en louer un comme ça !

— Je m'en fous. Loue, emprunte, réquisitionne, mais obtiens un yacht ! Un cabin-cruiser rapide, capable de naviguer d'une île à l'autre.

— Et toi ? Comment feras-tu pour… ?

— Je m'arrangerai. Si nous perdons le contact, renseigne-toi à l'hôtel toutes les heures. Eventuellement je t'y laisserai un message. Ne vous approchez pas de Chung. Laissez-le filer, arrangez-vous seulement pour savoir où il va.

— Bien sûr, dit Anders. Dis, fais attention, hein ?

— Oui. Toi aussi.

La voix de Lyons se fit entendre sur la radio.

— Il monte à bord. Chung tout seul. C'est étonnant, il manque un homme.

— Je ne comprends pas, dit Bolan.

— Moi non plus. Il y avait un type devant avec le chauffeur. Il a dû descendre avant d'arriver au port.

— Nom de Dieu ! marmonna doucement Bolan.

Il reprit le micro, s'adressa à Lyons :

— Tu es sûr que c'est Chung que tu regardes ?

— Aucun doute. En ce moment il monte à bord du *Phoenix Pelée*. C'est un très grand cabin-cruiser.

— Reste où tu es, dit Bolan. Tommy se charge de vous obtenir un bateau. As-tu entendu ce que j'ai dit à Toby ?

— Oui tout. Bonne chance.

— Merci. Je reviendrai à vous. Faites attention.

Anders avait un air pensif. Il murmura :

— Le *Phoenix Pelée*. La déesse du feu… avec des ailes. Qui renaît de ses cendres. Difficile de trouver quelque chose de plus symbolique.

La voix de Toby Ranger se fit entendre, empêchant Bolan de répondre à Anders.

— Mack, je suis assez éloignée maintenant. On peut établir la triangulation. Le compas indique la partie nord de Diamond Head.

Bolan consulta son moniteur.

— O.K., j'y suis. On dirait bien Kuhio Beach, j'y vais. Reste en contact avec Carl et Tommy.

— Entendu. Sois prudent.

— Ne le suis-je pas toujours ? demanda Bolan d'une voix ironique.

Mais en son for intérieur il n'avait aucune envie de plaisanter; il s'en voulait trop d'avoir renvoyé Smiley au cœur de l'action.

CHAPITRE XV

Brognola et Patterson regagnèrent Honolulu à bord d'un hélicoptère et arrivèrent dans les locaux du *Tactical Opérations Center* juste à temps pour entendre un rapport qui venait du Ala Wai Harbor, le port de plaisance.

— Un homme muni des papiers d'un agent fédéral vient de réquisitionner un grand bateau. C'est le capitaine du port qui nous l'a signalé. La description qu'il nous a donnée n'est pas celle du sujet que nous recherchons mais nous avons demandé qu'on nous signale tout incident inhabituel. La réquisition d'un yacht est inhabituelle.

Patterson lança du pas de la porte :

— Dites-lui d'arrêter cet homme !

— Attendez, grinça Brognola. C'est peut-être un de mes agents !

Patterson le contempla d'un regard morne.

— Annulez cet ordre, dit-il. Envoyez-y un hélico. Qu'on m'apporte le rapport avec tous les détails, et qu'on surveille ce yacht.

Il s'adressa à Brognola à voix basse, gronda :

— Il va falloir qu'on joue cartes sur table, mon vieux.

Il fit demi-tour, partit dans son bureau d'un pas rapide.

Brognola entra derrière lui, l'expression honteuse. Il alluma un cigare, s'assit sur une chaise en soupirant.

Patterson lui dit :

— Vous ne m'avez pas dit que vous aviez des agents dans le coin.

— Vous ne me l'aviez pas demandé, expliqua Brognola avec un petit rictus jaune.

— La coopération ne doit pas être à sens unique, Brognola. Moi, je vous ai tout dit, mais en retour vous m'avez embobiné. Je ne marche plus.

— Je vous ai dit, Greg, que la Maison-Blanche suivait l'affaire de près. Il est évident que j'ai des agents dans la région. Mais il n'y a en principe aucun rapport avec la présence de Bolan. C'est très délicat.

— Ne me faites pas le coup de la « sécurité nationale », gronda Patterson. Et n'essayez pas non plus de vous servir de votre rang. Je suis employé par la ville de Honolulu, je m'occupe de Honolulu

County. Je n'ai que faire des saloperies politiques de Washington. Ou bien vous me dites la vérité ou bien vous vous cassez !

— Vous n'êtes pas commode, fit Brognola en souriant.

— On ne dirige pas ce département en étant commode, rétorqua Patterson. J'ai voulu coopérer avec vous, regardez ce qui arrive.

— Mais je vous assure que je pourrais me servir de mon rang, annonça Brognola. Un seul coup de fil, et vous seriez à la porte en trente secondes. Mais je ne travaille pas de cette manière.

— Ah ! bon, et comment travaillez-vous ? demanda Patterson en fixant Brognola d'un œil mauvais.

— En essayant de m'immiscer le moins possible dans les affaires locales. En essayant de coopérer le plus possible, en communiquant ce que je peux comme renseignements. Mais ne jouez pas les gros bras avec moi, Greg. Je ne dirai que ce que j'ai le droit de dire. Coopérez avec moi dans ces conditions-là, ou je trouverai quelqu'un qui acceptera de le faire.

— Disons que je me laisse parfois emporter, dit le lieutenant en faisant une grimace. Qu'est-ce que vous pouvez me dire ?

Un agent en uniforme les interrompit en entrant avec un rapport à la main. Il posa la feuille de papier sur le bureau de Patterson.

— C'est arrivé il y a une minute, expliqua-t-il.

Il jeta un coup d'œil sur Brognola, puis ressortit du bureau.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Brognola.

— Une preuve de plus que c'est notre ami, dit Patterson. Une voiture de patrouille a découvert une Cadillac dans un ravin de la Likelike Highway. La carrosserie était percée comme une passoire et contenait six cadavres calcinés.

Il tendit le rapport à Brognola, puis ajouta :

— Votre ami est mauvais comme la gale. Lui ou quelqu'un d'autre.

— C'était peut-être une voiture qui l'avait pris en chasse, suggéra Brognola pour entendre l'avis de Patterson.

— On le dirait.

— Comment voyez-vous ça ?

— Ainsi : Bolan attaque la villa de Kalihi – avec ou sans complices – et…

— Disons sans.

— O.K. Il attaque donc seul. On le prend en chasse dès qu'il repart. Il s'en rend compte. Il arrive à un long virage qui se trouve

entre deux remblais, avec quelques bonnes secondes d'avance. Il quitte sa voiture, escalade un monticule, tire sur le véhicule des poursuivants lorsqu'il arrive dans le virage. Fin de la poursuite.

— C'est comme ça que j'imaginais la scène, assura Brognola. Mais les victimes n'ont pas encore été identifiées. Ce n'est qu'une hypothèse. C'est peut-être justement l'inverse qui s'est passé… On l'a pris en chasse, on l'a rattrapé, on l'a supprimé. Fin de Bolan et de ses complices.

— Mais vous n'y croyez pas, déclara Patterson.

— Pas vraiment. Je m'écoute pour voir.

— Vous êtes un peu inquiet tout de même, annonça le lieutenant qui voulait lui aussi sonder les impressions de l'autre.

— Peut-être, avoua Brognola. Juste un peu.

Patterson brancha l'interphone sur son bureau, gronda :

— Qu'on m'apporte les renseignements sur la Cadillac retrouvée sur la Likelike Highway.

Puis il s'adressa de nouveau à Brognola pour lui rappeler :

— Vous alliez me dire quelque chose juste avant. Au sujet de notre discussion.

— Pas grand-chose, j'en ai bien peur, dit Brognola qui continuait à examiner le rapport. Il va falloir que vous me fassiez confiance. Je vous ai dit tout ce que je pouvais en ce qui concerne le général Loon, et maintenant vous savez que j'ai des agents qui s'occupent de l'affaire. C'est tout. C'est une coïncidence que Bolan soit arrivé sur place. Mes chefs en veulent autant à Bolan que vous. Seulement, nous devons accorder la priorité à l'affaire Loon.

— Mais je n'en ai rien à foutre de ce Loon, gronda Patterson, mécontent. Nous avons suffisamment de problèmes à faire la police dans les îles. Si j'apprends que vos agents aident, protègent un assassin qui a commis de nombreux meurtres dans ma juridiction et coopèrent avec lui, je ferai tout mon possible pour les coffrer ensemble.

— Qu'est-ce qui pourrait vous faire croire une chose pareille ? demanda Brognola d'une voix neutre.

— Nom de Dieu, soyez raisonnable, Hal ! s'écria Patterson. Nous ne sommes pas à Tombouctou ici, nous faisons partie des Etats-Unis. Nous lisons les mêmes quotidiens, les mêmes revues. Tout le monde se demande si Mack Bolan ne collabore pas avec le gouvernement, si les fédéraux ne lui ont pas accordé une charte particulière. Vous êtes

un personnage ambigu, Mr. Brognola. Il est tout à fait possible que vous soyez le chef de Bolan et que vos agents travaillent avec lui. L'attaque de Kalihi me paraît difficilement réalisable par un homme seul. Osez-vous me demander sérieusement pourquoi je pense « une chose pareille » ?

— Vous n'avez aucun tact, déclara Brognola d'une voix morne.

— C'est le moins qu'on puisse dire.

Brognola poussa un soupir.

— Passez-moi le téléphone, s'il vous plaît.

Il prit une carte dans son portefeuille, composa un numéro de téléphone. Puis, les yeux braqués sur Patterson, il dit :

— Ici Justice Deux. Passez-moi l'officier de service au NSC. C'est urgent.

Patterson alluma nerveusement une cigarette, tandis que Brognola attendait qu'on lui passe sa communication.

— C'est l'officier de service ? Donnez-moi votre numéro d'identité, s'il vous plaît.

Il nota le numéro sur un calepin sans, une seconde, quitter Patterson des yeux.

— Merci. C'est Justice Deux à l'appareil. Prenez ce numéro d'autorité au NSC. Un genève six delta alpha trois. C'est un ordre pour activer. Dossier Justice treize quatre vingt-et-un, authenticité zèbre zèbre sept zéro. Voulez-vous vérifier, je vous prie.

Brognola observait toujours Patterson en attendant de reprendre le fil de sa communication officielle. Patterson fumait sa cigarette sans baisser les yeux.

— Très impressionnant, ironisa-t-il.

Brognola lui fit un clin d'œil et reprit aussitôt la parole :

— Très bien. C'est l'ordre d'activer. Ligne Une. Dix CID, cinq-zéro police militaire, deux unités hélicoptère en alerte. Ce n'est pas tout, restez à l'écoute.

Il couvrit l'appareil de sa main, demanda à Patterson :

— Il n'y a rien que vous vouliez ?

Le flic lui fit la grimace, baissa les yeux. Brognola s'esclaffa doucement.

— Capitaine ? Oui. Ligne Deux. Alerte. Un escadron aérien tactique, une unité navale de soutien, une compagnie d'infanterie aéroportée. Ligne Trois. Ecoute électronique immédiate de toutes fréquences civiles en rapport avec Dossier Justice treize quatre vingt-

et-un pour évaluation de renseignements, rapport immédiat de tous résultats positifs. Ligne Quatre négative. Ligne Cinq négative. C'est tout. Répétez, s'il vous plaît.

Brognola écouta avec attention qu'on lui relise son message, puis il donna le numéro du poste sur lequel il avait appelé et ajouta :

— Si je ne suis pas ici, contactez-moi par le lieutenant Greg Patterson, Honolulu Police Tactical Force. Merci, capitaine.

Il raccrocha, contempla Patterson.

— Alors je suis douteux, hein ? cracha-t-il. Allez vous faire foutre, Patterson. Je viens de donner un ordre de mise à mort. Le personnage concerné par le dossier en question s'appelle Bolan, Mack Samuel, premier sergent, US Army. C'est le plus extraordinaire des hommes.

— Je suis désolé, murmura Patterson. Mais il faut accepter d'être vache pour faire ce métier.

— Sans doute, acquiesça Brognola. C'est bien dommage.

— NSC, fit Patterson. *National Security Council,* n'est-ce pas ?

— Exact.

— C'est vrai ?

— Il y a un général chinois à Honolulu, oui ou non ?

Patterson poussa un soupir.

— Je ne crois plus à rien. Excusez-moi. Mais… pourquoi *vous* ? Pourquoi pas la CIA ou le FBI ou une autre organisation du même genre ?

— La réponse me prendrait trop longtemps, fit Brognola, mais elle serait insupportable à entendre. On en reparlera en l'an 2000.

— Ça ne va pas à Washington, n'est-il pas vrai ?

— C'est le moins qu'on puisse dire, répondit Brognola. Vous n'auriez pas une bouteille au fond d'un tiroir, par hasard ?

Patterson ricana doucement, en ouvrit un.

— Je suis équipé comme la Pan Am. Qu'est-ce que vous prendrez ?

— N'importe quoi. Du tord-boyau tout simple.

Patterson lui tendit une petite bouteille de bourbon, puis en choisit une autre de vodka pour lui-même.

— Quand allez-vous lâcher tout ce monde sur Bolan ?

Il renversa la tête en arrière et but tout le contenu de la petite bouteille d'un seul trait.

Brognola le regarda d'un air stupide.

— Dès que vous l'aurez retrouvé, dit-il.

Il goûta le bourbon, fit la grimace puis termina la bouteille. Il se mit à tousser.

— J'aurais mieux fait de prendre du thé, dit-il. Mais quand on boit à la santé d'un homme qu'on vient de condamner à mort, on ne peut pas le faire avec du thé.

— Vous l'aimez bien, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Je m'en étais déjà aperçu. D'abord à Kalihi. Ça se voit.

— Et il y a deux minutes qu'est-ce que vous avez vu ?

— Un haut fonctionnaire du Justice Department. Efficace. Brutal mais efficace.

— Ça m'a noué les tripes, avoua Brognola. C'est dégueulasse d'avoir à faire ça. Oui, je l'aime bien, Bolan. Je l'aime beaucoup.

L'agent en uniforme entra de nouveau dans le bureau, tendit un second rapport officiel à Patterson.

— Il commence à m'être sympathique aussi, dit celui-ci en parcourant le rapport d'un œil avide. La Cadillac appartenait à Lou Topacetti.

— Le plus mauvais con qui soit sorti des bas-fonds de Chicago, grogna Brognola.

— Exact. Il s'agit donc d'une équipe de tueurs et Bolan les a tués. Je ne comprends pas très bien, Hal. Qu'est-ce qu'ils fabriquent avec le général Loon… ou Chung ?

— J'aimerais bien le savoir, dit Brognola d'une voix lasse. Mais je vous parie que je connais un type qui, lui, le sait. Pourtant, nous voici dans votre bureau à comploter sa mort.

— Vous voulez parler à Oliveras ?

— Même pas par personne interposée. Quelle ordure, celui-là ! Pourquoi Bolan ne l'a-t-il pas supprimé ? Il ne passera pas plus d'un jour en prison. Bolan aurait pu nous en débarrasser si facilement !

— Il m'a dit qu'il voulait le conserver. Il m'a même prévenu qu'un de mes hommes était marron, et que Chung lui avait donné l'ordre de tuer Oliveras.

— C'est à ce type-là qu'on devrait parler, dit Brognola.

— Je suis d'accord avec vous, mais il s'est envolé. J'ai envoyé des hommes à sa recherche. Vous qui connaissez si bien Mack Bolan, pourquoi voudrait-il épargner une grosse merde comme Oliveras ?

— Je n'en sais rien, répondit Brognola. A moins qu'Oliveras ne puisse lui fournir un renseignement important.

— Ce qui implique que Bolan a l'intention d'attaquer de nouveau, déclara Patterson.

— C'est possible. Je pense que vous prendrez des précautions.

— Elles sont déjà prises.

— Vous croyez encore que je dissimule des faits, n'est-ce pas ? dit Brognola en souriant.

— Vous savez bien que c'est vrai.

Brognola se mit à rire. Patterson l'imita.

Mieux valait rire que pleurer.

— J'en ai ma claque, annonça Brognola.

— Allez donc vous coucher. Vous êtes descendu dans un hôtel ?

— Non, je n'en ai pas eu envie. Je ne pourrais pas dormir, de toute façon. Dès que je ferme les yeux je vois les fantômes du passé. Des tas de petits lutins se mettent à danser autour du lit. Ça fait une éternité que je ne dors presque plus, Greg.

— Ce n'est pas un métier pour enfants de chœur, le nôtre, soupira Patterson.

Il ouvrit le tiroir, prit une seconde bouteille de bourbon qu'il poussa de l'autre côté du bureau.

— Endormez les lutins, Hal. Ça marche toujours pour moi.

— Ça ne marcherait pas pour Bolan, dit Brognola. Rien ne l'apaise. Il est là, quelque part, en ce moment. Il verse le sang de ses ennemis. C'est du sang que nous devrions verser à sa place, mon vieux. Mais, pendant ce temps-là, nous nous pintons avec les minifioles de la Pan Am.

— Arrêtez ! gronda Patterson. Vous allez me faire douter de mes plus profondes convictions. Mack Bolan est peut-être un type formidable… mais il a tort. Vous le savez bien. Il a tort. Ce n'est pas comme ça qu'on fera la justice.

— Non, bien sûr, marmonna Brognola. Mais c'est sa manière à lui d'y contribuer, et il faut bien avouer qu'il est drôlement plus efficace que nous.

— Foutaises !

— Il n'a jamais descendu un flic, il n'a jamais fait de mal à un innocent. Il n'a jamais demandé de faveur, ni à vous ni à moi. Il n'en demandera pas. Il a même refusé une charte.

— C'est donc vrai ?

— Oui, bien sûr. Presque tout ce qu'on entend est vrai. Il est fier comme un lord irlandais. Il vit dans une merde perpétuelle. Pas une seconde de repos. Je ne sais pas comment il arrive à tenir le coup. Avez-vous seulement une idée de la force de caractère qu'il faut pour continuer à marcher jour après jour, d'un mois à l'autre, sans arrêt ? En qui peut-il avoir confiance ? Sur qui peut-il compter ? Qu'est-ce qu'il lui reste ? Dites-le-moi, qu'est-ce qu'il lui reste ?

Le lieutenant demeura silencieux un moment puis il répondit brusquement :

— Il a choisi cette vie, non ? Il n'a qu'à en choisir une autre.

— Aussi facilement que ça ? Comme si on disposait d'un interrupteur ? Ce serait facile, en effet. Ça vous arrive d'éteindre l'élément flic ?

— C'est stupide !

— En effet. Il n'y a pas d'interrupteur, n'est-ce pas ? Donc nous serons flics jusqu'au bout, et c'est pourquoi nous allons finir par tuer Mack Bolan qui est le seul type dans ce putain de pays à avoir trouvé le moyen de contrôler la Mafia. C'est logique, non ?

Le lieutenant se leva lentement, s'approcha de la fenêtre.

Brognola fuma en silence pendant une minute puis il prit le livre des rapports et commença à le feuilleter.

De temps en temps, l'un d'eux levait les yeux pour consulter l'horloge sur le mur.

L'agent en uniforme apportait des rapports de temps à autre. Brognola les lisait à haute voix, puis les ajoutait à la pile déjà épaisse. Patterson resta près de la fenêtre à contempler le ciel, les mains enfoncées dans les poches, muet comme une carpe.

Enfin, le rapport spécial arriva. Brognola le lut d'une voix monocorde.

— De nombreux coups de feu signalés dans le voisinage de Kuhio Beach. Des voitures de patrouille se rendent sur les lieux. La *Tactical Force* est mise en alerte, les unités du quatrième secteur s'approchent des lieux avec la plus grande discrétion.

Patterson tourna le dos à la fenêtre.

— Ça pourrait être ce qu'on attend, dit-il. Vous venez ?

— Pas personnellement, dit Brognola d'une voix triste.

Il tenait l'écouteur du téléphone et avait apparemment déjà composé le numéro en lisant les rapports.

— Ici, Justice Deux. Passez-moi l'officier de service NSC. C'est urgent.

Patterson quitta son bureau d'un pas rapide.

Au diable les fantômes !

Le directeur de la *Tac Force* voulait épingler Mack Bolan.

CHAPITRE XVI

La petite boîte électronique de Bolan le conduisit jusqu'à la plage près de Kuhio Beach. Bolan avait eu quelques doutes avant d'y arriver, car il craignait de ne pas retrouver la maison de Chung parmi toutes les autres résidences, mais ses craintes se dissipèrent lorsqu'il aperçut Smiley sur la plage publique. Elle se promenait au bord de l'eau, vêtue d'un minuscule bikini qui menaçait de céder d'une seconde à l'autre sous la poussée de ses seins.

Mais elle n'était pas seule.

Il y avait une espèce de surprise-party sur la plage.

Une douzaine de filles en jupe de paille se déhanchaient devant un groupe de torpilles aux yeux froids qui essayaient en vain de se faire prendre pour des touristes.

A quelque distance de l'eau, dans un bosquet de palmiers, un cochon de lait rôtissait sur un feu de braise, et un groupe de Chinois entourait cette bête appétissante en discutant joyeusement.

Il y avait deux grands canoës tirés à moitié dans l'eau, qui se balançaient doucement au gré des vagues. Un Chinois vêtu d'un pagne hawaiien montait la garde près de ces canoës et de plusieurs surf-boards flambant neufs. En principe, il devait passer pour un garçon de plage indigène.

A un autre moment, ce rassemblement n'aurait pas attiré l'attention mais, au petit matin, c'était suspect. Il était trop tard pour que ce soit la fin d'une soirée orgiaque, et il était nettement trop tôt pour que cela puisse être un déjeuner organisé pour un groupe de touristes.

A part eux, la plage était déserte.

Au nord, près du Waikiki Beach Center, quelques surfers matinaux profitaient des premiers rouleaux du jour et quelques promeneurs se baladaient tranquillement.

Bolan s'était armé pour le combat, avait abandonné son véhicule à l'arrière, s'était approché en passant à travers les palmiers.

Il s'accroupit dans la verdure à dix mètres de Smiley qui s'amusait à faire des dessins dans le sable mouillé. Il resta là, immobile pendant quelques secondes, espérant qu'elle regarderait de son côté.

Il décida d'attendre que les danseuses parviennent à la partie la plus sensuelle et mouvementée de leur numéro, parce que tous les regards seraient braqués sur leurs corps souples et chauds. Puis il lança une médaille de tireur d'élite vers la jeune femme en bikini.

La piécette tomba sur sa cuisse, puis glissa dans le sable. Elle n'eut aucune réaction visible sinon de poser le pied dessus pour l'enfoncer dans le sable mouillé. Petit à petit, elle commença à se rapprocher de lui, dessinant continuellement des arabesques dans le sable avec ses orteils.

Smiley atteignit l'endroit où se dissimulait Bolan, se laissa tomber à genoux en tournant le dos aux fêtards sur la plage.

— Dis donc, murmura-t-elle, ça me fait drôlement plaisir de te voir.

— Que se passe-t-il, Smiley ?

— Le général ne vient pas. C'est nous qui devons le rejoindre.

— J'avais cru comprendre.

— Apparemment, ç'a été prévu hier soir juste après ta première attaque. La seconde les a obligés à accélérer le programme, c'est tout. Tu les as secoués.

— Comment ont-ils su ?

— C'est moi qui les ai mis au courant. Quelques minutes plus tard un des hommes de Chung a téléphoné d'un endroit en ville. On se retrouve en mer.

— Qui on ?

— Wang Ho, ses hommes, et moi. Wang est celui qui sourit tout le temps. Je crois que c'est un salaud. Je sais qu'il n'a pas l'intention de m'emmener jusqu'au bout du voyage.

— Comment le sais-tu ?

— Je comprends le chinois et j'ai surpris une conversation. On va voir si j'arriverai à traverser le Kaiwi Channel à la nage. Certains pensent que je me noierai.

C'était une jeune femme étonnamment calme, professionnelle.

— O.K., fit Bolan. Continue à t'éloigner. Lorsque tu atteindras le bosquet suivant, mets-toi à courir. Ma voiture est garée près d'Ohua Street. Je te couvrirai et je t'y retrouverai.

— Non, on ne s'en tirera pas si facilement.

Un des tueurs s'était éloigné des danseuses, et fixait Smiley. Les mains sur les hanches, il souriait étrangement.

— Attention ! on te regarde, chuchota Bolan. Dis-moi tout, mais prends garde.

— Ils ont décidé que l'attaque de Kalihi était peut-être le commencement de la fin et ils ont peur d'être exposés. Ils vont changer de Q.G. Wang est le chef. Il a pris un attaché-case dans le coffre-fort et il se l'est attaché au poignet. Je l'ai entendu faire une remarque à son garde du corps principal, qui se traduit ainsi : « C'est ici que le corps est enterré. » C'était au figuré. Mais je crois que ces documents sont d'une immense importance. Il nous les faut, au cas où il y aurait un incident international.

— O.K., fit Bolan. Je lui piquerai les documents. File maintenant !

— Tu ne t'en sortiras pas seul, siffla-t-elle avec impatience. Je suis ici, sers-toi de moi !

— On a combien de temps ?

— Peu. Nous devons embarquer dans les canoës et rejoindre le yacht en mer de l'autre côté du récif.

— Qu'est-ce qu'ils attendent ?

— Le yacht, pardi ! quelqu'un fait le guet.

Bolan réfléchit en fixant le tueur qui regardait Smiley. Celui-ci semblait se décider à s'approcher.

— Va tortiller devant ce type, dit Bolan. Attire l'attention de tout le monde, fais-leur quitter la plage et surtout ne t'approche pas des canoës.

— Et après ?

— Suis le mouvement. Vas-y. Le type s'approche.

Smiley se releva, se tourna vers la torpille et lui dit :

— On ne se marre pas, hein ? Tu ne t'ennuies pas à mort ?

— Disons que je m'ennuyais, fit le type en souriant.

Smiley s'esclaffa, commença à remuer les hanches.

— Ça sert à quoi une jupe en paille ? s'écria-t-elle.

Sans rien ajouter, elle se mit à danser et à faire le numéro qui avait surpris public et musiciens depuis San Juan jusqu'à Las Vegas.

En quelques instants elle réussit à attirer tous les regards grâce à la sensualité rythmée de ses ondulations. Les danseuses hawaiiennes s'étaient immobilisées en voyant les hommes suivre Smiley vers le bosquet de palmiers où rôtissait le cochon de lait. Leur numéro était tombé à plat, il n'y avait plus personne près de l'eau pour les regarder, sinon le faux garçon de plage qui lui aussi commençait à gagner le bosquet à pas lents.

Bolan retira ses armes, les cacha sous un buisson. Il entendit Smiley s'écrier :

— Allez, frappez dans vos mains !

Les types se mirent à claquer des mains et à pousser des cris d'énervement en regardant tournoyer Smiley. Bolan en profita pour se glisser dans l'eau, un sac en plastique entre les dents. Il nagea vers le large, fit un grand tour, revint vers la plage, profitant des rouleaux du Pacifique pour s'approcher des fêtards.

Son travail auprès des canoës demanda quinze secondes.

Vingt secondes plus tard, il quitta l'eau et regagna sa cachette dans la verdure.

A présent les canoës étaient piégés et sauteraient dès qu'il activerait le détonateur électronique qui n'était qu'une petite boîte noire accrochée à sa ceinture. Il n'avait pas utilisé beaucoup de plastic. Mais il y en avait suffisamment pour détruire les deux canoës.

Il n'était pas revenu depuis une seconde, qu'il aperçut au large un yacht qui arrivait d'Ala Wai en fonçant vers Kuhio Beach.

Un second bateau – plus petit – suivait le premier, quelques centaines de mètres derrière et plus au large. C'était, se dit Bolan, le bateau réquisitionné par SOG-3.

Quelqu'un parmi les fêtards vit le yacht aussi. Un ordre fut donné, et les festivités s'arrêtèrent aussitôt.

Bolan aperçut d'un regard Smiley qui s'efforçait d'ajuster son soutien-gorge. Elle se tenait près d'un grand Chinois qui portait une chemise fleurie. Les autres descendaient sur la plage. Bolan regarda de plus près. C'était bel et bien le Chinois aux longues dents qui souriait tout le temps. Sauf maintenant. Il avait en effet un attaché-case à la main, et une chaîne le reliait à son poignet.

Bolan fit le tour par derrière, PM assemblé et armé. Pete Rodani, le chef venu de Détroit, conduisait son groupe d'hommes vers un canoë. Martin Pensa, le représentant du capo de Cleveland, entraînait le second groupe vers l'autre embarcation.

Wang Ho et trois de ses Chinois se tenaient à la lisière du bosquet. Nerveux, immobiles, ils attendaient. Smiley était près d'eux.

La partie commençait mal.

Bolan sortit à découvert, lâcha une rafale aux pieds des Chinois.

Smiley plongea de côté, cria un ordre aux danseuses hawaiiennes. Les Chinois se tournèrent brusquement vers Bolan. Leur expression

si calme d'habitude avait cédé la place à l'angoisse et à l'incertitude.

Près des canoës on poussa des cris, on brandit des armes, on lança des ordres contradictoires.

Mais la situation était sans issue. Les Chinois se trouvaient entre Bolan et les mafiosi, et essayeraient automatiquement le feu de chacun d'eux.

— Que personne ne bouge ! s'écria Bolan.

Rodani qui se tenait près des canoës, confirma l'ordre de Bolan :

— Arrêtez ! Que personne ne tire ! Qu'est-ce que tu veux, Bolan ?

— Vous pouvez tous partir ! cria Bolan. Mais la fille reste avec moi !

— Ça va, Mr. Wang ! Faites comme il dit ! Venez !

Smiley lança une phrase en chinois. Le grand Asiatique se retourna, la fixa d'un air surpris puis s'éloigna vers les canoës. Les trois autres le suivirent, marchant à reculons, les yeux braqués sur Bolan.

Smiley roula sur elle-même, se mit à l'abri des arbres, chuchota :

— Les documents, Mack ! Les documents !

— Une minute, répondit-il avec calme.

Il n'en fallut pas davantage. Les Chinois se séparèrent, montèrent deux par deux dans chaque canoë, gagnèrent la proue tandis que les hommes sur la plage poussaient les embarcations à travers le ressac, puis sautaient dedans avec une surprenante rapidité, tout en jetant des regards inquiets vers le bosquet où se tenait Bolan.

Celui-ci n'en bougea pas pendant qu'ils traversaient les brisants, mais, dès qu'ils furent passés, il activa son détonateur électronique.

Les canoës sautèrent en même temps, une double explosion les souleva de l'eau. Bolan vit seulement deux éclairs, quelques fragments difficilement identifiables, puis les canoës disparurent derrière un mur d'eau.

— Mon Dieu ! chuchota Smiley qui se tenait encore à genoux à ses pieds.

— Et voilà, fit Bolan d'une voix imperturbable.

Lorsque la vapeur retomba ils virent les deux esquifs – ou ce qu'il en restait – en flammes et sur le point de sombrer et des hommes à la mer qui poussaient des cris de détresse et agitaient désespérément les bras pour se faire repérer par le yacht qui était encore au-delà du récif de corail.

— Ils ne pourront jamais entrer dans la baie, observa Smiley.

— Jamais, acquiesça Bolan.

Il défit ses ceinturons, posa ses armes, tendit le PM à Smiley.

— Couvre-moi, dit-il.

Il se lança à toute vitesse vers l'eau, plongea dans les vagues, nagea rapidement vers les naufragés.

Les tueurs venus des rues de la ville n'avaient pas consacré leurs loisirs à apprendre à nager dans les brisants hawaiiens, ayant préféré l'abrutissement des boîtes de nuit aux joies du sport aquatique. Beaucoup d'entre eux buvaient copieusement la tasse et poussaient des cris étouffés.

L'eau n'était pas tellement profonde, mais pouvait le paraître pour celui qui n'était pas habitué à jouer dans le ressac.

Bolan ne se souciait pas le moins du monde des mafiosi affolés. Il n'avait qu'une idée en tête : retrouver un grand Chinois – sans doute mort, étant donné la place qu'il occupait dans le canoë au moment de l'explosion – qui avait un attaché-case enchaîné au poignet. Il retrouva son homme flottant entre deux eaux, partant à la dérive dans le courant. Bolan poussa le cadavre vers la plage, puis le tourna sur le dos lorsqu'il atteignit le bord.

Subitement, Martin Pensa apparut au sommet d'un brisant, les yeux hagards, ivre de rage. Il se lança vers Bolan en poussant des cris injurieux, essayant, en vain naturellement, de sortir de son holster le pistolet qu'il avait perdu. Smiley quitta la lisière des arbres, lâcha une rafale qui toucha Pensa à la hauteur des cuisses. Il tomba dans l'eau avec un hurlement rauque. Elle expédia une seconde rafale sur deux autres mafiosi qui avaient pris pied près de la plage. Ceux-ci replongèrent sous l'eau, nagèrent plus loin avant d'essayer de revenir sur le bord.

— Laisse-les ! cria Bolan. La chaîne, Smiley ! Coupe la chaîne !

Elle brisa la chaîne avec une rafale, lança l'arme à Bolan, et saisit l'attaché-case.

Tout près, sur la route de Kalakaua, une sirène miaulait.

— Partons ! s'écria-t-elle. Dans quelques minutes, cette plage sera envahie par la police !

Bolan, reprenant son souffle, regardait au large. Le grand yacht longeait le récif du côté océan.

— C'est Chung, dit Bolan.

— On ne peut pas gagner à tous les coups, Mack, dit Smiley. Viens !

— Je ne m'avoue pas encore vaincu, fit Bolan.

Il courut jusqu'à la lisière des palmiers, s'assit les jambes bien écartées, aligna le yacht avec l'immense Auto-Mag.

Smiley l'avait suivi et trépignait près de lui :

— Mack, c'est dément ! Il faut partir ! Vite !

— Il est déjà trop tard, annonça-t-il. Les hommes de Patterson vont rappliquer dare-dare et monter des barrages dans toutes les rues. Je ne peux pas leur tirer dessus.

— Mais qui est Patterson ?

— Un allié qui s'ignore. Pousse-toi, Smiley. Je veux souhaiter bon vent à Chung.

Smiley se jeta sur le sable, et Bolan tira immédiatement par deux fois. Il baissa la grosse arme pour évaluer son tir, releva l'Auto-Mag et vida le chargeur à toute vitesse.

Il ignorait ce qu'il avait touché, mais le yacht vira de bord et fila vers le grand large.

— Bon voyage, ironisa Bolan.

— Tu es dément ! s'écria Smiley. Absolument dément.

Bolan rattacha ses ceinturons, répondit :

— Sans doute, mais j'ai mes raisons. Il n'y a qu'un seul chemin vers la liberté, et il était bouché.

— Mais c'est ridicule ! Tu ne peux pas t'évader à la nage…

— Qui a parlé de nager ? Je vais faire un peu de surf. Tu n'en as jamais fait ?

— Bien sûr, pourtant…

— Tu es libre, à toi de choisir. Mais il faut te décider en vitesse. Tu peux rester sur la plage et attendre les flics, ou venir avec moi et passer de l'autre côté du récif. Qu'en dis-tu ?

— Pourquoi de l'autre côté ? demanda-t-elle.

— Pour les rejoindre eux, dit-il en désignant le second bateau.

Il lui tendit une petite radio.

— Essaye de les contacter. Je vais aller prendre des planches.

— Dément ! *Complètement dément !*

Maintenant des sirènes ululaient de tous côtés et se rapprochaient rapidement. Bolan courut jusqu'au râtelier sur lequel étaient accrochées plusieurs planches. Il en choisit deux, revint, entra dans la palmeraie, commença à lancer une multitude de grenades fumigènes.

— Allons-y ! cria-t-il à la jeune femme. Ça ne les empêchera pas de nous suivre mais ça les ralentira un moment.

— Carl nous attend ! lança-t-elle d'une voix excitée.

Bolan retourna sur la plage, mit les planches à l'eau.

— A toi de choisir, dit-il avec un sourire.

Smiley se précipita sans hésiter, la poignée de l'attaché-case de Wang entre les dents.

Bolan la suivit, montant sur la planche avec une grande habitude puis tendit une main pendant qu'elle montait sur la sienne.

La fumée chimique se déplaçait avec la brise, emplissait la palmeraie d'un épais rideau noir qui s'étalait lentement entre les arbres comme une coulée de lave.

Tranquillement assis sur les planches, Bolan et la jeune femme s'éloignèrent vers le large pour tâcher d'atteindre le bateau qui les attendait près du récif.

La fête sur la plage de Kuhio Beach s'était mal terminée pour certains, mieux pour d'autres.

Comment les choses se passeraient-telles pour *Kingfire* ?

CHAPITRE XVII

La police de Honolulu était composée de vrais professionnels. En d'autres circonstances, Harold Brognola aurait pris un réel plaisir de la regarder travailler. Mais, dans les circonstances actuelles, c'était plutôt pénible.

Ces hommes connaissaient trop bien leur affaire.

Patterson se trouvait quelque part dans la nature et dirigeait les opérations depuis le cockpit d'un hélicoptère. Des rangées de policiers entouraient les parcs près de Kuhio Beach et s'apprêtaient à envahir le terrain encerclé avec des équipes spéciales de pénétration. D'autres unités patrouillaient les rues secondaires du voisinage et barraient les routes de secours. Plusieurs hélicoptères tournoyaient dans le ciel sans jamais perdre le contact avec les forces au sol.

Comme si cela ne suffisait pas, les unités de la Ligne Un de Brognola arrivaient en provenance de Schofield Barracks et ajouteraient leur nombre aux forces anti-Bolan.

Brognola s'était installé dans la salle de communications de la *Tac Force* où il écoutait avec attention tous les rapports pour se faire une idée de la situation à l'extérieur.

La fumée – le problème principal jusqu'à présent – s'était dissipée. Les policiers cernaient la plage des deux côtés, des équipes spéciales de la *Tac Force* arrivaient par-derrière et des hélicoptères quadrillaient le ciel au-dessus de la plage avec une lenteur minutieuse.

Un véritable filet tombait sur la région.

En attendant, des centaines de touristes s'étaient approchés du cordon spécial et compliquaient la tâche des policiers par leur présence envahissante. Des voiliers s'étaient approchés, et des surfers se tenaient sur leur planche tout près de la plage, s'éloignant lorsqu'on leur en donnait l'ordre depuis les hélicoptères, mais revenant presque aussitôt après le départ de ces derniers.

La première déception de la police eut lieu une dizaine de minutes après que l'alerte eut été donnée. Les deux cordons de policiers s'étaient rejoints sur la plage sans avoir fait aucun contact.

Brognola avança sa chaise pour mieux écouter la conversation radiophonique qui relatait l'incident.

Greg Patterson, dont la voix était presque inaudible à cause des turbines de l'hélicoptère dans lequel il avait pris place, était dans un état de rage indescriptible.

— Recommencez ! hurla-t-il avec une violence mal contenue. Arrachez les buissons, soulevez les rochers ! Ce n'est pas possible qu'il se soit échappé !

Puis il dirigea sa furie sur les unités aériennes.

— Hélicoptères deux et trois, étendez votre rayon de surveillance d'un millier de mètres ! Hélicoptère quatre, retournez surveiller le récif ! Si vous voyez n'importe quoi, même un bout de bois ou une vieille boîte de conserve, descendez pour vérifier !

Brognola alluma un cigare avec une certaine satisfaction.

— Tiens, tiens, fit-il.

Un technicien des communications s'approcha, un sourire respectueux aux lèvres.

— Je crois que ce type s'était défilé à peine une minute après que l'alerte eût été donnée, dit-il. Je parie que le premier hélico sur les lieux aurait pu le retrouver – si on avait su ce qu'il fallait regarder.

— Mais encore ? demanda Brognola que ces propos intéressaient.

— Un nageur ou un surfer.

Bien sûr, c'était évident. Brognola sourit en se souvenant de toutes les fois où Mack Bolan avait échappé à la police en prenant le large – littéralement.

— On devait surveiller ce bateau réquisitionné à Ala Wai, non ? Où est-ce que ça en est ?

— L'hélicoptère quatre devait le faire, monsieur. Il l'a suivi pendant quelques minutes, puis le lieutenant l'a rappelé pour qu'il se joigne aux autres pour le quadrillage de la plage. Je pense qu'il pourra retrouver le bateau d'Ala Wai quand il voudra. Le bateau n'est pas allé loin, en tout cas. Aux dernières nouvelles, il se trouve au large de Waikiki.

— Je vois. C'est une théorie intéressante en ce qui concerne Bolan. Vous devriez en faire part au lieutenant.

— Qui ? moi ? Pas question, monsieur, ça ne me regarde pas. Mais, théoriquement, mon hypothèse n'est pas mauvaise. Il n'aurait eu qu'à se mettre en slip. Non, même pas. Vous savez qu'il porte toujours une combinaison noire, non ? Vous devriez voir ce que

portent les surfers. Si la combinaison de Bolan était mouillée je parie qu'elle ressemblerait comme deux gouttes d'eau entre elles aux combinaisons que portent nos fanas de la planche.

— Vous vous êtes peut-être trompé de vocation, observa sérieusement Brognola.

Le technicien lui sourit, flatté.

— Je lis énormément, et Bolan est un sujet fascinant. Je m'intéresse à lui depuis longtemps.

— Ses aventures risquent de se terminer pour de bon, dit Brognola.

Il se leva pour aller dans le petit bureau de Patterson où il saisit l'écouteur du téléphone. Il composa le numéro du *Pacific Military Command* et demanda qu'on lui envoie un hélicoptère.

Avant qu'il eût pu ressortir, le téléphone se mit à sonner. C'était pour lui, et l'appel venait d'un autre bureau de la *Tac Force*.

— Justice treize quatre vingt-et-un, rapport de renseignements électroniques, dit la voix au bout du fil. Possibilité de contact avec le sujet, monsieur. Il y a un rapport écrit mais aimeriez-vous entendre l'enregistrement ?

— Et comment ! répondit Brognola.

— Ne quittez pas, monsieur. La qualité du son est mauvaise. Cet envoi a été repiqué sur une fréquence civile. La source qui était très faible, émanait du secteur ouest d'Oahu. C'est très court, monsieur. Ecoutez bien.

Quelques secondes plus tard Brognola entendit une voix de femme s'écrier avec urgence :

— Ici SOG trente-deux. C'est vous là-bas ? Vite ! C'est vous ?

Une voix d'homme non moins énervé répondit :

— Smiley, Dieu merci ! Mais qu'est-ce qu'il fout ?

— Comme d'habitude. Nous arrivons. Vous pouvez nous donner un coup de main ?

— Sans problème. On se retrouve à mi-chemin. Dis-lui de se dépêcher !

— On arrive !

Il n'en entendit pas davantage. Le technicien demanda à Brognola :

— Vous avez tout compris, monsieur ?

— Oui, mais c'est négatif, mentit Brognola. Retirez cet enregistrement du dossier et détruisez-le.

— Normalement, monsieur, on…

— Ne me compliquez pas la vie, lieutenant ! Je vous dis *retirez et détruisez* ! Vous m'avez compris ? Détruisez cet enregistrement.

— Oui, monsieur, c'est entendu.

— En ce qui concerne les nouveaux enregistrements ne m'appelez plus ici, je vais partir. Je vous appellerai, moi.

Brognola raccrocha et sortit.

En passant dans la salle de contrôle, il vit que le technicien le regardait.

— Ne désespérez pas, lança-t-il. Elles ne sont pas encore terminées.

— Monsieur ?

— Les aventures du sujet fascinant. Il lui reste apparemment encore pas mal de chapitres à écrire.

— Franchement, monsieur, je le souhaite.

— Moi aussi, lança Brognola en quittant rapidement la salle.

*

* *

C'était un vieux bateau sûr mais peu confortable. La cabine était réduite sans grande hauteur sous barreaux. Lorsque Smiley y entra elle eut néanmoins l'impression d'avoir découvert le paradis.

Elle permit à Tommy Anders de lui poser des sparadraps parce qu'elle s'était écorchée au cours de la cavalcade sur la plage, puis elle s'effondra sur le divan en poussant un soupir de soulagement.

Bolan et Lyons étaient montés sur le pont pour essayer de repérer les ailes argentées du petit avion de Toby Ranger et pour établir le cours à suivre en longeant la rive de Diamond Head à la poursuite du *Phoenix*.

— C'est un drôle de type, hein ? fit Anders.

— Si tu parles de Bolan, rétorqua Smiley, je trouve ta description un peu fade.

— Que s'est-il passé sur la plage ?

— Oh ! rien de spécial. Il a fait sauter deux canoës, il a tué un tiers des mafiosi des îles, massacré plusieurs escrocs chinois, ridiculisé la police hawaiienne… Voyons, voyons, je crois que c'est tout.

Anders pouffait de rire.

— Parfois, je n'arrive pas à le croire.

— Non, ce n'est pas tout. Passe-moi cet attaché-case.

Anders prit la mallette et la posa sur la table en tripotant la chaîne.

— Je parie que le contenu en valait la peine, dit-il. Espérons que l'eau de mer n'est pas entrée là-dedans.

— Ça m'étonnerait, dit Smiley avec un grand sourire. Je l'ai transporté entre mes crocs comme une lionne porte ses lionceaux et je l'ai détaché du poignet d'un homme à coups de mitraillette.

Anders secoua la tête.

— Tu as de mauvaises fréquentations, Smiley. Fais attention, ce type est contagieux.

Smiley frissonna en se souvenant de la scène sur la plage.

— J'ai tiré sur quelqu'un là-bas mais… mais ça ne me faisait rien. Ça n'avait aucune importance.

— C'est ce qu'il y a dans la mallette qui est important, dit Anders. Veux-tu que je l'ouvre ?

Elle acquiesça de la tête.

— Tu n'as pas une cigarette ? demanda-t-elle.

Il en alluma une, la lui tendit puis il ouvrit un canif et s'attaqua à la mallette.

Smiley tira lentement de longues bouffées en le regardant travailler, les yeux mi-clos.

— J'espère que ce n'est pas piégé, dit Anders. Mais comment savoir ? Elle secoua la tête puis rejeta sa crinière.

— Non, il n'y a rien. Je l'ai vu ranger les documents.

— Qui ça ?

— Wang Ho.

— Qui est Wang Ho ? demanda Anders en s'esclaffant. Ça devient d'un ridicule cette opération ! Chung, Loon, Wang. Je vais devenir raciste.

— Il est mort, Tommy. Les autres aussi. Et j'ai l'impression que…

— Quels autres ?

— Les assistants de Wang. Ces hommes, Tommy, ils étaient venus pour traiter une affaire terrifiante.

— Oui…, fit Anders. En tout cas, ça ne leur a pas réussi, ils en sont tous morts. Mais, toi, tu es bien vivante. Tu ne peux pas imaginer, ma jolie, comme ça me fait plaisir.

Elle posa la main sur son bras.

— Merci, Tommy. C'est grâce à l'engin de mort qui se trouve sur le pont. Sans lui je serais chez les requins en ce moment.

— Ça s'annonçait si mal que ça ?

— Sans exagération, oui. Ça me rend folle quand je pense à ces imbéciles de flics…

— Dis, tu sais qu'ils ont un métier à faire, comme nous.

— D'accord, mais qu'ils aillent l'exercer ailleurs. Tous ces crétins qui fouillent les îles pour retrouver… Enfin, je n'y comprendrai jamais rien. Tommy, je crois que je suis amoureuse de lui.

Anders sourit :

— Tu n'es pas la seule, je suis amoureux de lui aussi.

— Non, pas comme ça. Je veux dire…

— Je sais parfaitement ce que tu veux dire. Tu ferais mieux de tomber amoureuse de moi. Je suis moins dangereux à côtoyer et j'ai une assurance-vie.

— Je t'aime aussi, Tommy.

— Oui, je sais. Tu veux dire…

Elle se mit à rire, lui donna un baiser. Elle commençait à se détendre; Tommy lui faisait toujours cet effet. Elle lui en était reconnaissante.

— Tu veux que je l'ouvre moi-même, Tommy ?

— Non, j'y suis presque. Voilà, voilà, j'y suis !

Il lui tendit la mallette ouverte. Elle lui sourit, prit possession des documents de Wang. L'eau de mer n'était pas entrée dans la mallette, il n'y avait aucune trace d'humidité.

— C'est en chinois, observa Anders en regardant par-dessus son épaule. Je ne me souviens jamais comment il faut le lire. De bas en haut, de droite à gauche, ou complètement de travers ?

Les mains de Smiley se mirent à trembler. Elle examina une page puis une autre.

— Dis ! fit Anders d'une voix excitée. Dis, qu'est-ce que c'est ?

— Demande à Mack de descendre, s'il te plaît, fit-elle d'une voix à peine audible.

— Déconne pas, Smiley, dis-moi ce que c'est !

— Une répétition de Cuba, annonça-t-elle avec calme.

— Quoi, les missiles ?

— Pas les cigares ! fit-elle brusquement. Va me chercher Mack, c'est urgent !

A cet instant Bolan entra dans la cabine, le visage sombre.

— Un hélicoptère vient de prendre Chung, dit-il. Toby les suit. Mais c'est fini pour moi. Allez-y, vous autres, foncez !

Il ressortit de la cabine avant que les deux autres aient eu le temps de réagir.

— Mais de quoi parlait-il ? s'écria Smiley.

Anders bondit vers la porte, s'y arrêta puis regarda la fille, le visage blême.

Il n'y avait aucun besoin d'expliquer. Le bruit assourdissant des pales de l'hélicoptère venait d'emplir la cabine. Une voix déformée par un haut-parleur annonça :

— C'est la police ! Arrêtez les moteurs, nous montons à bord !

— Oh non ! gémit Smiley.

— Il ne se battra pas, dit Anders d'une voix morne. C'est la fin.

CHAPITRE XVIII

Maintenant deux hélicoptères survolaient le cabin-cruiser. L'appareil de la police avait été rejoint par le second appareil, un hélicoptère militaire de plus grandes dimensions. De toute évidence, une conversation radiophonique intense avait lieu entre les deux.

D'en bas, on se rendait parfaitement compte qu'il s'agissait d'une dispute. Elle dura plusieurs minutes, puis l'appareil militaire s'éloigna un peu, et celui de la police vint se placer juste au-dessus du bateau. Aussitôt un haut-parleur résonna :

— Ici le lieutenant Patterson, Honolulu Police. Je descends pour vous parler. Ne faites pas de bêtises.

Lyons fit signe qu'il avait compris.

Une portière s'ouvrit, et quelqu'un lança une échelle de corde. Un grand type en costume gris descendit lentement.

Smiley donna un coup de hanche à Carl Lyons pour attirer son attention, il lui fallait hurler pour se faire entendre à travers l'infernal boucan de l'hélico :

— Il est *notre* prisonnier !

Lyons lui jeta un regard désespéré, avança pour donner un coup de main au policier.

Bolan leur tourna le dos, partit sur la passerelle, comme s'il voulait ignorer ceux qui allaient décider de son avenir.

*

* *

Le grand type se tenait sur le pont supérieur, les armes rangées, les mains posées sur la passerelle, le visage triste et sombre, mais sans aucune trace d'agressivité. Il portait une combinaison noire qui lui collait à la peau et son torse était bardé de bandoulières.

— C'est donc vous, lui dit Patterson en s'approchant.

— C'est moi.

— Vous êtes au cœur d'un litige juridique. C'est du moins l'impression que j'ai. Mais je pourrais toujours vous emmener. Qu'en dites-vous ? Vous n'en avez pas marre ?

— A en crever, mais je tiendrai le coup. Merci.

Le flic désigna les armes accrochées à la ceinture de Bolan.

— Un véritable arsenal. Vous auriez pu me supprimer pendant que je descendais. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

— Vous n'êtes pas l'ennemi.

— C'est ce qu'on m'a déjà dit.

Le lieutenant tendit la main, montra la plage.

— Il y a onze cents hommes sur la plage, Bolan. Si jamais vous remettez les pieds chez nous – quelle qu'en soit la raison – vous serez tué. C'est compris ?

— Vous avez une bonne équipe, Patterson. Vous pouvez en être fier.

— J'en suis fier ! Non mais, vous vous prenez pour…

Le lieutenant se tut, s'étant subitement rendu compte à qui il parlait.

— Merci, dit-il enfin avec simplicité. Après tout, vous êtes sans doute meilleur juge que moi. Mais ce que je vous ai dit est valable, ne revenez pas !

— J'aimerais mieux pas.

— Tant mieux. Et Oliveras ?

— Quoi, Oliveras ?

— A quoi me sera-t-il utile ?

— A plein de choses. A commencer par l'infrastructure du Milieu dans les îles, le réseau de trafiquants, le système de paiement, et quelques renseignements sur les organismes de tourisme. Soyez un peu dur et il lâchera le morceau.

Bolan sourit au lieutenant.

— S'il se montre coriace, ce dont je doute, parlez-lui de moi. Il a plus peur de moi que de son serment d'*omerta*.

Patterson sourit à son tour, ce qui le surprit.

— Je n'en doute pas, dit-il. Je m'en souviendrai. Vous en avez, vous, des fantômes ?

— Des quoi ?

— Des fantômes du passé. Ne me dites pas que vous n'en souffrez pas.

— J'ai des regrets, oui.

— J'imagine.

Le lieutenant fit signe à l'hélicoptère de revenir. Il avait soigneusement évité de regarder les trois personnes qui se tenaient sur le pont inférieur, une femme et deux hommes. Il fixa enfin la jeune femme.

— Détendez-vous, ma petite. L'eau était bonne ce matin ?

— Splendide, répondit fraîchement Smiley.

Patterson ricana, saisit l'échelle de corde. Lyons la prit et la maintint en place tandis que le lieutenant commençait à grimper. Il regarda Bolan une dernière fois.

— Je les oublie avec de la vodka, lança-t-il de tous ses poumons pour surmonter le hurlement strident de la turbine.

Bolan acquiesça, répondit, mais Patterson ne put entendre ce qu'il avait dit.

Il n'avait pas besoin de l'entendre car il connaissait la réponse. Il savait comment Bolan oubliait les fantômes du passé. Il les noyait dans le sang de l'ennemi.

— Versez-en un peu pour moi, marmonna Patterson avant de disparaître.

CHAPITRE XIX

L'hélicoptère remonta, prit rapidement de l'altitude. Brognola s'approcha de Bolan et lui tendit la main en disant :

— Tu me dois une faveur maintenant, sergent. Ne crois pas que ça m'ait été facile.

— Ça a dû t'en coûter, admit Bolan.

Il n'était pas question de remerciements entre ces adversaires qui se respectaient mutuellement. L'admiration et un peu d'amitié suffisaient.

— Quant à vous autres, dit Brognola en se tournant vers les agents de SOG, il va falloir trouver une bonne excuse pour expliquer votre présence ici, sinon, nous allons tous aller en taule.

Bolan se détourna et descendit dans la cabine.

Brognola prit Smiley par le bras et suivit Bolan.

— Venez avec moi, SOG trente-deux, dit-il. J'ai très envie d'apprendre où vous étiez depuis quatre semaines.

La jeune femme se planta devant lui, refusa de bouger.

— Je dois vous demander de vous identifier officiellement, Mr. Brognola.

— Non mais, sans blague ! fit-il d'une voix ébahie.

— Je suis sérieuse.

— Je m'en aperçois.

Il prit son portefeuille, lui tendit une carte.

La jeune femme lui sourit.

— Nous pensions bien que c'était vous qui nous contrôliez mais nous n'en étions pas sûrs.

Brognola regarda Lyons.

— Carl, que se passe-t-il ?

— Chung est parti à Hawaii en hélicoptère. Toby le poursuit en avion. Bolan l'a débusqué, et nous essayons de le filer jusqu'à sa base secrète. Nous étions presque arrivés au but, Hal. Il a fallu faire équipe, la situation était critique, nous n'avions pas le choix.

— Je m'en suis douté, et vous avez bien fait, mais ne l'avouez pas par écrit.

— Oh ! la la, non !

Smiley regarda d'abord Brognola puis Lyons. Elle commençait à comprendre, et la révélation ne lui faisait pas très plaisir.

— C'est gentil de m'avoir fait confiance, ironisa-t-elle d'une voix amère.

Lyons rougit, gêné. Brognola prit sur lui d'expliquer.

— C'est un monde étrange que le nôtre, Miss Dublin. Il ne faut pas vous formaliser lorsque vous découvrez un secret.

— Je ne perdrai pas mon temps à ça ! fit-elle en s'éloignant d'un pas raide.

Brognola poussa un soupir.

— Vous savez que ma femme ne croit jamais un mot de ce que je lui dis. Je me demande pourquoi.

— Descendons, Hal. Je vais vous mettre au courant.

— Quelqu'un devra piloter, dit Anders en serrant la main de Brognola. Allez-y. Je m'en charge.

Le comédien resta sur le pont tandis que les autres se retrouvèrent dans la cabine.

Bolan était déjà assis à la table de cuisine et fixait les documents chinois de Smiley.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Brognola.

— Les fameux secrets, précisa Smiley. Ne vous formalisez pas, patron.

— Touché. De quoi s'agit-il ?

— Peut-être de la Troisième Guerre mondiale.

— J'espère que c'est une plaisanterie.

— J'aimerais en être sûre. D'après ce document l'homme qui portait la mallette était un haut fonctionnaire du PC chinois. Il…

— Wang Hô, précisa Bolan.

— Vous êtes sûrs d'avoir besoin de moi ? fit rageusement Smiley.

— Dis, arrête !

— Il n'y a pas de *dis* ! Ça fait quatre semaines que je risque ma peau et on ne me laisse même pas faire un rapport convenable.

— Ecoutez-moi ! fit Brognola. Si vous voulez des excuses je vous présente les miennes. C'est un métier de dingues, on n'y peut rien. Personne ne vous sous-estime ni me méprise votre aide. C'est simplement que je suis crevé, de mauvais poil et que j'ai dû m'humilier devant ce flic là-haut. Et pour comble je suis tellement heureux de vous savoir tous sains et saufs que… Eh merde !

Il s'essuya les yeux.

Smiley avait commencé à pleurer. Elle mit les bras autour du cou de Brognola, l'embrassa sur la joue.

— Je suis conne, dit-elle. Pardon.

Brognola rougit violemment, murmura quelque chose d'une voix rauque et inaudible, tapota le dos de la jeune femme.

Smiley partit dans la cuisine se mettre de l'eau fraîche sur le visage.

Bolan prit une cigarette qu'il alluma et fuma en attendant que ça se passe.

Lyons s'adressa à Brognola :

— Je présume que vous avez reçu mon rapport.

Le chef acquiesça, fixa la jeune femme.

— Je l'ai reçu ce matin dans l'avion. Nos observateurs chinois nous ont dit qu'il y avait un coup qui se tramait entre Wang et Loon. Lorsqu'on m'a fait un rapport élaboré sur Chung – eh bien, c'était tout vu.

— Wang est mort, lui dit Bolan.

— Ah ! J'espère que tu l'as enterré ou incinéré.

— J'ai bien peur que non.

— Ça n'a pas d'importance, dit Smiley. Ces documents le condamnent. L'un d'eux est un ordre de déploiement.

— De déploiement de quoi ? demanda Brognola.

— De missiles.

Il sursauta.

— Mais ils n'ont pas de missiles tactiques. Si ?

— Des missiles stratégiques. *Intermediate Tange Ballistic Missiles*.

Brognola se figea. Il rassembla les documents, les mit dans son attaché-case.

— L'affaire est close, dit-il froidement. Vous allez tous faire comme les trois petits singes. Ne rien voir ni entendre ni dire.

Il jeta un coup d'œil sur Bolan.

— Et dans ton cas : ne rien *faire*.

Bolan lui répondit d'une voix de glace :

— Si j'étais un petit singe, j'accepterais sans doute cette proposition, mais je ne le suis pas et je ne peux absolument pas ne rien faire.

— A peine !

Bolan n'avait pas l'intention d'en discuter mais il voulait éclaircir la situation.

— Il est trop tard pour ne rien faire, Hal. Ce type est en cavale et il va retrouver ses missiles. Toby le suit, et il n'y a pas de meilleure pisteuse que Toby. C'est peut-être la seule chance que nous aurons de le piquer. Ce n'est pas un problème diplomatique, c'est une question de survie des…

— Ce n'est pas à toi d'en décider !

— On n'a pas le temps de soumettre le problème à un tiers.

— Je pense toujours que…

— Bon, allons-y ! Le gouvernement chinois est-il assez fou pour subventionner une affaire pareille ? Monter un coup contre la plus grande puissance au monde ? La République populaire ne dispose pas de plus de vingt-cinq IRBM, et elle n'a ni aviation ni marine ni force de frappe. Comparé ça avec notre arsenal. Plus de mille ICBM qui iront où nous voudrons bien les envoyer. Cinq cents bombardiers stratégiques chargés d'engins nucléaires. Une flotte incroyable, une centaine de sous-marins atomiques. La Troisième Guerre mondiale ? C'est impensable, Hal. Pas en commençant ici avec une poignée d'IRBM. Leur portée est inférieure à cinq mille kilomètres.

— Je suis du même avis que Mack, dit Lyons.

— Moi aussi, dit Smiley. Seulement… Connaissant l'esprit chinois comme je crois le connaître, les Chinois n'abandonneraient pas la partie si nous commencions à parader avec notre armement. C'est ce qui m'inquiète. Je me souviens que nous avons failli faire la guerre aux Russes à cause de Cuba.

— Mais alors pourquoi ce déploiement ridicule ? demanda Lyons.

— C'est pour ça que j'affirme qu'il ne s'agit pas du gouvernement chinois, insista Bolan.

— Qui a signé l'ordre de déploiement ? demanda Brognola à Smiley.

— Loon Chuk Wan. C'est contresigné par Wang.

— C'est très bizarre, dit Lyons. Quel rapport avec la Mafia ?

— Peut-être aucun, dit Bolan. Peut-être un rapport très précis. Il faudra nous inquiéter éventuellement de ça. Il se pourrait que les mafiosi se soient bercés d'illusions. Ça fait tellement longtemps qu'ils rêvent de faire le gros coup. Jusqu'à nouvel ordre je reste convaincu qu'ils se sont fait escroquer.

— Tu prétends que la *Commissione* ignore que ces types importent des missiles ? demanda Brognola.

Bolan acquiesça.

— Oui. On leur a sûrement dit qu'il s'agissait d'armes défensives.

— Possible. Ou alors c'est une double escroquerie. Les mafiosi jouent les imbéciles mais, une fois que les missiles seront mis en place, ils se débarrasseront des Chinois et s'en serviront en vue de leur seul intérêt.

— Imaginons la situation, suggéra Lyons. Que pourraient-ils en faire ?

— Une menace, dit Brognola. Ils pourraient faire chanter tout le monde.

— Ce serait international, dit Lyons. On en revient à la *cosa di tutte cose*.

— Admettons, dit Bolan. En attendant, il y a Chung, et c'est lui qui me fascine. Qu'est-ce qu'il est au juste ? Un général chinois ou le chef des exécutions de la Mafia dans les îles ?

— Tu ne peux pas y répondre toi-même ? demanda Brognola.

— Non. Mais hier soir, dans sa villa, je l'ai entendu dire à ce Wang en rigolant qu'ils allaient « couper la tête à dix mille Italiens ».

Brognola leva les bras d'un air désespéré en déclarant :

— Ça empire d'une seconde à l'autre ! Je dois clore cette opération !

— Attends, Hal, dit Bolan. Quelque part sur ces îles, il y a des missiles IRBM qui ont une autonomie d'environ cinq mille kilomètres. Peu importe *qui* va s'en servir, le danger demeure entier.

— Continue.

— Nous sommes tous d'accord que c'est une folie furieuse. Mais n'est-ce pas la folie furieuse d'un dément qui inquiète perpétuellement nos chefs d'Etat ? Ne tremblent-ils pas à chaque instant en pensant qu'un fou pourrait nous précipiter dans un holocauste nucléaire ?

— Ensuite ?

— Dans le meilleur des cas, les missiles sont entre les mains de la Mafia. Ça les rend moins dangereux ?

— Non.

— Dans le pire des cas, ils sont entre les mains de Chung. Pas celles du gouvernement chinois mais celles de Chung

personnellement. Chung qui prépare un mauvais coup. Est-ce que c'est plus rassurant ?

— Putain, non ! frissonna Brognola.

— Imaginons, reprit Bolan, qu'un général dissident ait envie d'embarrasser le PC chinois. Imaginons qu'il ne supporte pas les ouvertures de paix. Peut-être est-il paranoïaque ? Supposons qu'il parvienne à voler quelques missiles à son gouvernement et qu'il arrive ensuite à les mettre en place à portée de ses ennemis imaginaires. Il n'a plus qu'à s'installer aux commandes de la machine infernale et lober un missile sur San Francisco puis continuer avec Los Angeles, Portland, Seattle, etc. Ce serait la fin des ouvertures de paix, non ?

— Plutôt, oui, dit Lyons.

— L'œuvre d'un fou, grinça Brognola.

— Exact, dit Bolan. Possèdes-tu le dossier médical du général Loon Chuk Wan ou celui de son complice Wang Ho ?

— Nom de Dieu ! murmura Brognola.

— C'est compliqué à lancer les IRBM ? demanda Lyons.

— Les commandes ne sont pas à la portée du premier venu mais, s'ils sont assez habiles pour importer des missiles, ils le sont suffisamment pour faire venir des techniciens capables de monter le système.

— On en revient à une seule chose, dit Lyons. *L'intention*.

— Et il faut ajouter à ça que nous l'avons paniqué, ce que je n'aurais jamais fait si j'avais su avoir affaire à un type en possession d'armes nucléaires.

— C'est ce que je disais, fit Brognola. Ce n'est pas une aventure pour des amateurs.

— Qu'est-ce qu'un professionnel, Hal ?

— Eh bien, c'est…

— C'est un type comme toi ou comme moi qui font des tas de conneries avec la meilleure volonté du monde interrompit Lyons.

Il fixa subitement Smiley.

— Nous avons avancé des tas de choses, fit-il, mais je crois qu'il faudrait plutôt interroger la personne qui parmi nous le connaît le mieux; qui est Chung ? Smiley, tu as passé quatre semaines à vivre et coucher avec lui : que fait-il ? que projette-t-il ?

— Il prépare la Troisième Guerre mondiale. J'ai essayé de vous le dire, mais personne n'a voulu m'écouter. Le général est un faucon,

un guerrier passionné comme presque tous les militaires chinois. Ils se fichent pas mal de la Révolution, et la politique n'est qu'un moyen pour arriver à leurs fins.

— L'homme lui-même ? demanda Bolan.

— En ce moment il a peur.

— Tu ne peux pas m'arrêter, Hal, conclut Bolan. Tu peux me tirer dessus, mais tu ne peux pas m'enfermer.

— On va jouer sur tous les tableaux, décida Brognola. Je vais faire un rapport au Pacific Command et arranger un sommet. Vous autres ne m'avez pas vu aujourd'hui. Je ne suis jamais venu.

— On aura besoin de ton hélico, dit Bolan. Et, si nous dénichons la base secrète, on aura sûrement besoin d'autre chose encore.

— Je vous le renverrai, promit Brognola. Ainsi que tout ce dont vous aurez besoin. Mais, pour l'amour de Dieu, ne commettez pas l'irréparable.

Il leur serra la main à tous, se dirigea jusqu'à la porte de la cabine, se retourna avec un petit sourire ironique.

— Amusez-vous bien.

CHAPITRE XX

Brognola renvoya un hélicoptère, mais pas le sien. C'était un appareil UH-1 « Huey » de guerre avec un équipage complet – pilote, copilote et deux mitrailleurs. Il y avait aussi une soute énorme pour le transport des troupes.

Un cinquième homme descendit de l'hélicoptère pour ramener le bateau à Ala Wai.

Le pilote était *Chief Warrant* Steve Richards, un ancien du Vietnam qui y avait accompli une foule de missions et auquel on avait vaguement expliqué la mission en cours.

Brognola leur avait également expédié des cartes, des documents concernant les armes chinoises, des trousses de secours pour la jungle et une multitude d'outils ainsi que des vêtements pour Smiley.

Le capitaine Richards demanda M. Frappant, tendit la main, et dit :

— J'ai reçu l'ordre d'obéir inconditionnellement à vos ordres.

Le capitaine regarda Bolan sous toutes les coutures et comprit que cet homme ne s'appelait pas Frappant.

Bolan fit asseoir Smiley, qui avait immédiatement endossé les vêtements de combat envoyés par Brognola, dans le siège du copilote et lui demanda d'établir le contact avec l'avion de Toby. Anders s'occupa à assembler des kits de combat. Bolan et Lyons s'installèrent pour étudier les cartes et les documents sur l'armement chinois. Bolan s'occupa ensuite des missiles chinois tandis que Lyons étudia la topographie de Hawaii.

Le copilote vint leur apporter des écouteurs qui les relièrent à la radio.

Les mitrailleurs armaient et vérifiaient les canons.

Lyons jeta un regard admiratif autour de lui.

— C'est une véritable forteresse, dit-il.

— C'est une amélioration sur les vieux 1-B, répondit Bolan. Tiens, c'est mauvais, ça.

— Quoi ?

— Les Chinois ont un IRBM mobile comme le SS-XZ russe.

— Quelle autonomie ?

— La même que le Polaris A-3, environ quatre mille huit cents kilomètres, une tête nucléaire d'une mégatonne.

Lyons lâcha un petit juron.

— Tu avais raison. Ils pourraient canarder Los Angeles.

La famille de Lyons se trouvait précisément dans cette ville.

— Nous ne leur en laisserons pas l'occasion, promit Bolan.

— Sommes-nous sûrs qu'ils disposent d'engins pareils ?

— Je présume que oui. Ces documents ne sont même pas marqués Top Secret.

Il regarda à l'avant et vit que Smiley et le capitaine étaient en pleine discussion. Il brancha l'interphone.

— Aucun contact, Smiley ?

— Non, je crois qu'elle est encore trop éloignée de nous.

— On risque de la capter plus facilement en grimpant si ça ne vous ennuie pas de perdre un peu de temps, suggéra Richards.

— Grimpez alors, dit Bolan.

— Entendu. On y va.

— Je m'inquiète pour ses réserves de carburant, dit Lyons. Elle ne peut pas tournoyer éternellement.

— Elle doit voler au-dessus d'eux, dit Bolan. Elle essaye sûrement de rester devant le soleil. Mais tu as raison, elle dépense beaucoup plus de carburant qu'eux.

— C'est ce qui m'inquiète. Elle pourrait tomber en panne sèche.

— Toby est bon pilote, dit Bolan. Mais le plus difficile est encore à faire. Si ces gars décident de voler en rase-mottes, ça pourrait se compliquer horriblement. On perdrait un escadron d'hélicoptères dans ces montagnes.

Quelques instants plus tard le pilote interrompit leurs pensées maussades :

— Je crois qu'on a établi le contact. Branchez la troisième chaîne.

Bolan brancha la chaîne à temps pour entendre Toby dire :

— ...à cause de vous. Tout le monde va bien ?

— Très bien ? fit Smiley. Nous sommes en vol, quarante minutes derrière toi. Quelle est la situation ?

— Normale. Mais ce type est un navigateur à la gomme. On passe d'une île à l'autre. On vient de survoler Molokai et la pointe nord-ouest de Maui. Nous survolons actuellement le Kealaikahiki Channel direction ouest et nous sommes à seize kilomètres au sud de Lanai.

Lyons travaillait furieusement sur les cartes.

— Entendu, fit Smiley. Reste à l'écoute. Je crois que l'engin de mort veut te parler.

— Bon travail, Toby, dit Bolan. As-tu encore suffisamment de carburant ?

— J'ai vu le feu d'artifice sur la plage. As-tu une assurance-vie ?

— Bien sûr, et je suis à la Sécurité sociale aussi. Ton carburant ?

— Suffisamment, à moins que ce type ne se mette en tête de survoler chaque île du Pacifique.

— C'est peut-être un coup de chance pour nous, Toby. On va en profiter pour essayer de te rattraper. Ne commets pas d'imprudences. La stratégie est différente, nous en sommes à la phase terminale.

— C'est pas vrai ! O.K. Toute l'équipe est là ?

— Toute. On se retrouve sur place, ne perds pas le contact mais minimise les communications.

— Entendu. A plus tard !

Bolan brancha l'interphone, s'adressa au capitaine :

— Direction Mauna Loa, capitaine. Mettez les gaz !

— Entendu. Vous allez bientôt me dire de quoi il s'agit ?

— Trouver et tuer, capitaine !

— Ah ! Heu… j'étais au Vietnam en même temps que vous. J'ai fait quelques vols avec les Pen Team. Vous aviez laquelle ?

Bolan comprit que le capitaine savait.

— Able Team.

— Ah ! oui. C'est comme au bon vieux temps alors. Vous allez me faire tirer ?

— Je l'espère bien !

— Moi aussi, dit Lyons. C'est trop grave.

Subitement, Bolan se rendit compte que ses yeux ne restaient plus ouverts.

— Occupe-toi de tout, Carl, dit-il. Ça fait deux jours et deux nuits que je n'ai pas dormi.

C'était comme s'il avait baissé un interrupteur, il n'entendit même pas la réponse de son ami ni les bruits du vol qui se poursuivit sans incident. Tout à coup il se réveilla en entendant la voix de Toby Ranger dans les écouteurs.

— Je n'en reviens pas ! Ils viennent de disparaître ! Juste au-dessus du cratère. Je descends pour regarder de plus près !

— Sois prudente ! fit Smiley.

Bolan s'adressa à Lyons :

— Qu'est-ce que c'est ? Où sont-ils ?

— A la base secrète, je pense.

Bolan brancha son microphone.

— Toby, balance un *marker* et fous le camp !

— Tu ne comprends pas, répondit-elle d'une voix presque inaudible dans les écouteurs. Ils étaient là puis tout à coup ils ne l'étaient plus. Ils ont disparu comme ça. Ah ! je commence à comprendre, c'est… On me tire dessus ! Je suis touchée !

Il attendit qu'elle reprenne mais il n'y eut plus qu'un long silence.

— Toby ! Est-ce grave ?

Aucune réponse.

Smiley poussa un cri.

— Toby ! Toby ! hurla-t-elle.

— Oh ! mon Dieu, fit Lyons.

La voix de Richards se fit entendre sur l'interphone.

— Je l'avais repérée sur radar, Frappant. Elle a disparu. Elle est tombée.

— Où ? Quelle position ? L'avez-vous ?

— Affirmatif. A vingt minutes de nous. Mais le terrain est très mauvais dans ce coin.

Vingt minutes.

Une éternité.

CHAPITRE XXI

Le X sur la carte du capitaine était tracé sur un amas de rochers irréguliers près d'un gigantesque creux dont les montants abrupts étaient couverts d'une verdure peu hospitalière.

Smiley frissonna.

— Oh ! Si, elle est en bas, là…

Bolan posa la main sur l'épaule du capitaine.

— Je viens de voir quelque chose à quatorze heures, dit-il. Là ! Je le vois encore !

— Entendu. Je le vois aussi.

— C'est ça ! s'écria Anders.

C'était bel et bien les décombres du petit avion de Toby, perché au sommet d'un monticule peu élevé mais presque entièrement caché par la végétation.

— C'est récent, dit le pilote. Sinon la jungle l'aurait déjà recouvert.

Ils se trouvaient presque directement au-dessus de la carlingue éventrée.

— Ce n'est pas pratique pour descendre, dit Bolan.

— Vous pouvez essayer avec l'aide de la grue, dit le pilote.

Bolan se rendit immédiatement dans la soute, s'attacha le harnais.

Quelques instants plus tard il se balançait entre les arbres. Dès qu'il toucha terre il disparut pour quelques minutes, mais revint rapidement et se fit remonter dans l'hélicoptère. Son expression était à la fois rassurée et inquiète.

— Je ne sais pas comment elle a survécu à cette chute, mais il est probable qu'elle s'en est tirée. Il y a un peu de sang dans le cockpit, c'est tout. On est venu la sortir de la carlingue. J'ai vu les traces d'un véhicule tout-terrain, peut-être une jeep. On aperçoit une clôture en grillage à dix mètres de l'avion – on ne peut même pas la voir d'ici – avec un panneau *Pan Pacific Geological Laboratory*.

Smiley se mordillait les ongles.

— Mon Dieu, Mack, si elle…

— Je crois que c'est l'endroit que nous cherchions, dit Bolan.

— Mais, attends, fit Lyons en se frottant les tempes. Nous sommes venus vérifier cet endroit il y a deux semaines. C'est un groupe de chercheurs qui étudient les volcans.

— Tu y es entré ? demanda Bolan.

— Non. On a vérifié les permis. Ils ont été subventionnés par le gouvernement. C'est du sérieux. Des recherches tectoniques.

— C'est quoi ?

— L'étude de l'écorce terrestre, de sa structure. Ils se sont installés dans un cratère éteint et…

— Attends un peu ! Toby a bien dit qu'ils avaient disparu juste au-dessus d'un cratère, non ?

— Vous ne vous attendiez quand même pas à trouver un panneau « Site de Missiles », ironisa Smiley. Le groupe est une couverture. Allons voir !

Anders ajouta :

— Le yacht s'appelait le *Phoenix Pelée*. C'est un oiseau légendaire qui renaît de ses cendres.

— Et s'envole jusqu'en Californie, dit Smiley. Quelle jolie couverture tout de même ! Qui irait chercher des missiles dans le cratère d'un volcan ?

— Qu'en penses-tu, Mack ? demanda Lyons.

— C'est *Kingfire,* dit Bolan. C'est logique. Personne ne s'étonne lorsqu'une expédition de chercheurs fait venir un équipement lourd et il n'est pas anormal que le site soit entouré d'une clôture. Capitaine, allons jeter un coup d'œil. Si jamais on essuie le moindre coup de feu vous déclenchez les canons !

— Entendu ! s'écria joyeusement Richards. Mitrailleurs à vos postes ! On y va !

Smiley dut quitter sa place car le copilote revint s'installer près du capitaine Richards.

Ils descendirent à hauteur d'arbre, trouvèrent une clairière à une trentaine de mètres au-delà de la clôture. Au centre de cet espace il y avait une baraque préfabriquée si longue et si basse qu'elle en était presque invisible, d'autant plus qu'elle avait été construite dans un creux qui, vu du ciel, pouvait ressembler à un second cratère. A cette altitude, ils virent immédiatement l'immense bâche peinte de la même couleur que la lave environnante, suspendue au-dessus du creux.

Il y avait sans doute un cratère dissimulé sous la bâche, large d'une trentaine de mètres. Ce n'était pas un grand cratère pour les îles car le cratère Haleakala, sur Maui, est plus grand que l'île de Manhattan à New York. Mais celui-ci était, en tout cas, assez grand pour contenir et dissimuler quelques missiles IRBM.

Aussi, y avait-il une grue mobile cachée dans la végétation.

Bolan s'adressa au pilote :

— Banco, capitaine ! Repartons !

Deux hommes étaient sortis du bâtiment et observaient l'hélicoptère les mains sur les hanches. L'un poussa l'effronterie jusqu'à leur faire un signe amical de la main.

Smiley s'exclama subitement :

— Mais c'est Nate Flora !

— Où est l'hélicoptère ? demanda Lyons.

— Sous la bâche, sans doute, dit Bolan.

L'hélicoptère était monté à une centaine de mètres et se tenait à quelque distance de l'enceinte. Bolan avait fait descendre son équipe dans la soute où tous se préparèrent pour le combat.

— Voici comment nous allons procéder, dit-il. Il faudra agir très vite et frapper très fort. Pis encore, il va falloir décider de nos mouvements au fur et à mesure des événements. Smiley, tu m'accompagnes parce que j'aurai sûrement besoin d'un interprète.

Le pilote vint les rejoindre pour se renseigner. Son visage était devenu très sérieux et professionnel mais il y avait une lueur d'amusement au fond de son regard.

— Lyons et Anders nous couvriront à l'extérieur. Il ne faut pas que l'ennemi puisse sortir à découvert. Vous travaillerez en collaboration avec le capitaine Richards qui vous sera d'un grand réconfort. On cherchera d'abord Toby, et on essayera de la tirer de là. Capitaine, si vous voyez une jolie blonde en bas, n'hésitez pas, allez la chercher. Carl, si tu en as la possibilité, essaye de faire tomber la bâche.

Le pilote leur tendit des petites radios individuelles.

— Si vous avez besoin de mon feu, dit-il ne vous formalisez pas, gueulez un bon coup. Essayez seulement de m'indiquer approximativement où tirer. Sergent, pouvez-vous me dire ce qu'il y a sous la bâche ?

Bolan accrocha un PM sur son épaule, répondit :

— Cinq ou six mégatonnes, capitaine. N'y envoyez pas de fusées sinon l'île risquerait de disparaître d'un seul coup et nous avec !

Le capitaine blêmit.

— Mais qu'est-ce qu'il y a en bas ? demanda-t-il.

— Nous croyons qu'il s'agit de missiles IRBM chinois. Dites aux mitrailleurs de ne pas canarder la bâche. Lâchez-nous comme l'infanterie, puis remontez pour nous couvrir. Nous aurons à décider de nos mouvements au fur et à mesure, vous devrez faire de même.

— Entendu. Nous sommes prêts ?

— Nous sommes prêts.

Le pilote regagna le cockpit. Bolan sourit à ses amis et alliés.

— Bonne chance, dit-il. Foncez dans le tas ! Suivez-moi dès que je sauterai dehors. Il va descendre à quelques mètres du sol. Vous le sentirez piquer du nez. Ce sera le moment de sortir. N'hésitez pas et ne regardez pas derrière vous. Courez dès que vous serez à terre, soyez prêts à tirer. Des questions ?

— Oui, dit Anders qui faisait une tête bizarre. Comment est-ce qu'on quitte cette équipe à la gomme ?

— En se faisant tuer, dit Bolan en souriant.

— D'accord, je reste.

L'hélicoptère descendit en courbe, rasa la cime des arbres, descendit encore. Il arriva au-dessus de la clairière, monta brusquement de quelques mètres puis fonça parallèle au sol. Des hommes quittaient le bâtiment pêle-mêle, et une sirène hurla sans arrêt lorsque l'hélicoptère piqua subitement du nez.

— Sautez ! cria Bolan avant de se lancer lui-même hors de l'appareil.

Les autres le suivirent, puis l'hélicoptère remonta dans le ciel, crachant un feu continu pour dégager le terrain devant le commando de Bolan.

Bolan tirait automatiquement sans que son esprit lui eût donné l'ordre de le faire. Il était conscient des coups de feu tirés derrière lui.

Devant, des hommes tombaient, mouraient d'une manière atroce en hurlant, étendus sur la pierre poreuse en l'inondant de leur sang.

Il s'écrasa contre la porte du bâtiment en plein galop, changeant simultanément le chargeur de son PM. Trois Chinois en uniforme kaki se dressèrent devant lui puis s'affaissèrent aussitôt, coupés en deux par sa rafale meurtrière.

Il vit brièvement Smiley Dublin du coin de l'œil. Elle tendait en avant son PM dont le canon semblait entouré d'une auréole de feu, et son joli visage était méconnaissable tant elle était sous l'emprise de la tuerie.

Il n'y avait ni murs ni cloisons dans le bâtiment, seulement un grand trou creusé dans le rocher volcanique qui servait de cage d'ascenseur. On aurait pu descendre plusieurs automobiles à la fois. Le bâtiment était empli de tables de travail comme un gigantesque atelier. A l'extrémité il y avait une salle de repos et de détente derrière une cloison en verre.

Deux New-Yorkais bien connus venaient d'y entrer en courant – Dominick et Flora. C'était confirmer la présence de la *Commissione* au cœur du volcan, au cœur de *Kingfire*. Bolan, alors, se senti honteux, avili par l'ignominie de ses semblables.

Avant qu'il n'eût pu dire un mot, Smiley leur avait bondi dessus, les coupant en deux à la hauteur de la ceinture d'une longue rafale continue.

La cloison éclata, et une pluie de verre tomba sur le sol, tintant joyeusement tandis que la sirène continuait à hurler à la mort.

— Smiley, arrête ! cria Bolan. Arrête !

Elle laissa tomber son arme, se tourna vers lui avec la lenteur d'une somnambule.

— Mon Dieu, Mack ! fit-elle d'une toute petite voix. J'aimais ça !

— Tu parles ! s'écria-t-il. Tu réagissais, c'est tout. Toby se trouve quelque part là-dedans, va la chercher !

Et il la laissa, courut jusqu'au bord du trou. Un peu devant lui, sur sa droite, il y avait une seconde cloison de verre et derrière elle, une console de contrôle. Il avança, balaya le tableau d'une longue rafale qui n'eut pas le moindre effet, les balles ricochant inoffensivement. Il repartit, courut le long de la fosse, trouva un escalier, commença à descendre vers le fond du volcan. Brusquement les lumières s'éteignirent, la sirène se tut, les tirs diminuèrent d'intensité.

Il se trouva dans le noir absolu, mais continua néanmoins à descendre à tâtons. Bientôt, une vague lueur se fit voir au-dessus, puis les rais du soleil envahirent le puits diabolique. C'était une vision dantesque. Tout autour de lui gisaient de longs tubes en acier chromé sur lesquels les rayons de soleil se reflétaient gaiement.

Deux missiles étaient dressés, fiers et inoffensifs, incomplets. Il leur manquait la tête nucléaire.

Bolan qui avait traversé l'enfer pour en arriver là eut envie de s'asseoir en riant, d'allumer une cigarette, de s'endormir. Mais il continua, s'enfonça encore plus loin au cœur du volcan. Il découvrit davantage de missiles inutiles. Il y avait des tunnels qui partaient en tous sens et des rails par terre pour transporter les missiles, et il y avait Chung.

Il se tenait près d'un missile, couché, la main posée sur l'acier brillant et lisse, les yeux tournés vers Bolan.

— Vous avez dit que vous alliez me couper la tête, général. Venez donc la chercher.

— Ce n'est pas vous qui m'avez battu, dit le Chinois. C'est *elle*.

— D'une manière ou d'une autre, vous êtes battu. Allons-y !

— C'est *elle* qui a détourné les têtes. C'est *elle* qui les a renvoyées. La fleur de lotus est mon talon d'Achille. N'est-ce pas ?

— Sans doute, dit Bolan.

Le Chinois lui tourna le dos et s'éloigna. Bolan appela, puis lâcha une rafale à ses pieds, mais l'autre continua de s'éloigner.

Bolan le laissa partir. Son destin n'était pas de mourir sous terre. Un autre châtiment l'attendait.

Lorsque Bolan remonta à la surface, il vit Carl Lyons qui passait près des blessés, des morts et des mourants pour voir s'il y avait parmi eux un personnage méritant un rapport.

— Allons-nous-en, dit Bolan.

— Qu'as-tu trouvé ?

Bolan lui prit le bras, l'entraîna.

— Ce qu'il fallait. Il n'y a qu'une seule façon de terminer cette opération. Allons-y.

— Smiley a dit…

— L'ange de la mort.

— Hein ?

— Non, rien.

— Tu vas bien ? demanda Lyons.

— J'irai mieux quand cet endroit n'existera plus.

Les filles étaient déjà à bord de l'hélicoptère qui planait à quelques centimètres du sol, parfaitement stable et contrôlé. Anders les vit arriver et courut à leur rencontre, puis ils montèrent tous dans l'appareil. Bolan pénétra tout de suite dans le cockpit et dit au pilote :

— Grimpez. Armez les fusées, faites sauter l'installation entière.

Le pilote blêmit.

— Et les six mégatonnes ?

— Elles n'y sont pas. Il n'y a que du carburant pour missile. Faites sauter.

Une minute plus tard, il y eut des éclairs de feu dans le ciel et des traits enflammés s'engouffrèrent dans le puits infernal.

Le trou vomit alors une épaisse fumée noire, une série d'explosions terrifiantes ébranlèrent la terre, et l'onde de choc fit vibrer l'hélicoptère.

Bolan se tint près de la portière ouverte et vit disparaître le rêve immonde d'un empire cruel, puis il serra dans ses bras Smiley, qui s'était mise à pleurer.

Des flammes emplirent le ciel et Bolan crut voir un instant la déesse du feu, Pelée, danser sur les nuages incandescents en lui souriant.

— Mack, fit Smiley en se serrant contre lui, c'est un monde odieux. Je ne t'ai pas tout raconté, je ne sais pas si un jour je pourrai tout te raconter. Il y a tant de secrets ! Et je… je…

— Tais-toi, dit-il. Comment va Toby ?

— Elle a mal, mais elle va bien !

— Et comment va Smiley ?

— Elle va bien mais elle a mal ! Oh ! Mack, qu'est-ce qui m'est arrivé tout à l'heure ?

— Ça nous arrive à tous tôt ou tard. Tu as touché le fond et tu as réagi violemment. Tu as hurlé à la mort, Smiley, et tu lui as rendu coup pour coup.

Dieu merci, il y avait encore des gens qui voulaient bien rendre coup pour coup.

EPILOGUE

Brognola s'était servi de son rang, ce qui lui déplaisait infiniment.

— Je t'ai fait accorder un sauf-conduit pour regagner le continent, dit-il à Bolan. Miss Dublin t'accompagnera pour s'assurer que tu le respectes. Dès qu'elle t'aura quitté tu seras de nouveau libre d'agir à ta guise.

Bolan lui sourit avec calme mais sans humour.

— Merci, non. Je me débrouillerai tout seul.

— Ecoute, ragea Brognola, je me suis foutu dans un pétrin noir à cause de toi. Tu me dois bien un service, non ? Si jamais il y a une autre altercation avec la police, je me ferai lyncher à Washington. Il faut absolument qu'elle te conduise…

— Pas question ! En revanche, si elle a envie de me suivre un moment, je veux bien.

Brognola dut se contenter de ça.

Smiley en fut enchantée.

C'était donc la fin de l'aventure. Lyons et Anders partaient pour Hong Kong où ils comptaient reprendre la piste des Chinois.

Toby Ranger allait passer quelques jours à l'hôpital en observation au cas où elle pourrait souffrir des suites de son accident d'avion. Après quoi elle se rendrait également à Hong Kong.

Smiley aussi devait s'y rendre, dès qu'elle en aurait fini avec un certain Mack Bolan.

Brognola allait rentrer à Washington où il s'attendait à supporter des moments pénibles entre ses supérieurs du Justice Department et ses supérieurs du NSC.

Parfois, il aurait préféré suivre tout simplement ses agents et les accompagner au cœur de la bataille.

Dieu merci, il y avait des hommes comme Anders et Lyons.

Et surtout comme Mack Bolan.

— Je te renverrai la « spécialiste » sur la Chine dans quelques jours, dit-il à Brognola en lui servant chaleureusement la main.

— Oui, j'aurais du mal à m'en passer.

— Moi aussi.

Brognola – Justice Deux – regarda Bolan s'éloigner avec Smiley.

— Fonce, Bolan, fonce ! murmura-t-il tout bas.

[i] Voir L'EXECUTEUR N° 19, *Débâcle à Détroit*